EX BIBLIOTHECA SOBOLEWSKIANA

Division Ed. Princ.
Serie 75
Nº

John Carter Brown.

T

apres 21199.

par Bastou, chanoine de Rouen

Not on Pich.

T

OMAI, *amené en angletere par le Cap.ne Furneaux.*

# NARRATIONS

## D'OMAÏ,

INSULAIRE DE LA MER DU SUD;

*AMI ET COMPAGNON DE VOYAGE*

DU CAPITAINE COOK.

*Ouvrage traduit de l'O-Taïtien, par M. K***, & publié par le Capitaine L. A. B.*

---

TOME PREMIER.

---

*A ROUEN,*

Chez LE BOUCHER le jeune, Libraire, rue Ganterie,

*& A PARIS,*

Chez BUISSON, Libraire, rue Haute-Feuille.

M. DCC. XC.

# AVERTISSEMENT
## *DE L'ÉDITEUR.*

LE vaiſſeau ſur lequel j'étois en revenant des Indes, s'arrêta au Cap de Bonne-Eſpérance. Nous y paſſâmes quinze jours. Dès les premiers moments de cette ſtation, j'appris qu'un Français, dépoſé à terre par un navire étranger, languiſſoit depuis trois mois dans une maiſon hollandaiſe, à quelques milles du port.

Deux hommes de la même nation, qui ſe rencontrent ſi loin de leur patrie, ſont amis ſans s'être jamais vus. Je me fis un devoir de me rendre auprès du malade, mon compatriote, & de lui offrir tous les ſervices qui dépendroient de moi.

Quoique les années, probablement auſſi l'infortune, & certainement la maladie, l'euſſent beaucoup changé, je n'eus pas plutôt jetté les yeux ſur lui, que je recon-

nus *Laurent K****, né ſur la même paroiſſe que moi, mon camarade de claſſe & de navigation ; car étudiant chez un reſpectable Eccléſiaſtique de notre ville, nous avions formé & exécuté le projet de nous embarquer pour la Martinique, réſolus de chercher dans les pays lointains la gloire en temps de guerre, la fortune en temps de paix. La délicateſſe de ſon tempérament ne lui ayant pas permis de riſquer un voyage pour la *Traite*, nous nous étions ſéparés.

M. K*** ne me remit pas d'abord : ſoit que les traits de ma jeuneſſe euſſent été plus altérés que les ſiens, par quinze longues années de courſes très-pénibles, ſoit que la violence & la continuité de ſes maux euſſent affoibli ſa mémoire. Il me conſidéroit attentivement : je le nomme & me nomme enſuite, un cri lui échappe, il ſe ſouleve, retombe, me tend les bras ; j'y vole.

Les détails de cette ſcene touchante n'intéreſſeroient pas tous ceux pour qui j'écris en ce moment. Supprimons-les, & diſons

ſeulement que M. K***, qui attendoit la mort, s'empreſſa de me raconter ſes aventures, & de me charger de ſes dernieres volontés. J'ai fidellement exécuté celles-ci, & je tairai celles-là : il m'en a prié. Au reſte, cet homme, eſtimable autant que malheureux, ſe dévoilera un peu lui même dans le cours de l'ouvrage dont j'ai maintenant à parler.

Nous étions près de quitter le Cap. En recevant mes adieux, M. K*** me préſenta une boîte qui renfermoit deux gros manuſcrits, l'un en français, l'autre en langue étrangere. » Ce ſont, me dit-il, les *Mémoi-*
» *res* d'un Inſulaire de la mer du ſud,
» conduit en Angleterre par le Capitaine
» *Furneaux*, & remené dans ſa patrie par
» le Capitaine *Cook*. J'ai été témoin d'une
» bonne partie des faits qu'ils contiennent,
» & je les ai traduits le plus fidellement que
» j'ai pu ; j'avois promis à l'Auteur de les
» publier immédiatement après mon arrivée
» en France ; vous me remplacerez. Je vous

» conſtitue le maître abſolu ; je vous fais
» propriétaire des *Narrations* d'*Omaï* : c'eſt
» le titre de l'Ouvrage. Uſez-en comme de
» votre bien , mais n'y changez rien d'eſ-
» ſentiel ; l'exactitude en ſouffriroit, & elle
» eſt préférable à tout le reſte. «

Pour abréger , je pris l'engagement que me propoſoit mon ami *Laurent K****. Pendant la traverſée , les *Narrations* ont rempli mes heures de récréation. Aidé d'un petit Dictionnaire , qui ſe trouvoit à la fin du Manuſcrit , comparant, d'abord mot-à-mot , puis phraſe à phraſe, le texte & la verſion , je ſuis devenu vraiment habile dans l'intelligence de l'idiôme o-taïtien : au point que j'ai corrigé quelques erreurs , ou plutôt quelques inadvertances du Traducteur.

Depuis que je ſuis en France , la lecture des voyages de *Cook* a été pour moi un nouveau moyen d'éclaircir l'ouvrage qui m'avoit été confié. La plupart des notes qu'on y verra , ſont de moi. Les mots o-taïtiens que M K ***. a laiſſé ſubſiſter

dans ſa traduction, je les ai d'abord expliqués. Enſuite, ſupprimant l'orthographe dont il s'étoit ſervi, j'y ai ſubſtitué celle que M. *Cook* avoit employée dans ſes Mémoires, & que l'Editeur de ſes voyages en français a conſervé : non que je la cruſſe meilleure que celle de mon ami, qui eſt, au contraire, plus correcte & plus appropriée à notre maniere de prononcer, mais uniquement à cauſe que celle de *Cook*, & de ſon Traducteur, étoit comme fixée en Europe, & que l'on couroit riſque de n'être point entendu, ou de détourner les idées de leur véritable objet, en écrivant d'une maniere différente, quoique plus réguliere. Auroit-on reconnu le *Bolabola* du Capitaine dans le *Borabora* de M. K *** ? Auroit-on vu le même Roi d'*Ulietea* dans *Ooroo* & *Hourouh*? Ce ne ſont-là que des exemples. J'ai fait plus ; car lorſqu'*Omaï* cite quelques fragments des diſcours ou des Mémoires du Capitaine *Cook*, & que j'ai trouvé les fragments analogues dans la Traduction françaiſe, j'ai ſupprimé les paroles de la Tra-

duction de M. K***, pour mettre à leur place celles de la Traduction françaiſe des voyages. Il m'a ſemblé que ce n'étoit pas pécher contre l'exactitude qui m'avoit tant été recommandée, & qu'il en réſultoit un nouveau trait de reſſemblance & d'harmonie entre les *Narrations d'Omaï* & *les voyages de Cook*.

Je n'oſerois me flatter qu'on ne révoquera pas en doute l'authenticité des *Narrations d'Omaï*. Pour diſſiper les ſoupçons de la critique, je n'ai que le témoignage de M. K ***. On peut y ajouter la parfaite correſpondance des *Narrations* & des *voyages* du Capitaine *Cook*. Il ſeroit bien difficile que dans un Ouvrage d'imagination, le vrai, déjà conſigné en un grand nombre de volumes, n'eût pas quelquefois diſparu, en ce qui concerne les perſonnes, les mœurs, les uſages, les événements, & cent petites particularités, plus propres que les objets importants, à déceler la ſuppoſition. Après tout, il m'eſt impoſſible de donner une cer-

titude que je n'ai pas; &, ces obſervations faites, je permets à chacun d'en penſer ce qu'il voudra. J'avouerai même qu'on trouve de temps en temps, dans les *Narrations*, des choſes peu croyables; mais tout le monde ſait que le vrai n'eſt pas toujours vraiſemblable. On entendra ſouvent parler d'un *Aow* ou Courant (il ſe nomme le *Tarta-Bouelo*) ſi terrible, que quand on y eſt une fois entré, aucune force humaine ne peut en faire ſortir. J'avois peine à me perſuader que ce ne fût pas une exagération: &, à l'inſtant, un de nos Voyageurs m'apprend que dans la Méditerranée on rencontre des Courants à-peu-près ſemblables. » Les » Courants ſont quelquefois aſſez forts pour » vaincre un vent qui l'eſt beaucoup. (1) « Ce vent eſt le *Scirroco*.

Remarquons, en finiſſant, que le texte original eſt intitulé *Ecritures d'Omaï*. M. K*** a jugé que ce mot *Ecritures* étoit

---

(1) Lettres d'Italie, &c. Tom. 3. pag. 307.

trop vague, trop peu ſignifiant pour nos Provinces; il a mieux aimé *Narrations*, que je n'ai pas ôté, quoique la ſimplicité du titre primordial me plût davantage.

# NARRATIONS

# NARRATIONS

## D'OMAÏ.

DE toutes les choſes ſingulieres que j'ai faites en ma vie, la plus ſinguliere peut-être eſt de les avoir écrites ; & l'acte de mon amour-propre le plus marqué, d'avoir cru que leur récit intéreſſeroit les Habitants du *grand monde*. Hommes de l'Europe, hommes éminents en tout genre, accordez quelqu'indulgence à un *Sauvage* ( car voilà le nom que vous donnez à mes pareils ) qui n'a eu que peu d'années & que peu de moyens pour ſe former à votre école. Je ſerai ſimple & vrai ; & en cela, non moins que du côté des talents, je différerai de la plupart de mes modeles.

Veuille l'*Eatooa* (1) diriger ma plume novice de maniere qu'elle ne bleſſe rien de ce qui doit être reſpecté !

(1) Nom générique de la Divinité dans la Langue O-Taïtienne. On s'en ſert auſſi pour exprimer tout ce qui a rapport à l'Etre ſuprême, tout ce qui participe de ſa nature, de ſes fonctions, &c.

# PREMIERE NARRATION,

## *FURNEAUX* (1).

Que l'on ne s'étonne point de voir à la tête de mon Ouvrage, le nom du Capitaine *Furneaux*, Anglais, Commandant du vaiſſeau Britannique l'*Aventure*, lors du ſecond voyage de *Cook* dans les mers du Sud. C'eſt à ce Navigateur que je dois, au moins indirectement, & ce que je ſuis, & ce que j'ai fait. Sans lui, ſans ſa noble obſtination, j'aurois vécu pauvre & ignoré ſur une de nos Iſles; ou plutôt j'aurois, en la bravant, forcé la mort de m'écraſer ſous la maſſue guerriere.

JE ſuis né à *Ulietea*. Cette Iſle n'eſt pas la plus grande de celles qu'il a plu aux Européens de nommer *Iſles de la Société*; mais c'eſt conſtamment la plus ancienne. Elle ſortit la premiere des gouffres de l'Océan, ſoulevée par l'action du grand Dieu: elle a été auſſi habitée la premiere. Les

(1) *Omaï* fait ainſi une eſpece de Dédicace de chacune de ſes *Narrations* à quelque perſonne particuliere, déterminé par l'amitié, la reconnoiſſance, ou par des convenances, telles, par exemple, que le ſujet du morceau de ſon Hiſtoire qu'il ſe propoſe de traiter.

hommes, en ſe multipliant, occuperent ſucceſſivement les autres Iſles du même grouppe, & y porterent avec eux les animaux, leurs compatriotes. La famille royale d'*O-Taïti* (1) vient originairement de la nôtre, & ſon peuple, actuellement ſi nombreux, ſi riche, qui ſeroit ſi puiſſant, s'il n'étoit pas efféminé, eſt une de nos Colonies.

Nous ſavions cela par tradition. Nos peres nous l'avoient dit, & leurs peres le leur avoient dit, comme nous le dirons à nos enfants. Mais *Ulietea*, qui l'avoit peuplée? Qui avoit ſemé des hommes, des cochons & des chiens, dans ſes plaines incultes ? Voilà ce que les traditions ne nous apprenoient pas. Les *Tahonas* (2) & les *Téaponées*, au lieu de connoiſſances certaines, avoient imaginé & accrédité diverſes conjectures, que chaque parti défendoit avec beaucoup de chaleur. Par-

(1) Il vaudroit mieux écrire *Taïti*, l'*O* eſt une eſpece d'article.

(2) Les *Tahonas* ſont les Savants du pays ; les *Téaponées* en ſont les Prêtres. Il ſeroit plus régulier d'écrire *Té-aponée*.

mi les *Tahonas*, les uns vouloient que nous & nos animaux terreſtres, nous fuſſions primitivement des races de poiſſons qui, ſe trouvant dans les cavités du reſſif de l'Iſle, au moment de ſon élévation, s'accoutumerent peu-à-peu au nouveau fluide qui les environnoit; les autres prétendoient que des germes, échauffés par les rayons du ſoleil, s'épanouirent, pouſſerent des tiges; que ces tiges s'animerent; qu'un vent impétueux les détacha de la racine qui les ſoutenoit, & qu'elles acquirent, par cette ſéparation, de nouveaux beſoins & une nouvelle vie.

Nos ſacrés Miniſtres rejetent ces deux hypotheſes. Ils diſent, contre la premiere, qu'il eſt ſans exemple qu'un poiſſon vive hors de l'eau, & à plus forte raiſon ſe reproduiſe; que ſi les animaux (& ils nous comprennent dans cette appellation) étoient des poiſſons, l'eau ne ſeroit pas pour eux un élément étranger; qu'ils y vivroient, & que néanmoins ils y meurent preſqu'auſſi-tôt qu'on les y plonge; que dans l'immenſité des mers, dans la pro-

fondeur de ſes abymes, où des hommes intrépides deſcendent quelquefois, on rencontreroit des poiſſons ſemblables à nous & aux autres animaux; qu'au moins on en verroit quelques-uns ſur les Iſles nues, ſur les pointes de rocher que les eaux laiſſent à découvert; & que ces phénomenes n'ont jamais paru..... Ils diſent, contre la ſeconde.... à-peu-près les mêmes raiſons. Pourquoi ces germes gonflés, épanouis, ne s'offrent-ils nulle part aux yeux de l'obſervateur? Pourquoi l'*Animal-plante* n'a-t-il d'exiſtence que dans le cerveau mécréant de quelques rêveurs, contredits par la multitude & par toutes les analogies? Pourquoi, ſans aucune preuve, admettroit-on l'étrange idée d'un rameau qui, ayant ceſſé de communiquer avec ſes racines, & de ſe nourrir des ſucs qu'elles pompent au ſein de la terre, ne ſe féche pas, ne meurt pas, mais, au contraire, groſſit, grandit, ſe perfectionne, acquiert des ſens & de la ſenſibilité, un mouvement dont il eſt le modérateur, un langage, une intelligence? Pourquoi le *ſecond rameau* naîtroit-il d'une maniere ſi oppoſée à la naiſſance du premier?

Après avoir combatu les opinions des *Tahonas*, les Miniſtres de la Religion propoſent la leur. Quand la ſuperficie d'*Ulietea* fut ſéchée, diſent-ils, par la chaleur bienfaiſante de *Mahananna* (1), & que les végétaux mûris eurent compoſé des aliments ſalubres & en quantité ſuffiſante, une troupe de *Téohés* ou Eſprits familiers, inſtruments de la puiſſance & de la bonté d'une Divinité ſupérieure, s'abaiſſerent, portés ſur un nuage épais. Le grand Dieu leur avoit confié un couple de chaque eſpece des animaux qui devoient peupler cette terre, née de la mer, & préparée pendant une ſuite innombrable de lunes & de ſaiſons. Ces animaux primitifs dormoient, & n'avoient jamais goûté les douceurs du réveil : ils avoient été créés dans cet état. Les *Téohés* les dépoſerent à terre, au milieu de la nuit. Le jour parut, ils ouvrirent les yeux, ſe virent, ſe rechercherent : un an n'étoit pas écoulé que chaque eſpece avoit pris de l'accroiſſement. La multiplication fut rapide, & toutes nos Iſles eurent des Habitants.

(1) Le ſoleil.

Si cette opinion n'étoit pas mieux prouvée que celle des *Tahonas*, elle entraînoit avec ſoi moins de répugnances & d'abſurdités : auſſi avoit-elle de nombreux partiſans. Elle ſouffrit un échec conſidérable, lorſque ſucceſſivement le Capitaine *Wallis* en 1767, *Bougainville* en 1768, & *Cook* en 1769, 1773 & 1777, aborderent à *O-Taïti*. Nous comprîmes aiſément qu'il y avoit d'autres Iſles que les nôtres, qu'elles étoient extrêmement éloignées, & que cependant il n'étoit pas impoſſible qu'elles nous euſſent envoyé les hommes & les animaux, auteurs de tout ce qui reſpire l'air de nos belles campagnes. On ſe ſouvint, à la vue des vaiſſeaux Européens, que nos peres nous avoient raconté que les peres de leurs peres avoient entrevu de temps en temps quelques-unes de ces énormes machines flottantes qui ont apporté les Etrangers ſur nos côtes. En effet, j'ai ſu en Angleterre qu'un nommé *Quiros*, Eſpagnol, découvrit probablement *O-Taïti* dès 1606. Bien des ſiecles auparavant, quelqu'embarcation ſemblable aura pu ſe briſer contre nos rochers ; les êtres

vivants, échappés au naufrage, auront perpétué dans nos Iſles le ſentiment & la vie que l'*Eatooa* leur avoit conſervée. Ce n'eſt-là qu'une conjecture aſſez vague, plus propre à appeller le doute qu'à procurer la certitude ; mais le doute eſt le premier pas vers la vérité..... A peine ai-je dit un mot de moi, & voilà déjà une digreſſion. Il faut que les Lecteurs s'y accoutument, & me pardonnent.

*Ulietea* eſt donc ma patrie. Les Dieux me donnerent pour parents deux des plus honnêtes & des plus reſpectables créatures que leur eſprit ait jamais animées. Je compte encore, au nombre de leurs bienfaits, pluſieurs freres & deux aimables ſœurs, dont on verra la plus jeune vivre avec moi à *Huaheine*, & l'ainée unie, en légitime mariage, à *Ootée*, un des principaux Chefs d'*O-Taïti-Noë* (1). Ma famille étoit riche en terres couvertes de bananiers, d'ignames, d'arbres-à-pain,

(1) C'eſt-à-dire *O-Taïti* la Grande. L'Iſle d'*O-Taïti* eſt partagée en deux portions, qui forment deux ſouverainetés & preſque deux peuples différents. Ceci ſera développé dans la ſuite.

d'évées, &c. ; en habitations commodes, ſpacieuſes, remplies de tous les meubles de néceſſité & d'agrément, imaginés par nous ; en pirogues de guerre, de pêche & de voyage : elle poſſédoit en abondance d'excellentes armes pour les hommes, & de charmantes parures pour les femmes. Nous buvions l'*ava* (1), & nous élevions des cochons & des volailles, luxe de nourriture réſervé aux *Earées* (2) & aux Inſulaires qui approchent de cette ſublime condition.

Dès ma plus tendre jeuneſſe, je fus deſtiné au métier des armes, comme le ſont tous les hommes de mon rang. A quatorze ans, je parus, pendant un combat, ſur une plate-forme guerriere, & notre pirogue remporta la victoire. Ce ſuccès ne mit pas en moi le germe du courage : la nature m'en avoit fait préſent ; mais il le développa ſi progidieuſement que, l'année ſuivante, *Ulietea* jouiſſant d'une paix profonde, je m'échappai de la maiſon pater-

(1) Liqueur enivrante.
(2) Les Nobles.

nelle, avec quelques braves étourdis de mon âge, & m'en allai offrir mes ſervices à *Ammo*, alors Roi d'*O-Taïti-la-Grande*. Il étoit vivement attaqué par *Waheatua*, Chef-vaſſal d'*O-Taïti-la-Petite*, que nous nommons auſſi *Tiarraboo*.

A cette époque des ſiecles qui ne ſont plus, appellée en Europe *Décembre 1768*, il ſe donna une ſanglante bataille où je courus riſque de la vie. *Ammo*, moins heureux, peut-être auſſi moins habile que *Waheatua*, la perdit. Le vainqueur, après avoir exercé des cruautés inouies ſur les vaincus, dicta les conditions de l'accommodement. La principale fut qu'il ne ſeroit plus vaſſal, mais Roi. Il fallut en paſſer par-là. S'il eût demandé davantage, il l'auroit obtenu, tant il avoit acquis de ſupériorité. Depuis, les Souverains d'*O-Taïti-Noë* ont voulu reprendre ce qu'ils avoient été obligés de céder, & réduire *Waheatua* à l'état de vaſſalité dont il étoit ſorti; mais leurs tentatives ont toujours été infructueuſes. Les gens de *Tiarraboo* ſont moins efféminés que leurs Compatriotes. S'ils ne

ſont pas plus intrépides dans une action, ils ont plus de ce courage qui ne conſiſte pas tant à affronter la mort qu'à ſouffrir, ſans ſe rebuter & ſans ſe plaindre, les déſagrémens d'une guerre qui tire en longueur. Ils mangent peu, dorment en plein air: leurs ennemis peuvent bien ſe faire tuer, mais ils ne couchent que ſous un toit, & ne marchent qu'accompagnés de toutes les ſenſualités que les autres laiſſent chez eux, dans l'eſpérance de les retrouver aſſaiſonnées par la victoire. Voilà pourquoi les Chefs & le Peuple de *Tiarraboo* ſe ſont maintenus dans l'indépendance; & les Rois leurs anciens ſuzerains, doivent ſe féliciter intérieurement qu'ils s'en ſoient contentés. Au ſurplus, *O-Taïti* eſt ſi vaſte, ſi féconde & ſi peuplée, que deux Rois, même ambitieux, doivent y être à l'aiſe. Cette Iſle a 40 lieues de tour. Ses forces maritimes ſont de 1500 pirogues au moins, ce qui, à 40 ou 50 hommes par pirogue, ſuppoſe une population de 300,000 ames.

Ce fut durant cette guerre que j'entendis parler, pour la premiere fois, des

hommes étrangers, venus des extrêmités de la mer, armés du tonnerre, & le lançant pour des ſujets aſſez légers. Un an avant la rupture d'*Ammo* & de *Waheatua*, un Anglais nommé *Wallis* s'étoit montré dans les havres d'*O-Taïti*, & d'une ſeule décharge de ſes mouſquets, il avoit tué quinze Inſulaires ; exécution terrible, qui fit croire d'abord que les Européens étoient les enfants du *mauvais Dieu* (1). M. de *Bougainville* & ſes Français, qui débarquerent ſur la partie orientale, quelques lunes après le départ du cruel *Wallis*, nous réconcilierent un peu avec les hommes du Continent. On m'aſſura que ces Etrangers avoient avec les O-Taïtiens des rapports de goût & de caractere, qui produiſirent entr'eux & les naturels du pays, la confiance & l'amitié. On ne ſe plaignoit que d'un article, encore étoit-ce modérément, nos mœurs n'étant pas alors aſſez pures pour que des galanteries nous choquaſſent à un certain point.

(1) Les O-Taïtiens nomment *Etée* le mauvais principe. Généralement ce mot *Etée* ſert à exprimer tout ce qui eſt *défaut*; par exemple le *Petit* oppoſé au *Grand*. Ainſi *O-Taïti-Etée*, c'eſt *O-Taïti* la Petite.

Le Français *Bougainville* ſut ſi bien ſe faire aimer & eſtimer, qu'*Aoutourou* eut l'incroyable hardieſſe de monter ſur ſon vaiſſeau, & de s'en aller avec lui. Cet Inſulaire n'a pas eu le bonheur de revoir ſa chere patrie: l'*Eatooa* a mangé ſon ame (1) loin de ſa terre natale.

Cependant la paix s'étoit envolée d'*Ulietea*. Le peuple d'*Otaha*, Iſle voiſine, enfermée dans le même reſſif qu'*Ulietea*, & par conſéquent ſon alliée naturelle, ſa ſœur, avoit inſulté le bon *Ooroo* (2), notre Roi. Nous avions exigé une ſatisfaction : elle étoit due, & elle fut refuſée. Nous armâmes, & l'on ſe ſoumit ; mais on jura de ſe venger. L'occaſion d'accomplir cet affreux ſerment ſe préſenta bientôt.

En ce temps-là régnoit à *Bolabola* le fameux *Opoony*. Nos Iſles n'avoient jamais eu de plus grand Guerrier. Formés par lui, ſes ſoldats étoient devenus invincibles. On le craignoit juſqu'aux *Iſles baſſes*, où à peine

(1) C'eſt-à-dire qu'il eſt mort.

(2) Il eût fallu écrire *Oo-Ooroo*, même en ſuivant l'orthographe de M. *Cook*.

notre navigation pouvoit s'étendre. Malheureuſement il n'avoit en partage que les qualités militaires. Déjà il s'étoit emparé de *Mowrua*, lorſque les Inſulaires d'*Otaha*, furieux de la petite humiliation que nous leur avions fait ſubir, allumerent dans ſon cœur inſatiable le déſir de s'emparer des poſſeſſions d'*Ooroo*, & de nous ſoumettre à ſon empire. *Otaha* & *Bolabola* s'unirent pour nous opprimer. Leur traité ne put être ſi ſecret qu'il n'en tranſpirât quelque choſe. Le Conſeil des Chefs d'*Ulietea* chercha de l'appui à *Huaheine* (1), où l'on étoit plutôt dans la diſpoſition de l'offrir que dans celle de ne le point accorder : tant on redoutoit l'aggrandiſſement d'*Opoony*, qui, de proche en proche, auroit envahi tout.

Le Roi de *Bolabola* ne chercha point de prétexte pour déclarer la guerre à *Ooroo* ; il ſe croyoit au-deſſus des regles. Celui d'*Otaha* voulut obſerver quelques formalités, & ſe répandit en plaintes imaginaires. On eſſaya pluſieurs négociations

(1) Une des *Iſles hautes*, dont il ſera beaucoup parlé.

pour rappeller à la concorde ce *frere* dénaturé ; mais vainement : ſon parti étoit pris, & les hoſtilités commencerent.

J'ignorois ces événements, &, la guerre d'*O-Taïti* étant terminée, je revenois dans ma patrie avec ceux de mes compagnons que les maſſues de *Tiarraboo* avoient épargnés. En arrivant à *Huaheine*, nous apprîmes l'inſurrection d'*Opoony*, contre *Ulietea*, & la lâche défection d'*Otaha*. Cette nouvelle hâta notre retour.

Nous montions une bonne pirogue, nous avions des armes ; &, quoique vaincus par *Waheatua*, nous ne manquions pas de courage : nous le pouſſions même juſqu'à la témérité. Non loin de la baie d'*Ohamaneno*, le plus beau havre d'*Ulietea*, près d'y entrer, nous apperçûmes en pleine mer deux pirogues de guerre : elles avoient l'air d'être de *Bolabola*. Nous voulûmes nous en aſſurer, réſolus de leur livrer combat, ſi elles étoient effectivement ce que nous les ſoupçonnions. Nous nous avançâmes. Soit qu'elles pénétraſſent notre deſſein, ou que, trouvant l'occaſion de tom-

ber

ber ſur nous ; elles en profitaſſent ; toujours eſt-il qu'elles ſe porterent de notre côté de toute la force de leurs Pagayeurs(1). Si elles nous euſſent attendus patiemment, mes aventures étoient finies. On va voir comment.

Le combat s'engagea à une petite diſtance d'*Ohamaneno*. Il fut ſanglant ; nous tuâmes beaucoup d'ennemis ; mais la partie étoit ſi inégale, qu'épuiſés de laſſitude, n'ayant plus guere à notre bord que des morts & des bleſſés, nous parlâmes enfin de nous rendre. Pendant que l'on diſputoit ſur les conditions, je quittai mes armes, & me gliſſant dans la mer, je nageai entre deux eaux vers le reſſif d'*Ulietea*. La nuit commençoit ; on ne remarqua point ma fuite, ou l'on ne crut pas devoir ſe déranger pour l'interrompre. J'arrivai, mais ſi las, que deux cents pas de plus, je n'euſſe pu les parcourir. Mes compagnons, préſentés à *Opoony*, furent tous aſſommés le même jour en l'honneur

(1) Ou rameurs. La rame s'appelle *pagaie*.

des Dieux de *Bolabola*, comme étant les prémices de la guerre.

Elle continua, cette guerre funeſte, avec une violence dont la mémoire de nos vieillards ne fourniſſoit aucun exemple. L'on convint de la terminer par une bataille générale. Les flottes combinées d'*Ulietea* & d'*Huaheine* furent détruites par celles de *Bolabola* & d'*Otaha*. Nous tombâmes, mon pere & moi, entre les mains des vainqueurs, & dans le partage qu'on fit des priſonniers, nous reſtâmes au pouvoir d'*Opoony*. Ce Monarque deſcendit à *Ulietea*, la remplit de ſes créatures, s'en retint la ſouveraineté, & en donna la vice-royauté à *Oreo*, un de ſes Chefs. Habile à profiter de la victoire, il pourſuivit juſqu'à *Huaheine* les débris de l'armée vaincue, s'empara de l'iſle, &, prévoyant qu'il ne la garderoit pas, y exerça des cruautés ſans nombre. *Ooroo* eut deux fois le bonheur d'échapper à ſes recherches. Il ſe retira d'abord à *Huaheine*, puis à *O-Taïti*, où ſa préſence & celle d'une foule de Guerriers fugitifs annoncerent ce

qu'on avoit à craindre d'*Opoony*, ſi on lui laiſſoit le temps de ſe fortifier dans ſes nouvelles conquêtes. Les deux Rois d'*O-Taïti* aſſemblerent leurs forces, tomberent ſur l'uſurpateur, le chaſſerent d'*Huaheine*, & finirent par lui propoſer un arrangement. En bon politique, il l'accepta, sûr de le rompre quand il ne lui ſeroit plus avantageux d'y être fidele.

Les conditions furent que l'on conſerveroit à *Ooroo* toutes les prérogatives de la dignité royale, mais que ſon autorité, reſtreinte au Diſtrict d'*Opoa* (1), ne paſſeroit point à ſes ſucceſſeurs, qui hériteroient ſeulement du Diſtrict, avec la qualité de *Chefs* : que tout le reſte appartiendroit à *Opoony* ; que les Inſulaires d'*Ulietea*, qui aimeroient mieux s'expatrier que de vivre ſous le joug de la nouvelle domination, ne ſeroient point troublés dans leur retraite ; que les biens & l'hon-

(1) Chaque Iſle eſt diviſée en pluſieurs *Diſtricts* ou *Fiefs* qui portent un nom particulier, & qui appartiennent à des Chefs ou *Earées* du premier ordre.

neur ſeroient conſervés à ceux qui ne quitteroient point *Ulietea*, quelqu'attachement qu'ils témoignaſſent à *Ooroo*, pourvu toutefois qu'ils ne tentaſſent rien contre le nouveau Souverain : enfin que les Inſulaires d'*Huaheine* ne ſeroient jamais tracaſſés ni pour l'aſſiſtance donnée aux armes d'*Ooroo*, ni pour les ſecours pacifiques qu'ils accorderoient encore aux bannis d'*Ulietea*.

Ces articles jurés, *Ooroo* eut la permiſſion de retourner dans l'Iſle dont il avoit été Roi. *Oreo*, Vice-Roi pour *Opoony*, affecta de lui rendre beaucoup d'honneurs. Il ne faiſoit rien ſans le conſulter ; il ſe découvroit les épaules en ſa préſence, s'aſſeyoit devant lui (1) ; bref il le traitoit en Souverain : mais il commandoit, lui, & *Opoony* régnoit. Je dirai à la louange d'*Oreo* qu'il étoit auſſi bon que le Miniſtre d'un uſurpateur peut l'être, & que ſi le ſort d'*Ooroo* avoit dépendu de ſa volonté, il lui auroit vraiſemblablement reſtitué le

(1) Reſpects & politeſſes locales.

pouvoir dont il lui laiſſoit la décoration.

Grand nombre de ceux qui avoient abandonné *Ulietea* après la victoire d'*O-poony*, blâmerent hautement la paix conclue. Elle leur ſembla déshonorante. C'étoit un opprobre qu'*Ulietea*, la mere de toutes les Iſles, demeurât captive ſous le joug de *Bolabola*; & *O-Taïti* auroit dû exiger, pour premiere condition, qu'*O-poony* ſe contentât de ſes anciens domaines. Entre ceux qui penſoient & parloient ainſi, étoit *Tupia*, mon compatriote, homme de naiſſance & d'un mérite extraordinaire. Il avoit rencontré à *O-Taïti* le Capitaine *Cook*, qui ne faiſoit que d'y arriver. Il ne tint pas à lui que les Anglais n'épouſaſſent la querelle d'*Ooroo*, & ne le rétabliſſent dans la plénitude de ſes droits. Ne pouvant réuſſir dans ce projet, *Tupia* s'embarqua ſur l'*Endéawour*, réſolu de ne jamais revoir ſa terre natale, ou d'y amener, des extrêmités du monde, un ſecours aſſez puiſſant pour écraſer le ſuperbe qui l'avoit aſſervie.

Les bannis d'*Ulietea* n'étoient pas les ſeuls mécontents du traité de paix. *Otaha* ſe plaignit d'avoir été oubliée. Eſt-ce qu'*Opoony* avoit vaincu ſeul? Eſt-ce que ſes Alliés n'avoient pas verſé leur ſang? Eſt-ce que leurs pirogues n'avoient pas combattu? Et *Opoony* recueilloit tout le fruit de la victoire commune! Le Roi d'*Otaha*, de l'avis ou même à l'inſtigation de ſes *Earées*, envoya un Député à *Bolabola* pour réclamer la moitié de la terre conquiſe. D'abord on éluda la demande; mais quand on vit qu'il falloit enfin répondre, on répondit: » Qu'*Otaha* » étoit aſſez payée par l'honneur d'avoir » été aſſociée à la gloire immortelle du » grand *Opoony*. « Ce paiement parut léger aux demandeurs. Ils déclarerent que ſi, dans le délai de quinze jours, on ne leur délivroit pas ce qui leur appartenoit, ils ſauroient ſe faire juſtice. *Opoony* n'étoit point accoutumé à ce langage. Sa colere monta comme les flots de la tempête. Il fit dire aux gens d'*Otaha* qu'ils euſſent à ſe préparer à la guerre.

La perfide ſœur d'*Ulietea* ſe défendit avec un courage digne d'une meilleure cauſe. Elle n'implora les ſecours de perſonne : qui lui en auroit porté ? Attaquée par les Guerriers de *Bolabola* & par une partie de ceux d'*Ulietea*, qui, cette fois, ne refuſerent pas d'obéir à *Oreo*, pourſuivie par la vengeance des Dieux, elle ſubit, après cinq batailles, le joug d'*Opoony*, qui lui fit ſouffrir mille maux. La Famille royale fut entiérement détruite, & la vice-royauté donnée à *Boba*, parent de l'uſurpateur.

J'ai raconté de ſuite ces événements, qui embraſſent un temps aſſez conſidérable, afin de n'avoir plus à m'occuper que de moi.

Dans la bataille qui fit tomber le vertueux *Ooroo* devant l'heureux, mais coupable *Opoony*, mon pere, quoique d'un âge avancé, s'étoit diſtingué entre tous nos Guerriers. Trois fois ſa valeur mit en danger la pirogue royale, & peut-être que s'il eût été ſecondé à propos, ſa maſſue, en frappant la tête de l'aggreſſeur,

auroit terminé la guerre à notre avantage. Les Dieux en ordonnerent autrement. J'ai dit que nous demeurâmes priſonniers, mon pere & moi, & qu'*Opoony* nous eut dans ſon lot. Il nous avoit demandés, charmé, diſoit-il, du courage avec lequel nous avions combattu. A peine fûmes-nous en ſon pouvoir, qu'il nous offrit la vie, la liberté & de grands biens, ſi nous voulions renoncer à *Ooroo* & nous attacher à ſon ſervice. Mon pere refuſa de nous ſauver à ce prix ; ſon exemple m'enflamma : je déclarai à l'uſurpateur que je mourrois ſujet du Roi que la nature m'avoit donné. *Opoony* trouva de l'inſolence dans ce procédé généreux, & il nous condamna l'un & l'autre à être immolés en l'honneur de ſes Dieux. Afin de prolonger nos maux par l'attente du ſupplice, ou pour nous laiſſer le temps de réfléchir & d'accepter ſes offres ſéduiſantes, il voulut que nous fîſſions la clôture des cent victimes humaines qu'il avoit promiſes aux *Watthas* (1) de *Balabola*. Chaque jour on

(1) Autelg.

en assommoit deux en cérémonie, & nous assistions, enchaînés, à cet horrible spectacle : néanmoins ce moment n'étoit pas sans quelque douceur, puisque nous pouvions nous voir & nous parler. Le reste de la journée nous étions séparés.

Notre tour approchoit. Une nuit que je dormois d'un sommeil meilleur que ne sembloit le permettre ma triste situation, je fus réveillé par une main qui pressoit légérement ma bouche. Au premier mouvement que je fis, on me dit à l'oreille : » Silence, jeune homme..... un admirateur » de votre courage & de votre fidélité » vient vous sauver la vie. Vos gardes » dorment..... il est aisé de couper vos » liens..... (*en effet on les coupa*)..... marchez avec précaution, & gagnez la baie » d'*Hourri*..... vous y trouverez une petite pirogue à l'aide de laquelle vous » échapperez, si les Dieux vous protegent..... (*j'allois répondre*) Point de » remerciements, les moments sont chers, » partez. — Et mon pere? — En mourroit-» il moins quand vous ne vous sauveriez

» pas ?..... On s'occupera de lui ; mais....
» en tout cas, vivez pour le venger. «

Je partis, & les Dieux me protégerent. Après une heure de navigation, je me trouvai au milieu d'une douzaine de pirogues, qui portoient des *Arreoys* (1). Ils venoient de ſe divertir dans une iſle voiſine & retournoient à *O-Taïti*, lieu de leur demeure. Je leur contai mon aventure: elle les intéreſſa. Leur affectueuſe compaſſion les excita à me propoſer de m'emmener avec eux à *O-Taïti*, où ils prendroient ſoin de mon établiſſement & de ma fortune ; mais je les priai de me dépoſer à *Huaheine*, ce qu'ils firent.

On ne tarda pas à m'y apprendre qu'*O-poony*, furieux de mon évaſion, avoit maſſacré mon pere de ſa propre main. O ! que je me reprochai ma fuite ! A la vérité, le cher auteur de mes jours n'en

(1) Membres d'une ſociété qui, à bien des égards, reſſemble à celle des *Francs-Maçons*. Voyez la Narration intitulée *Omaï*.

auroit pas moins été immolé, mais il auroit vécu quelques ſemaines de plus ; & quel eſt le fils qui ne ſe ſacrifieroit pas pour prolonger la vie de ſon pere, ne fût-ce que d'un moment ?

J'eſſuyai une longue & dangereuſe maladie. Elle m'empêcha de voler à *Bolabola* pour y tuer *Opoony*. La porte du *Tourouva* (1) ne s'ouvrit point. Ma ſanté revint par degrés. Pendant ma convaleſcence, un vénérable *Téaponée* (il ſe nommoit *Adelo*) plein de l'eſprit du grand Dieu, me perſuada que je n'étois pas né pour être un aſſaſſin.

Cependant l'implacable colere de l'uſurpateur frappa toute ma famille. Dépouillés de leurs biens & chaſſés d'*Ulietea*, contre la teneur du traité de paix, mes parents chercherent çà & là des aſyles qu'on leur refuſoit ſouvent, & qu'on ne leur accordoit preſque jamais qu'accompagnés de

(1) Habitation ſpacieuſe où les ames ſe raſſemblent dans l'autre vie.

la plus étroite pauvreté. Quelques-uns, ma mere entr'autres, me rejoignirent à *Huaheine*. Le ſage *Orée*, qui en étoit Régent, ne nous laiſſa pas abſolument ſans ſecours, mais le nombre des indigents étoit ſi conſidérable que ſes dons, magnifiques en eux-mêmes, ne nous fourniſſoient pas le néceſſaire.

Quatre mortelles années s'écoulerent. Ma tendre mere ſuccomba à ſes miſeres & à ſon chagrin... Qu'il m'eût été doux de la ſuivre ! Je languiſſois dans l'oiſiveté, je manquois à-peu-près de tout, & ne voyois aucun terme à mes maux. Il n'y avoit que le ſouvenir du brave *Tupia* qui me ſoutint contre le déſeſpoir. » Il viendra, di-» ſois-je : il viendra... armé de la foudre, » ſuivi d'une troupe de ces étrangers in-» vincibles, qui lancent la mort comme » un dard, & atteignent beaucoup plus » loin... Je m'unirai à lui... je me dévoue-» rai à ſon ſervice, je ſerai ſon eſclave, » s'il le faut... pourvu qu'il nous venge, » délivre notre patrie... & me procure à » moi, à moi, les moyens d'étendre lé-

» gitimement la main ſur le farouche
» *Opoony*. «

Ces idées ne ſortoient point de ma tête, & ſouvent ces propres paroles ſortoient de ma bouche. On crut que la douleur avoit altéré ma raiſon ; mais on me laiſſoit divaguer, parce que, *dans mes accès*, je ne faiſois de mal à perſonne, & que je recherchois toujours les lieux ſolitaires, particuliérement les bords de la mer, où je paſſois ſeul des journées entieres à regarder du côté par lequel *Tupia* devoit revenir. Combien de fauſſes eſpérances agiterent mon cœur! Combien de fois mon imagination ardente transforma-t-elle en vaiſſeaux européens des nuages détachés des autres, & qui ſembloient voguer ſur les flots émus ! » O ! approchez, m'écriois-je, » en ſerrant les mains l'une contre l'autre, » approchez !... nobles vengeurs, hâtez-» vous !... « Le vent s'élevoit, & ſon ſouffle puiſſant diſperſoit les fantômes que j'avois créés. L'erreur recommençoit dès le lendemain.

Les Dieux paroiſſent enfin m'exaucer.

Deux énormes machines flottantes, couvertes d'hommes ſinguliers, ſe montrent non loin de la baie d'*Owharre*. C'eſt *Toote* (1), crie-t-on de toutes parts. En effet c'étoit lui. Des pirogues qui avoient été reconnoître les embarcations, leur offrir des rafraîchiſſements, & les voler, s'il étoit poſſible, rapporterent que le même *Toote*, qui avoit emmené *Tupia*, s'apprêtoit à deſcendre ſur nos côtes.

Je ne parlerai point de l'impreſſion que je reçus à la vue de tant d'objets nouveaux pour moi. Vaiſſeaux, hommes, langage, meubles, armes, vêtements, nourritures, chaque choſe en particulier m'étonnoit à un point que je ne puis dire; mais toutes, en collection, me cauſoient une confuſion de ſentiments & d'idées, dont l'effet viſible étoit cette eſpece de ſtupeur, que l'on prend aiſément pour de l'imbécillité. Cependant je n'oubliai pas que ce qui devoit le plus m'intéreſſer étoit le retour de *Tu-*

(1) Les O-Taïtiens ne prononcent point ou prononcent mal le C & le K. Au lieu de *Cook* ils diſoient *Toote*.

*pia* ; & ayant entendu un Matelot de l'*Aventure* ( il avoit été du premier voyage à *O-Taïti* ) qui s'exprimoit aſſez bien dans notre idiôme , je lui demandai des nouvelles de mon généreux compatriote. Non , la foudre ne m'eût pas plus atterré que ſa réponſe : *Tupia* eſt mort , me dit-il. Mort, m'écriai-je ! Eh ! qui donc délivrera ma patrie? Qui nous vengera d'*Opoony* ? Je n'en ſais rien , me répondit machinalement le Matelot, qui probablement ne comprit pas mes queſtions. Je le quittai pour m'abandonner librement à ma douleur.

Marchant ſans deſſein , fuyant les hommes , m'entretenant avec moi-même , j'étois dans le *Morai* (1) avant que je l'euſſe apperçu. La ſainteté du lieu me rappella le ſouvenir des Dieux. » O ! *Eatooa* , dis-je, » en l'adorant intérieurement , divine » *Eatooa* , qui donc délivrera ma patrie ! » qui nous vengera *d'Opoony* !... « J'ignore

(1) C'eſt un enclos découvert , où l'on enterre les morts & où l'on honore les Dieux ; les Inſulaires n'ont point d'autres temples.

ſi ce fut une illuſion ou une réalité, mais une voix forte & articulée prononça diſtinctement ces paroles : *Toi, mon fils.* Saiſi d'une frayeur religieuſe, j'imagine que l'ame de mon pere m'a répondu ; qu'elle m'a promis que je remplacerois *Tupia*, que je ferois ce qu'on attendoit de lui. L'eſpérance renaît dans mon cœur. Il ſe dilate, s'aggrandit en quelque ſorte ; je ne ſuis plus l'*Omaï* accablé ſous le poids de l'infortune, & je ne me ſens encore *moi* que parce que je me ſouviens de ce que j'ai été.

Le premier fruit de ma ſublime vocation fut de me rendre ſage & retenu. Perſonne ne ſut que, du ſéjour de la mort, des paroles infaillibles étoient montées juſqu'à moi. Je dépoſai cet important ſecret dans la partie de mon ame la plus reculée, & je courus vers les montagnes pour le méditer à loiſir & en repos.

Le réſultat de cette méditation profonde fut que je me ménagerois l'amitié des étrangers ; que je tâcherois d'obtenir d'eux

d'eux qu'ils me menaſſent dans leur pays; qu'à leur prochain voyage ils me ramèneroient riche en armes & en connoiſſances, telles qu'il en falloit pour écraſer l'oppreſſeur *d'Ulietea*, & opérer la révolution. S'ils me reçoivent, ajoutai-je, ce ſera une preuve que les Dieux m'inſpirent.

Je revins à l'endroit où ſe faiſoient les échanges. Tout ce que je poſſédois, je le donnai gratuitement aux gens du vaiſſeau l'*Aventure*. Aucun ne me refuſa; mais j'ai bien vu depuis que mon déſintéreſſement étoit à leurs yeux tout le prix de mes dons. Je m'appliquai ſur-tout à rendre une multitude de petits ſervices perſonnels à celui qu'on me dit être le Capitaine ou Chef. Rien ne me coûtoit; rien, quoique je ſois naturellement fier, ne m'humilioit. Si l'amour-propre murmuroit quelquefois, je réprimois ſes ſaillies, en me repréſentant qu'il étoit eſſentiel de paſſer par-là pour arriver à la vengeance.

*Furneaux* ( c'eſt le nom de l'*Earée-Bri-*

*tanne* qui commandoit l'*Aventure*) distingua mon expressement; il m'offrit des clous, une hache, présents alors inestimables, &, à son grand étonnement, je ne les acceptai pas. Il me fit demander par ce Matelot, savant dans notre langue, quelle étoit la cause de mon refus, & si je le méprisois. L'*Eatooa* m'est témoin, lui répondis-je, que je vous regarde comme une créature qui approchez beaucoup d'elle & de ses perfections.... Vos présents sont riches, mais je voudrois que vous me permissiez de n'en avoir pas besoin. — Je ne vous entends pas, me dit-il. — Je voudrois, repris-je, vous aimer, m'attacher à vous, vous suivre là-bas, là-bas...., au bout de la grande mer. — Et de qui dépendez-vous? — De moi. — De vous seul? — Absolument. Un cruel a tué mon pere, & le chagrin ma mere; je n'ai plus de patrie.... *Tupia* ne vous a-t-il pas raconté.... — Je n'ai pas connu *Tupia*; mais je sais qu'il a parlé des malheurs de sa patrie.... Si vous alliez mourir en route, comme *Tupia*? — Il vaut mieux, noble *Earée-Britanne*, mourir à mille journées de sa terre

natale, qu'à une : l'ame voltige moins douloureuſement au bord des levres glacées ; tous les ſacrifices ſont faits. — Vous ne reviendrez jamais dans cette iſle. — Oh ! l'ame de mon pere m'a aſſuré que j'y reviendrois. — L'ame de votre pere ? — Ceci vous étonne ! Eſt-ce que chez vous les ames des peres, mangées par l'*Eatooa*, ne converſent pas avec leurs enfants, dans les grandes occaſions ? Chez nous c'eſt l'uſage. — L'ame de votre pere vous a dit que vous reviendrez ? — Pas en propres termes, mais d'une maniere fort intelligible.... Duſſé-je, après tout, ne pas revenir, mourir comme *Tupia* dans un coin de votre immenſe pirogue, j'aime mieux vous ſuivre que de reſter ici : trop de ſouvenirs & trop d'objets m'y déchirent le cœur....

*Furneaux* conſulta les principaux de ſon équipage. Je les avois tous gagnés par mes bons offices : ils furent d'avis de me recevoir, de m'aſſocier à leur fortune ; & le Capitaine qui, de lui-même, inclinoit de ce côté, prononça, à ma grande joie,

que j'étois devenu l'inſéparable compagnon de ſes voyages.

Toutes les difficultésn'étoient pas vaincues. Il falloit l'approbation de *Cook*, *Earée* ſupérieur à *Furneaux*, & qui commandoit l'autre vaiſſeau nommé la *Réſolution*; & ce ne fut pas ſans peine qu'il l'accorda. Je vis le moment où tout alloit échouer par ſa réſiſtance. L'envie de ne pas déſobliger ſon collegue, mes preſſantes ſupplications, un Dieu peut-être, le déterminerent à ratifier l'aggrégation que *Furneaux* avoit faite de moi à l'équipage de l'*Aventure*.

Le bruit ſe répandit auſſi-tôt à *Huaheine* & dans les iſles voiſines, qu'*Omaï* partoit pour *Britanne*. On crut généralement que la pauvreté me chaſſoit. Quelques-uns me rendirent plus de juſtice, en joignant à ce motif celui de ne pouvoir vivre auprès d'*Opoony*, tyran de ma terre natale, & meurtrier de mon pere. Perſonne ne devina que je courois à la plus ſainte, la plus légitime des vengeances.

C'eſt ici le lieu de placer les divers jugements que porterent de moi les Anglais qui m'adoptoient. *Cook* & *Forſter* ont conſigné les leurs par écrit ; je les ai lus. On ne ſera pas fâché de les trouver ici, avec des remarques de ma façon.

» Le Capitaine *Furneaux* ( dit *Cook* ) con-
» ſentit à recevoir à ſon bord un jeune
» homme nommé *Omaï*, natif d'*Ulietea*,
» où il avoit eu quelques biens, dont les
» Inſulaires de *Bolabola* venoient de le dé-
» poſſéder..... « *Quelques biens* n'eſt pas le terme ; j'étois riche. Mais probablement *Cook* jugeoit de mes poſſeſſions d'après l'idée de ce qu'on appelle en Europe *une fortune*, & alors je ne poſſédois vraiment que *quelques biens*, ou, pour mieux dire, ce que je poſſédois ne valoit pas la peine qu'on en parlât.

» Je m'étonnai d'abord, continue le Ca-
» pitaine *Cook*, qu'il ſe chargeât de cet
» Indien, qui n'étant diſtingué, ni par la
» naiſſance, ni par ſon rang, ni remarqua-

» ble par ſa taille, ſa figure, ſon teint, ne » pouvoit, ſuivant moi, donner une idée » juſte des Habitants de ces iſles heureu- » ſes... « Il faut que j'en convienne, les diſtinctions dont il s'agit, me manquoient; mais j'avois celles des ſentiments. Au ſurplus, il n'eſt pas étonnant qu'un homme, banni de ſa patrie, dépouillé de ſes biens, pris les armes à la main en défendant ſon Roi, & ſouſtrait par un miracle de providence à la religieuſe maſſue des *Téaponées*, n'eût pas de rang. Ma taille étoit grande, on l'avoue; mais *très-mince*, ajoute-t-on. N'eſt-ce pas le ſort de tous les jeunes gens qui ont grandi un peu vîte? Que l'on vienne me voir, actuellement que les années, les voyages, la ſobriété, les bonnes mœurs, ont fortifié mon tempérament! On me reproche encore d'avoir les mains *d'une petiteſſe remarquable*. C'eſt une beauté dans nos Iſles, & ordinairement l'apanage des Nobles. *Cook* eut occaſion d'examiner les mains d'*Herea* & d'*Oruwherra*, Chefs dans ma patrie; elles n'étoient pas plus grandes que les miennes. Reſte mon *teint*, qu'on accuſe, pour ainſi dire, d'avoir été

d'une *couleur plus foncée* que celui des *Earées* & des *Manohoones* (1): j'étois brun comme un *Towtou* (2). Tout ce que je peux répondre à cette inculpation, c'eſt que j'ai vu des Lords, en Angleterre, dont la peau n'étoit pas ragoûtante, tandis que, dans les dernieres claſſes du peuple, on rencontroit des figures vermeilles comme la roſe, blanche comme le lis, & couvertes d'un duvet que le plus beau fruit eût envié. Les regles générales ne ſont point ſans exception. Je ne négligerai point d'obſerver que mes courſes, mes malheurs, ma pauvreté, le continuel exercice de la pêche auquel j'étois obligé de me livrer pour ne pas mourir de faim, avoient augmenté le défaut naturel de mon teint: il s'eſt éclairci.

Après cette petite critique de ſon ami (je le ſuis devenu) *Cook* ajoute: » Cependant, depuis mon arrivée en Angle-» terre, j'ai été convaincu de mon er-

(1) Second ordre qui correſpond à nos Roturiers.

(2) Troiſieme ordre: Domeſtiques ou Eſclaves.

» reur.... Je ne ſais ſi aucun des naturels » auroit donné par ſa conduite une ſatis- » faction plus générale. « Heureuſement donc *Furneaux* ne s'attacha point trop à l'extérieur.

» *Omaï* ( c'eſt toujours *Cook* qui parle ) » a certainement une très-bonne tête, de » la pénétration, de la vivacité, & des » principes honnêtes. Son maintien inté- » reſſant le rendoit agréable à la meilleure » compagnie ; & un noble ſentiment d'or- » gueil lui apprit à éviter la ſociété des » perſonnes d'un rang inférieur..... « Mon panégyriſte ſe trompe ici. Il m'attribue un vice ou une vertu que je n'avois pas: ce n'étoit point par orgueil que je me liois avec les hommes qualifiés, qui m'ont paru plus d'une fois ne valoir pas en proportion de leurs titres & de leurs dignités; mais parce que, dans l'exécution de mes pro- jets, ils pouvoient m'être beaucoup plus utiles que leurs inférieurs. On ne ſuppo- ſera guere le *noble orgueil* dont on a pré- tendu m'honorer, dans un Inſulaire qui voyoit habituellement ſon Roi conduire

lui-même ſa pirogue, & ramer demi-nud avec ſes propres *Towtous*.

» Il eſt dominé par des paſſions comme » les autres jeunes gens ; mais il a aſſez » de jugement pour ne pas s'y livrer avec » excès..... « C'eſt que la paſſion de la vengeance avoit amorti toutes les autres.

» Le vin ou les boiſſons fortes ne lui » cauſent, je crois, aucune répugnance... « Il eſt vrai ; j'avois été accoutumé dès ma tendre jeuneſſe à boire *l'ava*.

» Heureuſement pour lui, il a remarqué » que le bas peuple ſeul boit beaucoup... « *Seul* eſt exagéré. J'avois remarqué, au contraire, que les nobles Lords & même quelques Ladys s'en tiroient aſſez bien..... » Et comme il étudioit avec ſoin les ma- » nieres, les inclinations & la conduite » des perſonnes de qualité qui l'honoroient » de leur protection, il étoit ſobre & re- » tenu..... « Autant par caractere que par imitation..... » Et je n'ai pas oui dire que » durant deux années de ſéjour en Angle- » terre, il ait été une ſeule fois pris de vin,

» ou qu'il ait jamais montré le moindre » défir de paſſer les bornes les plus rigou- » reuſes de la modération..... « Pour de défir, je n'en ai jamais montré; mais il plut un jour à une femme, que je ne déſignerai pas, de m'enivrer dans le deſſein de m'étu- dier philoſophiquement : je ne le lui ai pas encore pardonné. Au reſte, je fus ſage dans mes folies, & peut-être manqua- t-elle une partie de ſes obſervations.

» Quoiqu'*Omaï* ait toujours vécu dans » les amuſements en Europe, ſon retour » dans ſa patrie n'eſt jamais ſorti de ſon » eſprit. Il n'étoit pas impatient de partir; » mais il témoignoit du contentement à » meſure que le moment approchoit..... « Vous êtes dans l'erreur, mon reſpectable ami. Dès que j'eus acquis les connoiſſan- ces & les proviſions néceſſaires à l'exécu- tion de mes projets, je fus *impatient de partir* ; j'aurois voulu qu'un *Téohé* me tranſportât en un clin d'œil à *O-Taïti*, ou à *Huaheine*, avec mes richeſſes de ven- geance ; mais l'honnêteté vouloit auſſi que je diſſimulaſſe mes ſentiments, & je

commençois de prendre ſur moi-même un empire aſſez étendu pour ne pas manifeſter un déſir offenſant, qui, avoué à mes protecteurs, n'auroit pas avancé mon départ d'une ſeule minute.

Hommes de l'Europe, vous venez d'entendre ſur mon compte le témoignage du Capitaine *Cook*; voici un autre Hiſtorien qui ne m'eſt pas tout-à-fait auſſi favorable: c'eſt M. *Forſter*.

» Au moment où *Omaï* partit d'*Hua-*
» *heine* (dit-il), il ſembloit être un homme
» du peuple; il n'oſoit pas aſpirer à la
» compagnie du Capitaine, & il préféroit
» celle de l'Armurier & des Matelots. «

Je conviens de bonne foi que les étrangers, à cette époque, me paroiſſoient des êtres tellement ſupérieurs, que mon eſprit élevoit le plus petit d'entr'eux au-deſſus de nos *Earées*. Cela prouvoit d'autant moins que je fuſſe & que je me donnaſſe pour un *homme du peuple*, que les principaux Chefs de nos Iſles en uſoient de la même maniere. M. *Forſter* auroit dû

faire cette réflexion, lui qui a écrit des habitants d'*Ea-Oowhe*, peuple très-ſemblable à nous, que *le Roi ſe proſternoit lui-même devant un Munitionnaire* Hollandais, & que *les Chefs plaçoient leurs cous ſous ſes pieds*; genre de *vénération* qui, ſelon lui, ne ſuppoſoit ni lâcheté, ni baſſeſſe, mais ſeulement qu'ils avoient éprouvé *la force ſupérieure* des Européens. Il auroit dû me traiter avec la même indulgence.

Au fond, je recherchois l'Armurier, parce que les armes anglaiſes étoient une des choſes qui m'intéreſſoient le plus; & les Matelots, parce que je les queſtionnois librement, & que leurs réponſes étoient à ma portée.

*Forſter* ajoute que quand on m'eut revêtu de beaux habits, & préſenté aux *perſonnes les plus diſtinguées* du Cap, je déclarai que je n'étois pas *Towtou*, ou homme de la derniere claſſe, mais *Hoa*, c'eſt-à-dire, Officier du Roi. En effet, je fis cette déclaration, & elle étoit vraie: ſi je

ne la hazardai pas plutôt, c'eſt que j'ignorois de quelle maniere elle ſeroit priſe. Voyant qu'on attachoit un grand prix à la qualité des étoffes & à la forme des vêtements, je rougiſſois de ma chétive parure : un habillement nouveau & aſſez magnifique me délia la langue ; je pus dire ce que j'étois ſans l'avilir.

„ *Omaï* a paſſé pour très-ſtupide chez „ les uns..... « Je ne crois pas qu'il fût poſſible que perſonne eût de moi cette idée..... „ & pour très-intelligent chez les „ autres... « Il étoit naturel que les Anglais, n'attendant preſque rien de moi, me trouvaſſent d'une pénétration rare, parce que je comprenois facilement ce que beaucoup d'hommes, leurs compatriotes & de mon âge, ou ne comprenoient qu'avec peine, ou ne comprenoient point du tout.

„ A ſon arrivée à Londres il a partagé „ les ſpectacles & les plaiſirs les plus bril- „ lants de cette grande Métropole ; il imita „ aiſément la politeſſe élégante de la Cour, „ & il montra beaucoup d'eſprit & d'ima-

» gination... « Et vous difiez tout-à-l'heure que j'ai paſſé pour *très-ſtupide* chez la moitié de ceux qui m'ont connu ?..... » Pour » donner une idée de ſon intelligence.... « & une preuve..... » je me contenterai de » dire qu'il a fait des progrès étonnants » dans le jeu des échecs. « Je l'aimois à la folie, ce noble jeu; il m'offroit l'image d'une bataille, & l'on m'aſſuroit que les Conquérants en avoient toujours fait leurs délices. O ! combien de fois, appellant *Opoony* le Roi de mon adverſaire, j'ai eu le plaiſir de faire *mât* l'oppreſſeur de ma chere patrie !

» Comme il n'avoit pas le génie ni les » talents ſupérieurs de *Tupia*, ſon enten- » dement a fait peu de progrès..... « On verra, dans le cours de mes *Narrations*, ſi ce jugement eſt vrai. J'avoue bien volontiers que *Tupia* avoit un mérite diſtingué; mais qu'il me ſurpaſſât autant qu'on l'inſinue, c'eſt ce dont je ne conviendrai point, quelqu'envie que j'aie d'être modeſte. La vérité ſe plaindroit, ſi je la ſacrifiois à la crainte de paroître avantageux.

» C'eſt pour ſatisfaire ſes goûts enfan-
» tins qu'on lui a donné une orgue porta-
» tive, une machine électrique, une cotte
» de maille & une armure complette..... "
Vous ne ſavez pas tout, bon critique ; j'ai déſiré & obtenu une foule d'autres bagatelles moins importantes encore, & auxquelles j'attachois un grand prix. Si vous euſſiez voulu vous ſouvenir que je retournois dans une Iſle où les *plumes rouges* ſont la choſe la plus riche, la plus courue, vous n'auriez pas attribué à un *goût enfantin*, des choix déterminés par la connoiſſance du caractere de mes Compatriotes, & de ce qui étoit propre à les remuer. Une orgue portative & des marionnettes m'étoient plus utiles que toutes les guinées des trois Royaumes.... Et convenoit-il à un ſavant tel que M. *Forſter*, de nommer enfantillage l'envie de m'enrichir d'une machine électrique ? Eſt-ce que des expériences qui amuſent & inſtruiſent toute l'Europe, ne pouvoient pas m'inſpirer un goût ſolide & raiſonnable ?

On revient encore à l'humiliante compa-

raiſon de *Tupia* & de moi. » Il paroît que » l'eſpoir de délivrer leur pays de l'oppreſ- » ſion, les engagea tous deux à s'embar- » quer ſur des vaiſſeaux anglais.... « Quant à moi, je n'eus pas d'autre motif, & j'aime à me perſuader que le cœur de mon noble frere brûla du feu qui enflammoit le mien. » *Tupia* auroit peut-être exécuté ſon » deſſein ; mais *Omaï* n'avoit point aſſez » de pénétration pour acquérir une idée » complette de nos guerres, & l'adapter » enſuite à la poſition de ſes compatrio- » tes..... « Une *idée complette* des guerres européennes ! Mais cette idée étoit-elle néceſſaire pour modifier la tactique d'un peuple qui n'a pour vaiſſeaux de ligne que des pirogues, pour artillerie que des dards armés d'os de poiſſon ?..... » Cependant le » projet de ſouſtraire ſon pays au joug de » *Bolabola* rempliſſoit tellement ſon eſprit, » qu'il a dit ſouvent en Angleterre que ſi » le Capitaine *Cook* ne l'aidoit pas dans » ſon entrepriſe, il empêcheroit ſes com- » patriotes de lui fournir des rafraîchiſſe- » ments. Il médita cette vengeance juſqu'au » moment de ſon départ..... « On me ca-

lomnie

lomnie. Je n'ai jamais eu cette odieuſe & ingrate penſée; & ſi j'ai dit quelque choſe qui pût ſervir de fondement à cette accuſation, c'aura été par une plaiſanterie que mes ennemis ou mes envieux ( c'eſt preſque la même choſe ) auront fait ſemblant de ne pas entendre.

En total, M. *Forſter* m'a beaucoup moins bien traité que M. *Cook*. Ces deux hommes eſtimables me voyoient-ils différemment? Il le faut croire. Mais pourquoi ne me voyoient-ils pas de la même maniere? Voici un fait qui répandra quelque jour ſur cette queſtion. Un O-Taïtien, nommé *Hoono*, vouloit aller en Angleterre. M. *Forſter* l'avoit pris en amitié; il le propoſa au Capitaine *Cook*, qui refuſa de s'en charger. Il inſiſta, en promettant de faire les frais du voyage de ſon protégé, & le Capitaine fut encore inflexible. Je n'étois pour rien dans la mortification qu'éprouvoit le ſavant Naturaliſte; je ne doute pourtant pas qu'elle ne l'ait indiſpoſé contre moi. Qu'on en juge par cette réflexion. » *Hoono*, dit-il, ſeroit retourné dans ſon

» isle avec des connoissances au moins
» aussi utiles qu'*Omaï*, qui, après un séjour
» de deux ans en Angleterre, sera en état
» d'amuser ses compatriotes avec la musi-
» que d'une orgue portative, ou avec des
» marionnettes. « Ces paroles sont trop aigres, elles sont trop injustes pour n'avoir pas été dictées par le dépit..... Quoi qu'il en soit, je reviens à mon embarquement sur l'*Aventure*, & aux suites qu'il eut.

En quittant *Huaheine*, les vaisseaux anglais toucherent à *Ulietea*. Les Capitaines descendirent à terre, & reçurent la visite d'*Ooroo*, réduit, comme je l'ai déjà remarqué, au district d'*Opoa*. Chose étonnante ! il fut présenté aux Etrangers par *Oreo*, Vice-Roi pour *Opoony*. Tout le temps que l'on demeura dans le havre & sur les côtes de mon infortunée patrie, je me cachai très-soigneusement au fond du vaisseau qui me portoit : non que je craignisse les attentats de notre oppresseur, j'étois trop puissamment protégé ; mais parce que j'avois juré de ne reparoître

à *Ulietea* que pour y mourir les armes à la main, ou nous venger. On mit enfin à la voile, & nous cinglâmes vers une grande terre, que j'entendis nommer *la Nouvelle Zélande*. Je reparus alors.

J'exprimerois mal le déplaisir mortel que je ressentis en appercevant un autre Insulaire sur le vaisseau du Capitaine *Cook*. Favorisé du principal *Earée-Britanne*, il partagera du moins ma célébrité, disois-je, & probablement je ne viendrai qu'après lui dans l'estime des Etrangers vers lesquels on nous conduit. Jusques-là toute la blessure étoit pour l'amour-propre; elle changea de nature, & s'envenima excessivement, lorsque, l'*Aventure* s'approchant de la *Résolution*, je reconnus *Œdidée*. Providence de l'*Eatooa*, m'écriai-je! *Œdidée*!..... C'étoit un jeune homme de dix-huit à vingt ans, de la tournure la plus agréable, estimé dans toutes nos Isles pour ses bonnes qualités; mais parent d'*Opoony*, & si intimement lié avec *Maheine*, Roi d'*Eimeo*, autre usurpateur,

qu'ils avoient changé de nom enſemble (1).

A la vue d'*Œdidée* un torrent de larmes coula de mes yeux. » O! terre qui m'avez » reçu au moment de ma naiſſance, vous » ne ſerez pas délivrée!..... Vous gémirez » toujours ſous le joug d'un tyran..... O! » mon pere..... toi, dont le cruel a verſé » le ſang, parce que j'ai ſauvé le mien, » mon pere..... tu ne ſeras point vengé.... » je ne t'enverrai point dans le *Tourouva* » l'ame du barbare *Opoony* !..... Ah! *Œdi-* » *dée* me préviendra..... les préférences » ſeront pour lui..... Si j'obtiens des ſe- » cours pour détruire l'uſurpation, il en » obtiendra de plus grands pour la ſou- » tenir..... Mon voyage eſt perdu..... il » eſt perdu!"

Je ne prononçois ces paroles qu'au fond de mon cœur; cependant on s'apperçut de de ma triſteſſe. Le Capitaine *Furneaux* s'imagina qu'elle provenoit du regret d'avoir

(1) Changer de nom, dans toutes les Iſles de la mer du Sud, eſt la plus grande marque d'amitié que deux hommes puiſſent ſe donner.

quitté ma patrie. Il employa, à me conſoler, tous les moyens qui étoient en ſon pouvoir. J'y faiſois peu d'attention ; la préſence d'*Œdidée* m'accabloit. L'avouerai-je ? Je m'arrêtai quelques moments au coupable projet de lui arracher la vie, duſſent les Etrangers auxquels nous appartenions l'un & l'autre, me punir du dernier ſupplice. Ce mouvement atroce n'étoit pas fait pour mon ame. A la réflexion, il m'humilia, m'effraya ; je le rejettai avec horreur. *Œdidée* n'avoit point trempé dans les crimes de ſon farouche parent.... De quel droit attenterois-je à ſes jours ?... Convenoit-il de commencer la plus ſainte des entrepriſes par une injuſtice, un crime ?..... *Œdidée* vivra, mais ſa vue ne m'en afflige pas moins. Je perds l'appétit, le ſommeil. Une maigreur affreuſe ſemble annoncer ma fin prochaine. Les nuages du déſeſpoir ſont répandus ſur mon front. Je fuis les hommes, la lumiere ; tout me nuit, tout m'importune ; tout juſqu'aux ſoins de mon ami le Capitaine. Un mot de ſa bouche me guérit auſſi rapidement que *Mahananna* éclaire, à ſon lever,

les vaſtes plaines de l'Océan. » *Omaï*, me » dit-il, votre état ne vous permettra pas » d'aller à *Britanne*. Nous vous remettrons » à *Huaheine*, quand *Œdidée* retournera à » *Ulietea*. — Eſt-ce qu'*Œdidée*, demandai-» je avec empreſſement, ne va pas à *Bri-*» *tanne* ? — Non, il s'eſt embarqué pour » un voyage beaucoup moins long. Après » que nous aurons viſité quelques Iſles, » nous le rendrons à ſa patrie.... & vous » auſſi. — Oh! je vais à *Britanne*, moi... « Et, au grand étonnement de *Furneaux* & de l'équipage, ma pleine convaleſcence data de cette converſation. Les plus clair-voyants ſe douterent que j'avois été malade de jalouſie ; les autres admirerent l'effet, ſans remonter à la cauſe. Bientôt je me liai d'amitié avec *Œdidée* ; jamais pourtant aſſez pour déſirer qu'il nous accompagnât en Angleterre. Il me raſſura pleinement là-deſſus. Notre navigation l'ennuyoit déjà, & ſa patience ne ſe ſoutenoit que par l'eſpoir de rentrer inceſſamment dans la baie d'*Ohamaneno*. Le Capitaine *Cook* lui avoit aſſuré que ſon abſence ne ſeroit que de quelques lunes.

Je voyois trop de choſes nouvelles, & j'étois alors trop mauvais obſervateur, pour que j'entreprenne de donner un détail circonſtancié de mon voyage d'*Huaheine* à *Londres*. Il y avoit un mois que nous étions partis, lorſque nous découvrîmes une Iſle, que les naturels appellent *Ea-Oowhe*, & qu'il a plu aux Européens de nommer *Middelburg*. Les Inſulaires reſſembloient à *Œdidée* & à moi ; on prétendit même que leur langage étoit le nôtre. Nous en jugeâmes d'abord autrement ; mais *Forſter* nous ayant expliqué l'analogie que pluſieurs de leurs mots avoient avec pluſieurs des nôtres, nous ne tardâmes pas à comprendre que les deux idiômes ne différoient guere que par la maniere de prononcer ; & une application de quelques jours nous mit en état de converſer avec nos hôtes. Je conjecturai dès-lors qu'ils venoient de nous, ou que nous venions d'eux, ou enfin que nous avions une origine commune. Leurs mœurs & leur caractere ſe joignoient à la reſſemblance du langage pour me le perſuader ; par exemple, ils aimoient, comme

nous, à dérober, & leurs *Tetos*(1) étoient d'une adreſſe ſinguliere.

Elle ne les ſauvoit pas toujours du châtiment. On lança contr'eux, juſqu'à ſept fois, le tonnerre des armes européennes. Il y en eut de tués. Je fus témoin d'un fait auquel je ne penſe pas encore ſans frémiſſement. Un malheureux Inſulaire avoit pris une bagatelle qu'on lui eût peut-être offerte, s'il eût témoigné la vouloir. Il fuyoit à la nage. On le pourſuit, on l'atteint; un Matelot le ſaiſit au-deſſous des côtes, avec un crochet de fer, & le tire ſanglant & à moitié mort, dans le vaiſſeau. Je me gardai bien de manifeſter le ſentiment qu'excitoit en moi cette affreuſe barbarie; mais elle m'indigna à un point que, ſi j'avois été ſûr de l'impunité, j'aurois poignardé le monſtre qui l'exerçoit.

Nous remîmes en mer. Une tempête épouvantable ſépara les deux vaiſſeaux

(1) Voleurs. Le mot O-Taïtien correſpond particuliérement à cette claſſe de voleurs que nous appellons *filoux*.

vers la fin d'Octobre 1773. La *Réſolution* diſparut à nos yeux. Les côtes de la *Nouvelle-Zélande* ſe laiſſerent appercevoir preſqu'auſſi-tôt. Contrariés par les vents, nous n'y arrivâmes qu'après le départ du Capitaine *Cook*, qui nous avoit attendus depuis le 3 Novembre juſqu'au 24; c'eſt ce qu'apprit le Capitaine *Furneaux*, par un moyen qui alors me ſembla tenir du prodige. En deſcendant à terre on reconnut l'emplacement où les gens de la *Réſolution* avoient dreſſé leurs tentes. Sur un vieux tronc d'arbre, on remarqua de légeres excavations qui ſervoient comme de langue à l'arbre; & l'arbre diſoit aux yeux, *regardez au-deſſous*. On creuſa la terre, & l'on trouva une bouteille cachetée, qui contenoit une petite piece d'étoffe blanche qu'on appella *lettre*. Cette lettre parla à ſa maniere, & dit que nous croyant perdus, puiſque nous ne paroiſſions pas après un ſi long délai, *Cook* retournoit à *O-Taïti* pour y remettre *Œdidée*, & continuer ſon voyage.

Le projet du Capitaine *Furneaux* étoit

de ſuivre ſes traces. Les Dieux ne le permirent pas. Un jour ( je crois que ce fut le 17 Décembre ) M. *Rowe*, Officier de poupe, deſcendit à terre avec neuf hommes. On avoit fait pluſieurs de ces promenades, & j'en avois toujours été. Cette fois l'*Eatooa* me retint ſur l'*Aventure* par une légere indiſpoſition. Sans elle, je trouvois au rivage la fin de mes courſes & de ma vie. Les dix Anglais furent maſſacrés & mangés par les Naturels. Ce terrible événement, que j'éclaircirai dans la ſuite (1), penſa faire mourir de chagrin le Capitaine. L'équipage découragé craignit que d'autres pertes, auſſi imprévues & auſſi inévitables, ne lui ôtaſſent la poſſibilité de ſuffire aux manœuvres. Le vaiſſeau étoit en mauvais état, les vivres gâtés, tout crioit d'abréger la navigation. *Furneaux* s'y décida, &, à ma grande ſatisfaction, nous fîmes voiles pour l'Angleterre. Le 19 Mars 1774, nous arrivâmes au Cap de *Bonne-Eſpérance*; nous en repartîmes le

(1) V. Narration II, intitulée *Sandwich*.

15 Avril; & le 14 Juillet, nous mouillâmes à *Spithead*. Le Capitaine *Cook* n'arriva que le 29 Juillet de l'année ſuivante.

J'oſe dire que j'excitai à *Londres* une vive ſenſation ; elle ne fut cependant pas comparable à celle que j'éprouvai. Bien des jours ſe paſſerent avant que je fuſſe aſſez à moi pour voir diſtinctement les objets dont j'étois environné. Dieux ! que de choſes m'étonnerent ! Quelle foule de travers, d'inconſéquences, de contradictions ! Quel incompréhenſible mêlange de petiteſſes & de fierté, de richeſſes & de pauvreté, d'avarice & de généroſité..... ! Que de vertus, que de vices confondus enſemble, ou qui n'étoient différenciés que parce que les honneurs & les autres avantages ſociaux s'attachoient à ceux-ci, tandis que celles-là gémiſſoient dans le ſilence de l'humiliation ou de l'oubli.... heureuſes encore quand elles ne ſont pas perſécutées ! Qu'on daigne m'en croire ; j'ai vécu pendant deux ans à la Cour & à la Ville : toutes les conditions, je les ai examinées, & mon ſens étoit droit, mes inten-

tions pures ; je cherchois de bonne foi la vérité, & les préjugés, au moins ceux de l'Europe, ne me maîtrisoient pas. J'ai donc fait une foule d'obfervations piquantes, neuves, originales peut-être, & dont on pourroit tirer quelqu'utilité, s'il étoit poffible de rappeller à la nature un Peuple nombreux, quand il en eft forti par toutes les portes de la civilifation. Elles ne paroîtront point ici. Je veux les méditer avec foin : c'eft un préfent que je me propofe de faire, vers le déclin de ma vie, aux hommes du Continent, que la curiofité ou l'intérêt amenera dans nos mers.

Immédiatement après mon arrivée à *Londres*, j'eus l'honneur d'être préfenté au Roi par le Comte de *Sandwich*, premier Lord de l'Amirauté. Ce magnifique Souverain, en comparaifon duquel les nôtres feroient peu de chofe, fi les prérogatives royales fe mefuroient fur la décoration extérieure & fur l'étendue de la terre fujete, m'accueillit avec une bonté qui m'infpira autant d'amour que fa vue

m'avoit imprimé de reſpect. Ma joie fut extrême : j'ignorois pourtant alors le prix qu'on attache en Europe aux paroles, au ſourire, & même au ſimple regard des Rois. Actuellement que je le ſais, je me rappelleavec délices que le ſuprême *Earée* de *Britanne* m'accorda à *Kew* la faveur ambitionnée d'une converſation familiere. J'admirois que l'on ne m'obligeât pas de me découvrir les épaules en lui parlant, & que l'on me permît de lui parler debout ; mais je compris bientôt que, les marques de vénération ayant été inſtituées par les hommes, nos politeſſes de la mer du Sud auroient été très-impolies en Angleterre.

Que *l'Eatooa* continue de bénir & de protéger le Roi humain, qui ne me crut pas indigne de ſon attention ! Je l'aimerai juſqu'à ce que mon ame ſe réuniſſe à la Divinité ; il ne ſera pourtant pas le premier de mes amis de Londres, puiſqu'il eſt Roi.

A l'exemple du Monarque, tout ce

qu'il y avoit de grand à la Cour me careſſa. Point de fête où je ne fuſſe invité ; c'étoit à qui poſſéderoit *Omaï*. On ſe l'arrachoit. Les dames mêmes le recherchérent. Je confeſſe à ſa honte qu'elles eurent d'abord à ſe plaindre de ſes manieres : il faiſoit le renchéri ; ſes égards étoient médiocres, ſes complaiſances preſque nulles, ſon ton aſſez cavalier. Au lieu de s'en fâcher, elles en rioient comme des folles, ſur-tout quand elles eurent appris que j'agiſſois conformément aux idées de mon pays, où les femmes ne jouiſſent d'aucune conſidération. Elles entreprirent de me convertir, & réuſſirent au-delà de leurs eſpérances. On verra ailleurs que cette révolution dans mes ſentiments fut pour nos Iſles le germe d'une révolution bien autrement importante.

Ce fut dans ces commencements de mon ſéjour en Angleterre, que la femme la moins noble de ma ſociété, mais la plus eſtimable peut-être, me rendit un ſervice que je n'oublierai jamais. Elle s'apperçut que l'orgueil m'alloit tourner la

tête ; que je devenois vain de l'empreſſement & des préférences qu'on me prodiguoit ; que, ſous peu, je ſerois fier avec les hommes ordinaires, & impertinent avec les Grands. Il me falloit un préſervatif ; elle me l'adminiſtra dans toute ſa force. » Je vois, me dit-elle, qu'*Omaï* s'i-» magine que nous le comptons pour quel-» que choſe. Le pauvre jeune homme ſe » trompe lourdement. Nous ne nous fa-» miliariſons avec lui, que parce qu'il eſt » ſans conſéquence. C'eſt une rareté dont » on s'amuſe. S'il étoit né parmi nous, » on ne le regarderoit ſeulement pas. L'é-» tiquette à laquelle nous ſommes aſſujé-» tis, le laiſſe de côté ; il n'a point de » rang. D'ailleurs il part demain, & il eſt » ſeul de ſon eſpece : les folies qu'on fait » pour lui ne ſeront ni longues ni dan-» gereuſes. « Cette vigoureuſe leçon m'ouvrit les yeux : elle me remit à ma place ; & c'eſt principalement à elle que je dois ce mot d'éloge du Capitaine *Cook* dans ſa Relation. » Qu'on n'a pas eu la plus » légere occaſion d'avoir moins d'eſtime » pour *Omaï*. «

Deuxans s'écoulerent pendant leſquels, quoi qu'en diſe mon détracteur *Forſter*, je ne négligeai pas les *connoiſſances utiles*. A la vérité, je n'approfondiſſois rien ou peu de choſe, mais j'effleurois tout. Beaucoup de Lecteurs jugeront que c'eſt ce que j'avois de mieux à faire. En cela, comme en tout le reſte, je ſuivois les avis de Mylord *Sandwich*, de M. *Banks* & du Docteur *Solander*, mes zélés protecteurs & mes honorables amis.

Le plaiſir uſa une partie de mes moments : j'étois jeune & ſouvent tenté. Qu'on ne croie pas cependant *Forſter*, qui dit que *ſur les trottoirs du Strand* je n'ai *pas trouvé de cruelles*. Il ſaura que j'étois trop bien averti, que je m'aimois trop, que je reſpectois trop les compagnies où j'étois admis, pour m'avilir avec ces infâmes créatures, cent fois plus mépriſables que celles qui font le même métier chez nous....

O ! l'aimable nouvelle ! *Cook* fera un troiſieme

troiſieme voyage aux *Iſles de la Société*; & *Omaï* l'accompagnera..... ; mais ſes amis veulent qu'ils prennent, avant ſon départ, une précaution qu'ils appellent *inoculer*.

Je ne diſſimulerai pas qu'on eut beſoin de tout l'aſcendant que j'avois laiſſé prendre ſur mon eſprit, pour me déterminer à cette bizarre opération. Car, enfin, elle conſiſte à ſe donner une maladie, afin de ne la point avoir. N'étois-je pas auſſi en sûreté entre les mains de l'*Eatooa*, qu'entre celles des Médecins ? Si, contre les diſpoſitions faites par le grand Dieu, j'échappois à la *petite-vérole*, ne pouvoit-il pas, dans ſon reſſentiment, m'envoyer quelqu'autre maladie plus funeſte? Etoit-il bien clair que la *petite-vérole* elle-même ne reviendroit pas (peut-être même pour avoir été inoculée); &, dans le cas de ſon retour, n'avois-je pas à craindre de porter à mes infortunés compatriotes le levain d'une peſte qui, un jour, dépeupleroit nos Iſles? N'avois-je pas encore à craindre que l'inoculation ne plaçât dans mon ſein des germes putrides, qui, à la

longue, fermenteroient & me tueroient ? Et ſi j'étois mort de cette précaution, choſe improbable, mais toujours poſſible, de quel front me ſerois-je préſenté dans la terre des ames, moi l'auteur volontaire de ma deſtruction ?... On rit de mes craintes ; on ſe moqua de mes raiſons. *Aoutourou*, cet O-Taïtien emmené par M. *de Bougainville*, étoit mort de la petite-vérole, faute d'avoir été inoculé ; on ne vouloit pas que pareil malheur arrivât au bon *Omaï*.... Je ſouffris ce que je ne pouvois preſque pas empêcher. L'opération fut très-heureuſe, mais je ne ſuis pas raſſuré ſur les ſuites.

Partons, rendons-nous à *Plimouth*, où *la Réſolution*, commandée par le Capitaine *Cook*, n'attend plus qu'*Omaï* & les vents. Mais, auparavant, prenons congé de nos amis de *Londres*, de nos bienfaiteurs, des femmes qui ont eu des attentions pour nous, & ſpécialement de celles qui ont eſſayé de nous donner le goût des bonnes mœurs. Jurons-leur à tous une reconnoiſſance & un attachement à l'épreuve de l'éloignement & du temps. *Omaï* auroit-il

peine à garder ce ſerment, lui qui ſort de *Britanne* plus inſtruit que tous les *Tahonas* des Iſles de la mer du Sud plus riche que tous leurs Rois enſemble ?

# SECONDE NARRATION,

## *SANDWICH.*

Je devois cet hommage au mortel bienfaiſant qui me procure les moyens de revoir ma patrie, abondamment pourvu de tout ce qui peut aſſurer le ſuccès de mes deſſeins.

On me trouvera, dans cette *Narration* & la ſuivante, trop habile pour un Ecrivain de ma ſorte. J'avertis que je mets à contribution les travaux de M. *Anderſon*, Chirurgien de la *Réſolution*, Savant très-inſtruit dans les différentes parties de l'Hiſtoire Naturelle, & bon Obſervateur. On rapportera ce qui paſſeroit mes forces, aux converſations que j'ai eues avec lui, & à ſes *Mémoires* qu'il me communiquoit.

---

Nous partîmes de *Plimouth* le 11 Juillet 1776. *La Découverte*, vaiſſeau de trois cents tonneaux, commandé par M. *Clerke*, ſous l'autorité du Capitaine *Cook*, devoit partir avec nous; mais il ne fut point prêt aſſez tôt, & il ne nous rejoignit qu'au Cap de *Bonne-Eſpérance*.

Le but principal de ce voyage étoit de

tenter encore une fois le paſſage de la mer Pacifique dans l'Océan Atlantique, par le Nord. Il avoit quelques autres objets ſubſidiaires ; ſavoir de reconnoître des Iſles découvertes, diſoit-on, par les Français, vers le quarante-huitieme degré de latitude auſtrale, de toucher à la *Nouvelle Zélande*, de relâcher à *O-Taïti* & aux Iſles *de la Société*, & de recueillir dans ces différents endroits toutes les obſervations qui pourroient contribuer aux progrès de la navigation, du commerce, de l'hiſtoire & de la philoſophie. L'Amirauté avoit donné au Capitaine des inſtructions détaillées ; mais elle avoit élevé la ſageſſe de ce grand homme au-deſſus même des inſtructions, en les lui ſubordonnant dans l'exécution. Que peut faire de mieux l'autorité, quand elle oſe tracer des regles à l'expérience & au génie ?

Nous nous avancions à pleines voiles vers les *Canaries*. Bientôt nous découvrîmes le *Pic de Ténériffe*. Nous mouillâmes au côté Sud-Eſt de cette Iſle, dans la rade de *Sainte-Croix*. Les habitants prétendent

que les vaiſſeaux y ſont en ſûreté ; mais nos Savants leur prouverent, par l'hiſtoire de *Glas*, qu'un jour *tous les vaiſſeaux furent jetés à la côte.*

Le Capitaine ne ſe ſeroit pas arrêté à *Ténériffe* s'il n'avoit craint de manquer de fourrages pour ſes beſtiaux, avant d'être arrivé au Cap. Il lui importoit trop de conſerver cette précieuſe cargaiſon pour refuſer au ſoin qu'il en devoit prendre, le ſacrifice de quelques jours. Je courus une partie de l'iſle avec l'infatigable M. *Anderſon*, & nous nous procurâmes diverſes connoiſſances dont le réſultat ne peut qu'amuſer & inſtruire.

Depuis la ville de *Sainte-Croix* juſqu'au *Pic*, le terrein s'éleve inſenſiblement ; il s'abaiſſe de même quand on a dépaſſé la montagne, dont la hauteur, évaluée d'une maniere peu uniforme, eſt au moins de 1931 toiſes.

Le ſommet du *Pic* fut autrefois la bouche d'un volcan : il jette encore de la fumée. On aſſure que la derniere éruption ſe fit

en 1304, & qu'elle combla le port *Garrachica*.

La partie de l'Eſt, compoſée de collines en amphitéâtre, n'offre qu'une triſte & monotone ſtérilité. A peine y remarque-t-on quelques végétaux. La chaleur du Soleil y deſſéche tout; il faut pourtant excepter une plante (1) remplie de ſucs dont on ne ſoupçonne point le principe. Nous la rencontrions à chaque pas.

En général l'iſle de *Ténériffe* n'eſt pas fertile; il s'en faut beaucoup qu'elle ſuffiſe à la nourriture de ſes habitants, qu'on porte au nombre de plus de 100,000. Ils tirent de dehors la plus grande partie du bled qu'ils conſomment. La vigne eſt leur principale richeſſe. Joignez-y un peu de ſoie & des pierres à filtrer, vous aurez tous les articles de leur commerce avec l'étranger. On nous aſſura qu'il y a dans l'iſle un arbriſſeau parfaitement ſemblable à celui du thé de la Chine & du Japon;

(1) C'eſt probablement l'*Euphorbia Canarienſis*.

qu'il eſt indigene, & qu'il ſe multiplie ſans culture avec une telle abondance que, chaque année, on l'arrache par milliers. Cet arbuſte, s'il eſt ce qu'on dit, ne tarderoit pas à récompenſer les ſoins d'un cultivateur, & à ouvrir une branche de commerce qui peu-à-peu abſorberoit les autres, parce qu'elle vaudroit mieux qu'elles. M. *Anderſon* me certifia que l'uſage du thé coûte continuellement pluſieurs millions à l'Angleterre.

Outre *Sainte-Croix*, on trouve la ville de *Laguna* : c'étoit anciennement la capitale; elle n'eſt preſque plus rien. Les gens qui vivent noblement, c'eſt-à-dire, dans l'oiſiveté, y font leur réſidence. On y voit encore les gens de loi : ceux-ci s'occupent, mais leur travail ne nourrit qu'eux & affame tout le reſte.

*Sainte-Croix* vivifiée par les influences d'un commerce actif, quoique borné, s'accroît tous les jours, moins cependant en étendue qu'en opulence. Elle ménage ſes développements, & n'en a que plus de vie.

Lorſque les Eſpagnols découvrirent les *Canaries*, le pays étoit habité par les *Guanches*. La diſtinction des deux peuples ſubſiſta long-temps après l'établiſſement des nouveaux venus. Elle a diſparu imperceptiblement par les mêlanges très-variés que les mariages produiſirent. Cependant l'œil de l'obſervateur attentif & intelligent en apperçoit encore des traces non équivoques. Les Canariens de famille *Guanche* par quelque côté, ſont plus grands & plus robuſtes que les autres.

On eſt, à *Ténériffe*, français pour les modes, & eſpagnol pour le caractere. L'union de deux éléments ſi diſparates n'eſt pas une des moindres ſingularités du pays.

Les proviſions faites, nous remîmes à la voile. Le 17 Octobre on apperçut le Cap de *Bonne-Eſpérance*, & le lendemain on mouilla dans la baie *de la Table*. Quelques jours auparavant un bâtiment français avoit échoué à l'entrée de cette baie. Il y périt; l'équipage fut ſauvé, mais les

habitants de la Colonie pillerent la cargaiſon. Les Hollandais du Cap ne ſont pas les ſeuls du *grand monde civiliſé*, dont l'avidité augmente les malheurs d'un naufrage. Et ces hommes couperont les oreilles d'un pauvre Inſulaire de la mer du Sud, parce qu'il leur aura dérobé une hache ou quelques clous !

Après les cérémonies d'uſage entre les Européens, quand on arrive ſur une terre étrangere, M. *Cook* obtint la permiſſion de dreſſer un obſervatoire, & de débarquer les choſes néceſſaires pendant le ſéjour qu'on feroit ſur la côte. Il travailla avec la plus grande activité à l'approviſionnement de ſon vaiſſeau. Le Gouverneur ayant conſenti qu'il mît à l'herbe ſes beſtiaux, il s'empreſſa de profiter de ſa bonne volonté : elle manqua d'être funeſte au petit troupeau. Des chiens entrerent la nuit dans le parc aux moutons, en tuerent quatre de ſeize qu'ils étoient, & diſperſerent les autres. Sans une protection décidée & des peines infinies, tout étoit perdu. On retrouva les fugitifs, &

l'on remplit le vide par des moutons du Cap, ſi renommés pour leur queue, qui peſe de dix à vingt livres.

Je viſitai les environs, dans la compagnie de M. *Anderſon* & de pluſieurs autres Officiers. A l'Eſt de la ville on traverſe une grande plaine couverte de ſable blanc; il n'y croît que des bruyeres: on rencontre enſuite des collines dont le pied eſt cultivé. Quelques milles plus loin, on trouve *Stellenbosh*, le meilleur établiſſement du pays, après le Cap. Ce n'eſt pourtant qu'un village compoſé d'une trentaine de maiſons; mais les acceſſoires en ſont délicieux: nous couchâmes en cet endroit. Après quatre jours de marche nous arrivâmes à ce fameux rocher, que les habitants appellent *Tour de Babylone* ou *Diamant de la Perle*. » Deux hommes célebres, » nous diſoit M. *Anderſon* en y allant, » voyageurs au Cap, n'en ont écrit qu'un » mot, & ce mot eſt une contradiction. » *Kolben* veut que ce ſoit une *haute mon-* » *tagne*; l'Abbé *de la Caille* prétend que » ce n'eſt qu'un *très-bas monticule*. « Nous

fûmes bientôt à portée de juger qui des deux avoit raiſon. Voici la note que fit notre Obſervateur. » Elle gît au ſommet » de quelques collines baſſes ; & quoique » le chemin ne fût ni eſcarpé ni roide, il » nous fallut plus d'une heure & demie » pour y arriver. Elle eſt de forme oblon- » gue, arrondie vers le haut, & elle ſe » prolonge au Sud & au Nord. Les côtés » Eſt & Oueſt ſont eſcarpés & preſque » perpendiculaires. L'extrêmité méridio- » nale eſt eſcarpée auſſi, & c'eſt le point de » la plus grande hauteur. Delà elle s'abaiſſe » doucement vers la côte du Nord, par où » nous montâmes. Arrivés au ſommet, » nous vîmes à découvert tout le pays. Je » crois que ſa circonférence eſt au moins » d'un demi-mille, & que ſa hauteur égale » celle du dôme de *Saint Paul.* « Les deux Voyageurs avoient donc péché par un excès contraire; l'un avoit trop dit, l'autre pas aſſez.

La compoſition de ce rocher eſt plus admirable que ſa hauteur. Ce n'eſt qu'un bloc, une ſeule pierre. *Anderſon* conjec-

tura que cette énorme maſſe étoit ſortie du ſein de la terre par une exploſion volcanique. L'effort prodigieux, néceſſaire à cette projection, n'en doit pas faire rejeter l'idée. Calcule-t-on les forces ſecrettes de la nature? Et ne peuvent-elles pas effrayer l'imagination, lors même qu'elles ne développent qu'une partie de leurs moyens? Une objection plus ſérieuſe & plus ſimple, c'eſt que la montagne & ſes environs n'offrent abſolument rien qui annonce les effets ou le voiſinage d'un volcan. J'aimerois mieux ſuppoſer l'affaiſſement du terrein adjacent, qui a pu être produit par différentes cauſes.

Le vaiſſeau *la Découverte* eſt arrivé, réparé; nous remettons en mer pour continuer notre voyage. La navigation ne tarda pas à devenir laborieuſe. La mer étoit groſſe, le roulis exceſſif; pluſieurs animaux en moururent, & j'en fus moi-même très-malade. Le froid qui commençoit à être rigoureux contribua peut-être à cet accident.

Nous apperçûmes deux iſles, découver-

tes par les Français en 1772 ; il plut à M. *Cook* de les nommer *Iſles du Prince Edouard*, ſous prétexte qu'elles ne portoient pas d'autre nom. Le canal qui les ſépare n'eſt que de quatre à cinq lieues.

Les inſtructions données au Capitaine par l'Amirauté, lui enjoignoient très-expreſſément de reconnoître avec beaucoup de ſoin la terre de *Kerguelen*. Il fit route de ce côté, s'aidant de quelques notions qu'il avoit reçues à *Ténériffe* du Chevalier de *Borda*, au Cap du Baron de *Plettenberg*, & d'une carte de l'hémiſphere auſtral dont on lui avoit fait préſent. Mais toutes ces connoiſſances étoient fort imparfaites, & n'applaniſſoient que peu de difficultés.

Un matin, la brume s'étant éclaircie, nous apperçûmes une terre : on s'en approcha ; c'étoit une iſle d'une hauteur conſidérable, d'environ trois lieues de tour. Nous en vîmes bientôt une ſeconde, puis une troiſieme, & ſucceſſivement pluſieurs autres. On avoit envie de débarquer ſur ces Iſles ; la prudence du Capitaine s'y

oppoſa. Une mer groſſe, un ciel obſcur, un reſſac effrayant, le vent qui ſouffloit de l'arriere, & qui n'auroit pas permis le retour, ſi l'on s'étoit engagé témérairement : toutes ces circonſtances crioient, en quelque ſorte, de s'éloigner, & elles furent écoutées. On étoit à la fin de Décembre.

On entrevit une autre iſle, déjà connue ſous le nom du *Rendez-vous* ou de la *Réunion*. M. *Cook* lui ôta ſon nom, pour lui faire porter celui de *Cap Bligh*.

Bientôt une grande terre ſe montra. A la forme & à la ſituation des rochers, on reconnut le Cap que M. *de Kerguelen* avoit appellé le *Cap-Français*. On le doubla. La côte, par ſes ſinuoſités, ſes pointes & ſes baies, ſembloit inviter à y chercher un bon havre, & donner l'eſpérance de l'y trouver. En effet, on en découvrit un de la plus belle apparence : on y jetta l'ancre.

Je deſcendis à terre avec le Capitaine *Cook*. Le rivage étoit couvert d'oiſeaux aquatiques & de veaux marins : ces ani-

maux n'avoient point encore appris à ſe défier des hommes ; on en tua tant qu'on voulut. Les gens de l'équipage imiterent la curioſité de leur Chef ; ils ſe répandirent même dans l'intérieur du pays. Rien ne paya leurs courſes que le plaiſir de les avoir faites. Des rochers nuds, des montagnes ſtériles, une ſolitude affreuſe : c'eſt à-peu-près tout ce qu'ils rencontrerent. Un Matelot nous apporta une bouteille qu'il avoit détachée de la pointe d'un rocher, où elle tenoit par un fil d'archal. Elle renfermoit un parchemin ſur lequel on liſoit : » Louis XV étant Roi de Fran-» ce, & M. de Boynes Secrétaire d'Etat » au Département de la Marine, dans les » années 1772 & 1773. « A la vue de cette inſcription, *Cook* ne put ſe diſſimuler qu'avant lui des Navigateurs Français avoient abordé dans le havre où il mouilloit. Il fit écrire ſur le revers du parchemin : » Les vaiſſeaux *la Réſolution* & *la Découverte*, appartenants au Roi de la Grande-» Bretagne, Décembre 1776. « On éleva un monceau de pierres ſur une petite colline, & on y plaça la bouteille, qui ne

peut

peut manquer d'être apperçue par tous ceux qui deſcendront ſur cette côte.

Prêt à quitter ce premier poſte, le Capitaine me donna le ſpectacle de l'aſſez vaine cérémonie d'une priſe de poſſeſſion de la terre, au nom du Roi de la Grande-Bretagne. Si cela ſuffit pour acquérir la propriété d'un pays, l'iſle appartient aux Français, au titre de l'antériorité de la découverte & d'une double priſe de poſſeſſion. Au reſte, il n'eſt pas probable qu'on ſe batte jamais pour ſavoir à laquelle des deux Nations la terre *de Kerguelen* demeurera. J'oſe le dire, bien que je ſache d'ailleurs que, chez les Européens, le ſang des hommes coule ſouvent pour des objets dont la valeur intrinſeque n'en paieroit pas une goutte.

On leva l'ancre, & l'on navigua le long des côtes pour les obſerver. Nous courûmes des dangers infinis. Cette mer eſt ſemée de bancs, de plantes marines, d'iſles baſſes, de rochers à fleur d'eau. Il falloit paſſer au milieu de tout cela, aller, re-

venir. On eut toujours la ſonde à la main. Un homme moins hardi que M. *Cook* n'auroit jamais fait cette tentative ; moins habile, il auroit péri en la faiſant.

Chaque pointe ou baie qui s'offroit aux regards du Navigateur, recevoit le nom de quelque grand Seigneur Anglais, ou de quelqu'ami du Capitaine. Il fut même tenté de nommer tout le pays *Iſle de la Déſolation*. Après y avoir réfléchi, il lui laiſſa le nom qu'il tient des Français, à qui la découverte en eſt due. (1)

Cependant le vent changea, & ſouffla avec une telle impétuoſité qu'il fallut prendre le large & ſuivre la route de la *Nouvelle-Zélande*.

Nous quittâmes, ſans regret, la terre inhoſpitaliere que nous venions d'examiner. Elle eſt d'une ſtérilité preſqu'abſolue, & elle n'a guere moins de deux cents lieues

(1) Les Anglais ont eu moins de modération. Dans quelques-unes de leurs cartes la terre de *Kerguelen* eſt nommée *Iſle de la Déſolation*.

de tour : quel épouvantable déſert ! Son regne végétal n'eſt compoſé que d'un très-petit nombre de plantes ; on en mangea deux ou trois en ſalade. M. *Anderſon* en remarqua une qu'il crut digne d'une attention particuliere : elle reſſemble beaucoup à un chou monté en graine. Sa hauteur eſt de deux pieds. Notre Savant eſtima que, tranſportée en Europe & cultivée avec ſoin, elle s'amélioreroit, & augmenteroit la liſte des plantes de bonne qualité qu'on emploie dans les cuiſines. Si cela étoit, un voyage à la terre de *Kerguelen* ne ſeroit pas abſolument perdu.

Il ne paroît pas qu'il y ait dans cette immenſe & affreuſe ſolitude d'autres quadrupedes que des veaux marins. Les eſpeces des oiſeaux ſont très-variées, & la multitude des individus prodigieuſe. L'iſle n'a que ces habitants, ſi toutefois on peut appeller habitants d'une terre, des animaux qui, la plupart, ne viennent qu'y dépoſer leurs œufs ou leurs petits, & y prendre quelque repos.

A conſidérer la diſpoſition bizarre des

collines & des pierres qui les compoſent, on eſt porté à croire qu'elles ſont l'effet de quelques commotions inteſtines qui les auront ſoulevées. Qui ſait ſi la terre de *Kerguelen* en entier n'eſt pas une terre aſſez récente, qui n'attend, pour ſe couvrir & ſe peupler, que des germes que lui apportera le hazard ou l'induſtrie humaine ? Il faut convenir que, dans le moment préſent, elle ne paroît pas très-propre à les recevoir. Les montagnes, peu élevées, ſont couvertes de neige, même dans la ſaiſon la plus chaude ; & le lit des torrents, large & marécageux, annonce qu'il y pleut preſque continuellement : mais tout cela peut changer.

Tandis que M. *Cook* manœuvroit ſur les côtes du *Kerguelen*, où il n'y avoit rien à gagner, il perdit deux jeunes taureaux, une géniſſe & pluſieurs chevres. Leur deſtination me faiſoit un devoir de regretter particuliérement ces animaux; on les auroit dépoſés dans ma patrie, ou dans les iſles voiſines. D'innombrables troupeaux périrent en eux, & des milliers de

générations furent privées des avantages ineſtimables qu'on leur apportoit de ſi loin.

Nous voguions depuis un mois ; une brume épaiſſe déroboit entiérement la vue du Soleil : les deux vaiſſeaux ne communiquoient enſemble qu'à coups de canon. Nous parcourûmes un eſpace de trois cents lieues, plongés dans cette obſcurité. Enfin nous atteignîmes la terre *Van-Diemen*. C'eſt la partie méridionale de cette vaſte contrée que les Hollandais commencerent à découvrir dès 1606, & qu'ils nommerent la *Nouvelle-Hollande*.

Quelques jours de relâche ne permirent pas des obſervations bien approfondies. Voilà celles que je fis en ſociété avec *Anderſon*, ou, pour parler plus juſte, celles qu'il me fit faire.

La terre de *Van-Diemen* eſt montueuſe, couverte d'arbuſtes & de grands arbres. L'eau n'y eſt pas abondante ; elle coule goutte à goutte du flanc des collines, ſe raſſemble dans les vallons, & forme de petits ruiſſeaux qui peuvent abſolument ſuffire aux beſoins de la vie. Les plaines

& le bas des montagnes ſont riches en végétaux : aucun de ceux qu'on examina ne fut jugé propre à devenir un aliment. Entre les arbres, on en remarqua un très-élevé & parfaitement droit, qui, répété, ſemble compoſer lui ſeul toutes les forêts. On n'apperçut aucun veſtige, aucune indication de minéraux : les pierres manquent abſolument. Nous ne vîmes en quadrupedes que l'*Opoſſum*, animal deux fois gros comme un rat. A quelques peaux qui couvroient les Naturels, on conjectura qu'il y en avoit au moins un autre que j'entendis nommer *Kanguroo*. Les oiſeaux ſont plus nombreux & plus variés. On vit des aigles, des corneilles, des perroquets, des pigeons, & trois ou quatre eſpeces plus petites. Tous ces animaux fuyoient à l'approche des hommes : ce qui nous perſuada que les habitants les pourſuivoient avec une continuité qui les effarouchoit, ſans peut-être leur cauſer bien du mal ; car il ne paroît pas qu'ils puiſſent aiſément les attraper. On trouva dans les bois des ſerpents noirâtres & des lézards, dont un remarquable

par quinze pouces de long & ſix de tour. Je ne parle point des inſectes : ſauterelles, papillons, mouches, araignées, fourmis, tout cela y eſt extrêmement commun. La mere abonde en excellents poiſſons, les rochers en coquillages, les greves en oiſeaux aquatiques. Les rivages offrent quantité de productions marines du genre de celles que les Amateurs recherchent le plus, & que l'on me montroit, dans les cabinets de *Londres*, comme des choſes rares & précieuſes. C'eſt l'hiſtoire de l'éloignement : en Angleterre j'étois preſque une piece de cabinet.

Les hommes de la terre de *Van-Diemen* ſont d'une taille ordinaire & bien priſe. Leur teint eſt d'un noir ſale. Ils ſe barbouillent tout le corps, ſe colorent les cheveux & la barbe. Leur chevelure eſt laineuſe comme celle des Negres; mais leur nez n'eſt pas applati. Leur menton s'avance en ſaillie. Joignez à ces traits une bouche médiocrement grande, des dents larges & mal rangées, des yeux aſſez beaux, où reſpirent la franchiſe, la bonne hu-

meur, l'insouciance, & vous aurez un portrait ressemblant de la physionomie générale de ce peuple. M. *Anderson* crut que » la posture qu'ils aiment le mieux, est de » se tenir debout, la partie supérieure du » corps recourbée en avant, & l'une des » mains traversant le dos & saisissant l'au- » tre bras, qui tombe nonchalamment : « il est vrai qu'étant avec nous, ils se tinrent presque toujours dans cette attitude; mais, avec des étrangers, un peuple barbare prend-il toujours sa posture favorite ?

Si l'extérieur des Habitants de la terre de *Van-Diemen* annonce le meilleur de tous les caracteres, rien ne parle en faveur de leur esprit, de leur vivacité, de leur pénétration, de leur adresse. Les objets les plus nouveaux ne paroissent pas les toucher; ils n'attirent même pas leur attention. Chez eux la curiosité est absolument nulle. Ils ignorent les premiers éléments de la culture des terres; & réduits à vivre d'animaux, ils n'ont imaginé aucun instrument pour la chasse ou pour la pêche. Probablement ils ne vivent que de

coquillages. Me pardonnera-t-on de dire qu'ils ne s'habillent que de leur nudité, & ne ſe parent qu'en ſe défigurant? Leurs idées d'Architecture ſont auſſi bornées qu'il eſt poſſible. Un arbre creuſé par le feu, & dans lequel quatre ou cinq perſonnes peuvent s'aſſeoir, voilà leur demeure. Ils ont ſoin de laiſſer entier un côté de l'arbre, dont la vie fait vivre tout le reſte, & conſerve la niche ménagée dans le tronc : mais cette précaution eſt-elle une preuve d'intelligence, la ſuite d'un deſſein ou l'effet du hazard? C'eſt ce que j'ignore.

» Il eſt raiſonnable de penſer, nous di-
» ſoit le ſage *Anderſon*, que tous les habi-
» tants de la *Nouvelle-Hollande*, dont le
» *Van-Diemen* n'eſt qu'une partie, vien-
» nent originairement du même peuple.
» *Dampierre*, célebre voyageur, qui a dé-
» crit ceux de la côte occidentale, a mar-
» qué des rapports de reſſemblance dans
» leſquels il ſeroit difficile de méconnoître
» une ſouche commune & les rameaux du
» même arbre. « Nos habiles lui objecte-
rent des différences, le livre à la main. Il

répondit qu'il les falloit mettre ſur le compte des diſtances, du climat, du ſol & de vingt autres circonſtances en poſſeſſion de modifier l'eſpece humaine. Le ſeul point qui le gênoit un peu, étoit que les Inſulaires vus par *Dampierre* n'avoient point de barbe, & qu'il leur manquoit deux dents à la mandibule ſupérieure. Il dit que depuis *la dent d'or*, on étoit autoriſé à rappeller à un nouvel examen ces ſortes de faits. Mes Lecteurs ſauront ce que c'eſt que *la dent d'or*. Pour moi je fus médiocrement ſatisfait d'entendre citer le témoignage d'un voyageur quand il étoit favorable, & le rejeter quand il nuiſoit.

Dès qu'on eut jetté l'ancre, je deſcendis à terre avec les deux Capitaines, qui, après avoir reconnu que l'endroit étoit favorable, commanderent des travailleurs pour faire une ample proviſion d'eau, de bois & de fourrage. Des colonnes de fumée indiquoient que le pays étoit habité. Nous dirigeâmes nos pas du côté qu'elles s'élevoient. Les Inſulaires parurent, ſans défiance & ſans armes, au lieu où l'on cou-

poit du bois. On leur offrit des préſents qu'ils ne refuſerent pas, mais qu'ils reçurent d'une maniere très-indifférente, & comme n'y attachant aucun prix. De tous les aliments qu'on leur préſenta, ils n'accepterent que des oiſeaux. Deux coups de fuſil qu'on tira leur cauſerent une ſi grande frayeur, qu'ils s'enfuirent à toutes jambes. On profita de ce moment de terreur pour lâcher dans le bois deux cochons, l'un mâle, l'autre femelle ; on eſpera qu'ils échaperoient à la pourſuite des Sauvages & ſe multiplieroient. Quant à moi, je crains plus pour les hommes que pour les animaux. Ceux-ci ne manqueront pas de devenir féroces, & des Sauvages qui n'ont ni armes, ni maiſons, ſe défendront mal contr'eux.

Le lendemain on eut de nouvelles entrevues avec les Naturels. Des hommes, des enfants & des femmes, en troupes plus ou moins nombreuſes, viſiterent les travailleurs. Quoique le beau ſexe fût très-laid, quelques Officiers mirent les hommes dans le cas de prouver qu'ils étoient jaloux. Les

femmes montrerent qu'elles étoient ſages en n'écoutant pas les corrupteurs qui, au défaut d'un autre, leur parloient le langage des préſents, & dociles en obéiſſant à leurs maris qui leur commanderent de ſe retirer.

Le 30 Janvier 1776, à huit heures du matin, les vaiſſeaux appareillerent, & nous commençâmes à faire route pour *la Nouvelle-Zélande*. Dix jours s'étant écoulés, & après une tempête violente, nous atteignîmes la terre que nous cherchions. On jetta l'ancre dans le canal de la *Reine-Charlotte*, où *Cook* avoit mouillé le voyage précédent. Auſſi-tôt l'on deſcendit & les opérations commencerent.

La confiance des Inſulaires eut peine à s'établir : ils s'imaginoient que le Capitaine *Cook* n'étoit revenu dans leur pays que pour venger la mort des dix hommes de l'équipage du Capitaine *Furneaux*, qu'ils avoient tués & mangés, quelques années auparavant. Leur crainte en inſpira. On prit des précautions extraordinaires,

& les travailleurs furent toujours bien accompagnés. Cependant je fus, en quelque ſorte, envoyé aux Zélandais, & je vins à bout de leur faire entendre qu'on ne leur vouloit point de mal, que tout étoit pardonné. Ils le crurent avec une facilité qui prouve qu'en pareil cas, on auroit pu ſe fier à leur parole. On les vit accourir en foule, & conſtruire à la hâte une multitude de cabanes ſur le terrein où les Anglais avoient placé leur tentes & leur obſervatoire. Les équipages gagnerent infiniment à les avoir pour voiſins. Ils en obtinrent du poiſſon & d'autres rafraîchiſſements qu'on leur fournit avec autant d'abondance que de joie.

Nous fîmes, M. *Cook*, ſes Officiers & moi, divers petits voyages dans les canots des Inſulaires, & nous viſitâmes une partie de la côte. Un jour nous nous trouvâmes à *l'Anſe de l'herbe*, où s'étoit commis le meurtre des dix hommes. Le Capitaine y rencontra un chef de ſa connoiſſance, nommé *Matahouah*. Après avoir renouvellé leur ancienne amitié, il lui demanda des

détails ſur la malheureuſe affaire qui avoit coûté la vie à tant de perſonnes. L'Inſulaire les donna. D'autres la raconterent depuis ; ils ne s'accorderent pas avec le premier Hiſtorien, ſur quelques circonſtances, mais le fond de la narration fut toujours le même. Les gens du Capitaine *Furneaux* dînoient tranquillement ſur l'herbe, environnés d'un grand nombre de Zélandais. Ceux-ci volerent quelques bagatelles ; les Anglais voulurent qu'on les leur rendît, & éprouverent un refus. On ſe querella, on ſe battit ; deux naturels furent tués à coups de fuſil. Leur mort occaſionna un ſoulevement général, & les Etrangers, accablés par le nombre, périrent ſans qu'on en épargnât un ſeul. Les Zélandais finirent cette horrible ſcene par manger les cadavres de leurs ennemis.

Nous rencontrâmes dans nos promenades le Chef *Kahoora*, qui commandoit les meurtriers, & qui, de ſon aveu, avoit tué lui-même M. *Rowe*, Officier du détachement. Cet homme étoit haï. Ses compatriotes déſiroient ſa mort ; ils exciterent

le Capitaine à ne le pas ménager. J'adoptai leurs ſentiments & prononçai un diſcours pour prouver que l'aſſaſſin de M. *Rowe*, un de mes plus chers amis, devoit périr. Trop humain ou trop politique pour écouter de pareils avis, M. *Cook* déclara au contraire qu'il n'attenteroit ni à ſa vie ni à ſa liberté. Sur cette aſſurance *Kahoora* ſe remit pluſieurs fois entre nos mains, ne témoignant ni repentir pour le paſſé, ni inquiétude pour l'avenir. Cette conduite du Barbare ſurpaſſoit peut-être, en grandeur d'ame & en généroſité, celle de l'Européen.

Je placerai ici les obſervations qu'à mon ordinaire j'ai dérobées pour la plupart à M. *Anderſon*.

Les Zélandais ſont de la taille qui eſt commune en Europe. Ils ne ſont pas très-bien faits : vice qu'il faut moins attribuer à la nature qu'à de mauvaiſes habitudes. Leur couleur offre pluſieurs variétés, & généralement toutes les nuances qu'on remarque entre le noir foncé & la teinte

jaunâtre ou olive. Leurs figures ont plus de reſſemblance avec les figures Anglaiſes qu'avec celles des Negres ; ou plutôt ce ſont des figures à part, qui ne reſſemblent qu'à elles-mêmes. Leurs yeux ſont grands & très-mobiles, leurs dents belles, leurs cheveux noirs, quelquefois châtains, rarement bouclés, preſque toujours droits & roides. Leur phyſionomie prend différents caracteres, ſelon l'âge, les familles, le local, & autres circonſtances : elle n'eſt jamais attrayante.

Les hommes & les femmes s'habillent de la même maniere. Tout leur vêtement conſiſte dans une piece d'étoffe de cinq pieds de long ſur quatre de large. Deux coins paſſent ſur les épaules & s'attachent ſur la poitrine avec le reſte qui couvre le corps. Une ceinture de natte tient le vêtement aſſujéti autour du ventre. Dans les jours ou les viſites de cérémonie, on ajoute à cet habit une eſpece de manteau. C'eſt une natte élégamment travaillée, qui deſcend des épaules aux talons. Voilà leur garde-robe.

Les

Les détails de la toilette ſont infinis. La fureur de ſe parer eſt commune aux deux ſexes ; & ils y réuſſiſſent à-peu-près également bien l'un & l'autre. Des plumes de perroquet, des morceaux de jaſpe & de nacre de perle ; des dents de requin, des os, des coquilles, & mille eſpeces de bijoux ſemblables, telle eſt la matiere premiere des modes zélandaiſes. L'art en fait des ornements de tête, de cou, d'oreilles, de nez peut-être ; car les nez ſont troués, & on y paſſe de petites baguettes. Ceux qui ſe mettent le mieux, portent le viſage piqueté & couvert de lignes de toute ſorte de formes & de couleurs. Le comble de la recherche eſt de ſe frotter les cheveux & toute la tête avec une compoſition d'ocre martial & de graiſſe. On conçoit que l'application d'un pareil coſmétique doit imprimer le dernier degré d'intérêt à une figure zélandaiſe. M. *Cook* dut la ſageſſe de ſon équipage à ces divers embelliſſements des femmes inſulaires. Le dégoût l'emporta ſur la nature, & pas un ſeul Matelot n'eut d'intrigue. Les gens d'un vaiſſeau qui avoit abordé avant

nous ſur cette terre, n'avoient pas eu la même retenue. Ils y ont laiſſé un affreux monument de leur incontinence. Les *Docteurs* Zélandais ſe ſervent de fumigations pour le détruire.

Les Zélandais habitent les bords de la mer, dans de mauvaiſes cabanes, qui ne ſont ni commodes ni ſolides. On n'y entre qu'à genoux, & il eſt impoſſible de s'y tenir debout. Les conſtructeurs de ces huttes ne manquent pourtant pas d'intelligence. Leurs pirogues ſont auſſi grandes & auſſi bien faites que celles d'*O-Taïti*. Ils les ornent de ſculptures aſſez délicates. Leurs pagayeurs ou rameurs frappent l'eau avec une extrême vivacité, & une natte triangulaire, étendue en forme de voile, accélere encore la marche.

Nous conjecturâmes que les Zélandais ne ſe logent mal que parce qu'ils ne veulent pas ſe loger mieux. Obligés de chercher journellement leur vie, ils ſont continuellement dehors, & n'ont des maiſons que pour manger & ſe repoſer. D'ailleurs, ils paroiſſent errants & vagabonds. Toute une

tribu change de place & ſe tranſporte au loin, tantôt pour fuir le danger, tantôt parce qu'on les chaſſe; d'autres fois pour trouver plus facilement des ſubſiſtances, peut-être auſſi parce qu'ils ſont inconſtants & légers. C'eſt ainſi qu'ils s'établirent en un inſtant à côté des gens que nous avions débarqués ſur le rivage. La maiſon d'une famille zélandaiſe doit avoir la mobilité d'une tente. Par la même raiſon, l'ameublement doit en être ſuccinct. On n'y voit, en effet, que des ſacs, des paniers, des inſtruments de pêche, & quelques outils. Un Zélandais couche ſur la terre, & ſe couvre de ſon habillement, ſuppoſé qu'il ſe couvre pendant la nuit. Mais s'ils ont peu de choſe, ce peu qu'ils ont eſt de bon goût, & prouve tout-à-la fois beaucoup d'adreſſe & d'application. Leurs pirogues ſont ornées de ſculptures d'un deſſin correct, & qui a de l'expreſſion; leurs filets ſont parfaitement beaux & très-forts; leurs armes, propres à l'uſage meurtrier à quoi elles ſont deſtinées. On s'étonnera toujours que n'ayant pour outils que des pierres & des dents

de poiſſon, ils puiſſent exécuter tant d'ouvrages difficiles, abattre des arbres, ſcier les bois, les unir, leur donner une forme agréable ; on s'étonnera davantage que n'ayant point d'outils, ils ſoient parvenus à faire & à monter des outils. A quoi n'atteindroit pas un peuple qui fait tant de choſes avec rien, ſi le fer, cet agent univerſel, lui étoit donné ?

Les Zélandais ſont partagés en différentes tribus ou familles, ennemies irréconciables les unes des autres. Ils ſe font une guerre continuelle : délà vient probablement qu'ils ne s'appliquent à aucun genre de culture. Le vainqueur ne manqueroit pas de culbuter les plantations & le jardinage du vaincu. La mer, dont les richeſſes ſont à l'abri des vengeances générales & particulieres, nourrit tous les Habitants de cette vaſte contrée. Aux poiſſons & aux coquillages qu'elle leur fournit avec profuſion, ils joignent une ſubſtance gélatineuſe, extraite d'une grande fougere, & une autre fougere plus petite, ſéchée au Soleil. Elle leur ſert de pain.

C'eſt du moins ce que l'on conjectura ; car je ne les en ai pas vu manger, & il ſeroit poſſible qu'ils n'en uſaſſent que pour cuire leurs aliments. Ils élevent des chiens domeſtiques pour en faire dans la ſuite, & ſi la néceſſité l'exigeoit, un ſupplément de nourriture.

Il y a long-temps qu'on a dit, en Europe & ailleurs, qu'il ne faut pas diſputer des goûts : ſans cela celui des Zélandais prêteroit une ample matiere à la critique. Des morceaux de pain qui tomboient en pourriture, étoient pour eux un régal. Ils conçurent pour l'huile une paſſion ſubite, mais d'une véhémence extrême. Lorſqu'on fondit à terre la graiſſe des veaux marins que nous gardions depuis pluſieurs mois, ils ſe preſſerent autour des chaudieres comme des enfants qui voient des friandiſes. Ceux qui venoient à bord du vaiſſeau ne ſe contentoient pas de vuider les lampes, ils avaloient encore les meches, ſans même prendre la précaution de les éteindre. Pour que rien ne ſoit perdu, ils mangent la vermine de leur tête.

On ſe doute bien que d'un phyſique auſſi défagréable, les Zélandais ne ſont pas ſans défaut au moral : ils en ont beaucoup, entre leſquels on diſtingue le vol, la vengeance & la cruauté. Ils prennent tout ce qu'ils peuvent attraper impunément, & leur grand plaiſir étoit de tromper dans les échanges. Ils ſe haïſſent de tribu à tribu. M. *Cook* n'en rencontra pas une ſeule qui ne l'excitât à en détruire pluſieurs autres. Dans leurs combats ils montrent plus de férocité que de vraie valeur. Une chanſon guerriere les anime à ſe battre & à répandre le ſang. Elle porte leur colere juſqu'à la frénéſie. Ils font des contorſions horribles de l'œil, de la bouche & de la langue. La bataille finie, les vainqueurs rôtiſſent les ennemis morts ou mourants, & chantent leur triomphe. Quand ils aiment, c'eſt avec la même fureur. Ils gâtent cette vertu en l'exagérant, & en lui donnant tout l'extérieur d'une manie.

La langue zélandaiſe, douce & harmo-

nieuſe, eſt conſtamment la même que celle de toute les Iſles répandues dans l'immenſité de la mer du Sud. Les Naturels & moi, nous nous entendions réciproquement ſans beaucoup de peine. J'avois commencé d'obſerver ces rapports de langage au *Van-Diémen*; mais ils me parurent bien plus ſenſibles à la *Nouvelle-Zélande*. Ainſi tous ces Peuples, maintenant ſéparés par de vaſtes mers, viennent d'un même Peuple. Les différences ſe ſont multipliées depuis la ſéparation; les mœurs ont changé, ſauvages dans la *Nouvelle-Zélande*, & efféminées à *O-Taïti*. Les religions ſe ſont altérées, les idiômes ſe ſont corrompus ou perfectionnés; on n'eſt plus, ſous aucun rapport, ce qu'on étoit dans le principe, au moment de la diſperſion; tout cela ſe conçoit, ſuppoſition faite d'une origine commune; mais les traits de reſſemblance qui percent à travers tant de variétés, mais ces ſons arbitraires, ces mots de fantaiſie & de caprice qui ſont ſenſiblement les mêmes & expriment les mêmes choſes, rappellent les mêmes idées, les mêmes objets: voilà qui eſt inexplicable, in-

concevable, &, pour tout dire, impoſſible, ſi vous ne ſuppoſez pas *un Peuple primitif*, qui s'eſt diviſé en toutes ces peuplades, une Nation, ou qui aura volontairement envoyé au loin des Colonies, ou qui aura perdu quelques parties d'elle-même, ſoit par hazard, ſoit par violence, ſoit autrement encore. La réalité démontrée d'une co-exiſtence antérieure, & d'une ſéparation arrivée depuis, ne met pas même ſur la voie de conjecturer comment la diviſion s'eſt opérée; quelle force a jeté à de ſi énormes diſtances les différentes parties de ce Peuple auparavant *un* dans tous ſes membres; quels moyens ont été employés pour traverſer, ſuivant toutes les directions, des centaines de lieues d'un océan, qui, avant les découvertes des Européens, n'avoit reçu que des pirogues, incapables de fournir une ſi longue & ſi dangereuſe carriere. L'hiſtoire, s'écrioit M. *Anderſon*, a donc auſſi ſes myſteres, deſquels il faudra prononcer, comme des autres, que l'exiſtence en eſt certaine, quoique la nature n'en ſoit pas connue.

J'ai déjà insinué que l'état des diverses peuplades de la *Nouvelle-Zélande* est celui d'une guerre perpétuelle, dans laquelle tous les moyens de nuire sont réputés légitimes. Un Zélandais est toujours prêt à attaquer, toujours prêt à se défendre. Pendant les ténebres de la nuit, il est agité des frayeurs qu'il inspire. De tous les côtés on forme des projets de destruction, on se rencontre en courant les exécuter, & l'on se bat avec acharnement. Dans une déroute ou dans une surprise, tout ce qui appartient aux vaincus est égorgé. Jamais de paix ni de treve. Outre les offenses personnelles qu'on ne pardonne point, on épouse celles de ses amis & de ses proches, on hérite de celles de ses peres. Le souvenir d'une injure se transmet aux générations suivantes, jusqu'à ce qu'offenseurs & offensés, tous aient péri.

Nous avons remarqué que les Zélandais sont *mangeurs d'hommes*; mais ils ne dévorent que les cadavres de leurs ennemis, & peut-être que le plaisir qu'ils goûtent dans ces horribles repas, est plutôt celui

d'une vengeance éternellement prolongée, que celui de la ſenſualité du moment. Il faut ſavoir qu'ils croient que l'ame ſurvit à la mort de l'homme. Or, les ames de ceux qui meurent naturellement, ou dont les corps ont été arrachés des mains de leurs meurtriers, s'en vont partager l'immuable bonheur des Dieux; celles, au contraire, qui ont animé un corps qui eſt mangé après la mort, ſont condamnées à des ſupplices qui n'auront point de fin. Voilà un des points principaux de leur religion; les autres ſont ignorés. On ne leur connoît point de temples, point de ces *Morais* ſi communs dans les autres Iſles de la mer du Sud; cependant ils ont des Prêtres, chargés, ce ſemble, de parler aux Dieux pour les autres hommes. Les graces qu'ils demandent ſont toutes temporelles; c'eſt le ſuccès d'une vengeance méditée, une victoire complette, une pêche abondante. Le Peuple a de certaines pratiqués ſuperſtitieuſes: il obſerve quelquefois un jeûne rigoureux.

Tels qu'ils ſont, les Zélandais paroiſſent

contents d'eux-mêmes & de leur état. Ils ne cherchent point à étendre leurs connoiſſances ; & cette diſpoſition eſt moins le fruit d'un ſot orgueil qui s'imagine tout ſavoir, que d'une indolence pareſſeuſe, qui ſe ſoucie peu de rien apprendre. Ils écoutent ce que vous leur dites, & ont l'air de penſer à toute autre choſe : leur attention eſt plus celle de la politeſſe & des égards, que celle de la curioſité. Peut-être ſont-ils habituellement occupés de leurs craintes & de leurs défiances. Tant que durera cette contention d'eſprit, qui n'a qu'un objet, & le plus important de tous, la civiliſation ne fera aucun progrès dans la *Nouvelle-Zélande*. Mais ôtez la guerre qui conſume les Habitants, & l'anarchie qui les diviſe, & bientôt ce Peuple, actuellement ſi barbare & ſi malheureux, deviendra bon & fortuné comme la terre où il vit.

La partie où nous avions relâché eſt par le 41^e^ degré de latitude méridionale. Il ſeroit difficile de trouver un climat plus agréable : l'été n'y eſt pas chaud, & l'hiver n'y eſt pas froid. Le temps y eſt preſ-

que toujours beau; s'il se dérange quelquefois, ce n'est que pour un jour ou deux.

Le terrein est montueux. Excepté quelques collines voisines de la mer, & que la main de l'homme a peut-être dégarnies, on ne voit par-tout qu'une forêt dont les arbres, par leur vigueur & leurs dimensions, annoncent une végétation puissante, un principe de fécondité qui, pour se montrer sous d'autres formes, semble n'attendre que la main du cultivateur & les soins de l'industrie.

Parmi les arbres, il en est qui portent des fruits. Les Insulaires en mangent: nous leur trouvâmes un mauvais goût. On pourroit les rendre meilleurs, peut-être excellents, par la greffe & les autres opérations du jardinage. Nous découvrîmes un arbuste dont la feuille en infusion vaut le thé de la Chine. Les plantes sont en grand nombre, la plupart d'une force démesurée. L'ortie & la morelle paroissent de petits arbres. Les graines de l'Europe réussiroient dans la *Nouvelle-Zélande*. Le

Capitaine *Furneaux* y avoit pratiqué quelques jardins ; j'en retrouvai l'emplacement, & quoique les Inſulaires les euſſent abſolument négligés, ils offroient encore, çà & là, des choux, des oignons, des radis, ſur-tout des patates, que la nature du ſol & la beauté de l'expoſition avoient ſinguliérement améliorées. Il eſt une plante indigène qu'on peut regarder comme le tréſor du pays. Les Naturels en tirent leurs vêtements ; elle produit un lin beaucoup plus fin que celui d'Angleterre, & vraiſemblablement auſſi fort.

Les bois de la *Nouvelle-Zélande* ſont peuplés d'oiſeaux, dont les eſpeces ſont très-variées. Les Inſulaires ne les tuant qu'avec peine, le nombre des individus eſt infini. Leurs agréments ne conſiſtent que dans la richeſſe incomparable de leurs plumages ; ils ne chantent preſque point. On diroit qu'ils ſe taiſent tous pour en écouter un dont le goſier n'a point ſon pareil dans l'univers. Quand il faiſoit entendre ſa délicieuſe mélodie, nous nous croyions environnés de cent eſpeces différentes. J'ai

l'air de raconter une fable, & je n'ai pas même exagéré.

M. *Cook* touchoit au moment de ſon départ, quand nous revînmes de nos courſes, M. *Anderſon* & moi. Avant de ſe rembarquer, il fit préſent à deux Chefs d'une couple de chevres, d'un verrat & d'une truie, ſans trop eſpérer qu'ils échapaſſent à la voracité de gens qui ne penſent qu'au moment préſent, ne pouvant, en effet, ni compter ſur l'avenir, ni conſerver paiſiblement la propriété d'un troupeau.

Par complaiſance pour moi, le Capitaine reçut à ſon bord deux Zélandais, l'un âgé de dix-huit à vingt ans, l'autre plus jeune. Ils s'attacherent à ma fortune. Le premier ſe nommoit *Taweiharooa*, & étoit fils unique d'un Chef qui ne vivoit plus. Le ſecond s'appelloit *Kokoa* : il étoit d'une naiſſance fort inférieure à la nobleſſe de l'autre, & on ne l'embarquoit que pour ſervir ſon compagnon. Où ne trouvera-t-on pas l'orgueil du rang, s'il ſe fait ſentir à

des peuplades vagabondes & brutalement guerrieres, qui devroient ne connoître d'autres distinctions que celles de la force, du courage, du bonheur & de l'adresse?

Les deux jeunes Zélandais firent gaiement le sacrifice éternel de leur patrie; car on eut soin de les avertir qu'ils ne la reverroient jamais. Tant que les vaisseaux resterent à l'ancre, ils ne témoignerent aucun regret du parti qu'ils avoient embrassé; mais dès que, poussés en pleine mer, ils ne virent plus que confusément leur terre natale, une tristesse profonde s'empara de leurs ames; ils pleurerent, gémirent, chanterent dans leur langage la sottise qu'ils avoient faite, & les amis qu'ils avoient perdus. Ils auroient désiré retourner sur leurs pas: ils me le dirent; ils le dirent au Capitaine *Cook*, à tout l'Equipage. Nous nous serions rendus à leurs vœux, si nous n'avions pas été persuadés que le temps adouciroit d'abord, & calmeroit ensuite entiérement leur douleur. Le temps, cet infaillible médecin de toutes les peines, qui les guérit toutes ou les

pallie, opéra ſur les deux affligés avec tant de ſuccès, qu'ils finirent par ne plus enviſager d'autre patrie que celle où nous les conduiſions, & par ne plus reconnoître d'autres parents que ceux qui les avoient adoptés. Mais on doit dire à la louange de leur bon naturel, que la cure fut longue & difficile.

Nous quittâmes la *Nouvelle-Zelande* à la fin de Fevrier. Après un mois & plus de navigation, nous nous trouvâmes aſſez près d'une iſle. Un des Naturels lança une pirogue à la mer, & fit mine de vouloir aller à *la Réſolution*, qui, ſur ſon deſſein préſumé, avoit mis en panne. Il eut peur & regagna le rivage. Un autre Inſulaire ſe joignit à lui; & enhardis par leur union, ils s'approcherent. Leur frayeur ſe diſſipa preſqu'entiérement lorſqu'ils reconnurent leur langue dans ma bouche : ils parloient le pur O-Taïtien.

Il s'agiſſoit d'examiner la côte & de chercher un lieu propre au débarquement. M. *Cook* voulut être de ce petit voyage; je

je l'accompagnois toujours comme ſon interprete. Nous partîmes dans un canot. Un des Naturels qui étoient venus dans la pirogue, y paſſa avec nous ; il ſe nommoit *Mouroo*a. Sa phyſionomie étoit riante & agréable; ſa taille plutôt petite que grande. Cet Inſulaire n'étoit pas moins que le frere du Roi ; auſſi quand, à l'approche du canot, il ordonna aux Guerriers qui bordoient le rivage, de ſe retirer, ils obéirent preſque tous.

On ne trouva ni mouillage pour les vaiſſeaux, ni endroit commode pour deſcendre à terre. Cependant les Inſulaires ſe jetterent à la nage & gagnerent notre canot, où ils reſterent ſans façon, tâchant de s'emparer de tout ce qui étoit à leur bienſéance. Nous ne parvînmes à nous débarraſſer de ces importuns qu'en revirant pour retourner aux vaiſſeaux. A ce mouvement ils ſe précipiterent dans les flots, & s'en allerent comme ils étoient venus. *Mouroo*a eut ſeul le courage de demeurer ; encore parut-il que c'étoit par fanfaronade, puiſque, monté à bord de *la Réſolution*, il laiſſa

paroître la plus vive inquiétude. Elle augmenta prodigieuſement lorſqu'il vit le vaiſſeau s'éloigner de l'Iſle. Il fut impoſſible de rien tirer d'un homme livré tout entier aux plus terribles appréhenſions. Il ne voyoit que ſon danger. Néanmoins s'étant culbuté ſur une chevre, il s'arrêta quelques inſtants à la conſidérer, & me demanda *quel oiſeau c'étoit*. Cette queſtion bizarre ſemble prouver qu'il n'y a dans l'Iſle aucune eſpece de quadrupedes. On mit un canot à la mer, & *Mourooa* fut reconduit auſſi loin que le reſſac permit de s'avancer. Là il ſe jetta dans l'eau, & nagea juſqu'au rivage : ſes compatriotes accoururent & l'environnerent. Vraiſemblablement on l'interrogea ſur ce qu'il avoit vu, ce qu'il avoit obſervé. Sa narration fut courte ſans doute, ou bien il uſa du privilege de ceux qui, revenant d'un pays trop éloigné pour être contredits, amuſent la crédulité publique par de beaux contes. *Mourooa* ne pouvoit guere les entretenir que de ſes craintes, & c'eſt peut-être le ſeul article dont il n'aura point parlé.

Les vaiſſeaux quitterent à regret cette Iſle inacceſſible. Son extérieur promettoit toute ſorte de rafraîchiſſements.

Les connoiſſances que nous nous procurâmes & ſur elle & ſur ſes habitants, ne peuvent être ni bien étendues ni bien certaines. On ne les tenoit que des Naturels qui étoient montés dans le canot; ils auroient pu tromper, & on auroit auſſi pu ne les pas comprendre. L'Iſle ſe nomme *Mangeea*. Elle eſt par le vingt-unieme degré de latitude méridionale. Sa circonférence eſt à peine de cinq ou ſix lieues. Un reſſif de corail regne autour de ſes côtes, & ſemble la mettre pour toujours à l'abri des incurſions européennes. Le terrein n'eſt ni trop bas ni trop élevé. De petites collines en occupent le centre. Le ſol eſt fertile, à en juger d'abord par l'apparence. On y remarque des forêts, de grands & beaux arbres, & tout l'extérieur d'une prodigieuſe végétation. D'ailleurs il nourrit une quantité énorme d'habitants. Les troupes d'Inſulaires que nous apperçûmes en différents endroits annonçoient une popu-

lation de la plus grande fécondité; & vous obſerverez que la nourriture animale y eſt extrêmement reſtreinte. Quand *Mouroa* parloit des aliments en uſage chez les ſiens, il ne citoit que les bananes, le fruit-à-pain & le taro. C'eſt donc aux ſeuls végétaux que toute cette peuplade doit la bonne mine, l'embonpoint dont nous vîmes tant d'échantillons.

En général l'Iſle eſt d'un aſpect charmant, & la culture la rendroit un des lieux les plus agréables du globe. C'eſt le jugement qu'en porterent MM. *Cook* & *Anderſon*.

Le Souverain de ce joli petit Empire ſe nommoit *Orooaeka*. Ses ſujets ne paroiſſent pas moins aimables que le pays qu'ils habitent. La gaieté reſpire ſur leur viſage, & l'amour du plaiſir dans toute leur perſonne. Ils ont à-peu-près le teint des peuples de la partie la plus méridionale de l'Europe. Leur langue eſt une dialecte de cette langue univerſelle répandue dans toutes les Iſles de la mer du Sud.

Elle a avec celle d'*O-Taïti* la plus grande affinité. Il eſt probable que la reſſemblance s'étend juſqu'aux mœurs.

Les Inſulaires de *Mangeea* ſont preſque nuds. Une eſpece de ceinture paſſe entre leurs cuiſſes : c'eſt l'unique vêtement de la multitude. Quelques-uns y ajoutent un manteau. Tous ont la tête enveloppée d'un bonnet blanc, dont la forme varie. Des ſandales de gramen entrelacé garantiſſent leurs pieds des pointes de rochers de corail ſur leſquels ils ſont obligés de marcher. Toute la parure des gens comme il faut ne conſiſte preſque qu'à ſe piqueter diverſes parties du corps & à ſe fendre les oreilles.

A en juger par celle qui s'approcha de *la Réſolution*, leurs pirogues ſont petites, mais élégantes, d'une conſtruction ingénieuſe & commode. Une maiſon que l'on entrevit au milieu d'un bocage délicieux, donna une bonne idée de leur architecture ; elle pouvoit avoir trente pieds de long, ſur huit de haut. Quoiqu'ils ne

paroiſſent pas de grands Guerriers, ils ont des piques & des maſſues. Je leur demandai s'ils mangeoient leurs ennemis; & ils répondirent par un geſte d'indignation qui valoit mieux qu'une réponſe.

Leurs regles de civilité ne quadrent point avec celles de l'Angleterre. Lorſqu'ils ſaluent un étranger, ils touchent ſon nez avec le leur, ils prennent enſuite la main de celui auquel ils font politeſſe, & ils la frottent aſſez rudement contre leur viſage. Nos Erudits obſerverent que les Habitants des Iſles *Palaos*, des *Nouvelles-Philippines* & des *Carolines*, éloignées de *Mangeea* d'environ quinze cents lieues, ſaluent de la même maniere: cette correſpondance a quelque choſe de ſingulier.

J'ai dit que perſonne ne débarqua ſur cette Iſle fortunée. On eſſaya en vain d'atteindre la côte; la mer repouſſa toujours, & les rochers effrayerent. Il ſeroit poſſible que les Naturels euſſent regardé cette privation comme un malheur; ils ne ſavoient

pas que les maladies & la mort deſcendent ſouvent à la ſuite de l'homme civiliſé, qui paie de cette monnoie l'hoſpitalité qu'on lui a donnée, & les autres préſents qu'on lui a faits.

Deux jours de marche nous mirent à portée de deux Iſles. Nous nous approchâmes de la plus grande, dans l'eſpérance d'y trouver des proviſions. Des canots armés allerent à la côte pour y chercher un mouillage. Pluſieurs Inſulaires vinrent dans leurs pirogues, & ſur une ſimple invitation, paſſerent ſur les vaiſſeaux : ils ne témoignoient aucune défiance. Ce n'étoit-là que des viſites privées. Bientôt M. *Cook* reçut une ambaſſade ſolemnelle. Une Inſulaire ayant des bananes à la main & dans ſa pirogue, parut, demanda le Capitaine par ſon nom (je le leur avois appris en viſitant la côte), & lui offrit ſa cargaiſon de la part de ſon Roi. Senſible à cette politeſſe, *Cook* lui donna une hache & un morceau d'étoffe rouge. C'étoit, pour les circonſtances, un vrai préſent de Souverain ; mais il ne

falloit pas ſe laiſſer vaincre en généroſité.

Cette députation n'étoit que le prélude d'une autre beaucoup plus intéreſſante. Douze hommes, portés ſur une double pirogue, s'avancerent en chantant. Arrivés, ils demanderent à parler au Commandant, & lui préſenterent un petit cochon & des noix de coco. Après quoi ils monterent ſur les ponts de *la Réſolution*, & offrirent encore au Capitaine une ſuperbe natte. Ces dons étoient une affaire de civilité ou d'amitié ; car ils n'avoient aucune idée de trafic ou d'échange. Ils déſirerent vivement un chien ; je leur fis le ſacrifice de celui que j'avois emporté de *Londres*, quoique j'y fuſſe très-attaché.

Les canots avoient annoncé qu'il ne falloit ſonger ni au mouillage, ni au débarquement ; qu'un rocher de corail très-eſcarpé environnoit la côte ; que le reſſac étoit terrible, & qu'on ſeroit obligé de quiter *Wateeoo* ( c'eſt le nom de l'Iſle ) ſans la connoître. Le chagrin que cauſa cette nouvelle, engagea M. *Gore*, Lieutenant de

*la Réſolution*, à propoſer un expédient qui fut adopté ſans beaucoup de réflexion. C'étoit d'introduire dans l'Iſle quelques-uns de nous, au moyen des pirogues & des Naturels, & d'obtenir du Souverain, par mon entremiſe, les rafraîchiſſements dont on avoit beſoin, & qui ſeroient apportés en-deçà du reſſac, par les Inſulaires.

M. *Gore* fut chargé de l'exécution de ce projet. On arma trois canots, & l'on s'approcha du reſſif avec aſſez de difficulté. MM. *Gore*, *Anderſon*, *Burnei* & moi, nous paſſâmes dans deux pirogues. Tandis que nous deſcendions ſur le rivage, le reſte du détachement demeura dans les canots fixés par les grapins, aſſez près du reſſac.

Le Capitaine n'étoit pas ſans inquiétude. Il fit approcher les vaiſſeaux le plus près qu'il put du reſſif, afin de prendre un parti convenable en cas d'événement; mais la maſſe du rocher eût toujours oppoſé à ſes efforts une barriere inſurmon-

table, & ſes amis euſſent péri ſous ſes yeux, ſans qu'il eût pu leur donner plus de ſecours ou les protéger davantage que ſi la moitié du globe les avoit ſéparés de lui. Les viſites des Inſulaires, qui ne furent point interrompues, le raſſurerent un peu. Ses alarmes ſe diſſiperent tout à fait vers le coucher du Soleil; il vit les canots prendre le large, & l'arrivée de tout ſon monde le remplit d'une joie d'autant plus vive; que peut-être il n'étoit pas à ſe reprocher l'imprudence qu'il avoit commiſe; car il faut convenir que c'en étoit une que de livrer à la diſcrétion d'un Peuple inconnu, & dont on conjecturoit à peine le caractere, les plus précieux de ſes Compagnons : ſon Lieutenant, ſon Naturaliſte & ſon Interprete. La relation de cette mémorable journée, où je rendis les plus grands ſervices, ne ſauroit être étrangere à mes *Narrations*.

Les Inſulaires qui conduiſoient les pirogues dans leſquelles nous étions entrés, jugerent avec beaucoup de préciſion les mouvements du reſſac, & en profiterent

avec une adreſſe admirable. Nous débarquâmes, & ils nous ſoutinrent par-deſſous les bras, afin que nous nous fatigaſſions moins en marchant ſur les pointes du rocher. Nous arrivâmes à la greve, où une multitude innombrable nous attendoit. Les principaux de cette troupe tenoient des rameaux verds en ſigne de paix. Ils nous firent la politeſſe de l'application des nez. Des hommes revêtus d'autorité écartoient la foule, qui ne ſe laſſoit point de nous voir & de nous examiner. On gagna une très-belle avenue de palmiers, où nous trouvâmes deux files de Guerriers, la maſſue ſur l'épaule, & alignés comme des Soldats européens, un jour de revue. A quelque diſtance, & entre ces deux files, nous rencontrâmes un Chef aſſis par terre, les jambes croiſées, & ſe rafraîchiſſant le viſage avec une feuille de cocotier, taillée en forme d'éventail. Le Maître des cérémonies nous avertit qu'il le falloit ſaluer, ce que nous fîmes, & l'on paſſa outre ſans s'arrêter. La phyſionomie de ce perſonnage étoit ſérieuſe. On lui obéiſſoit avec empreſſement. Il avoit aux oreilles de groſſes

touffes de plumes rouges. Nous ne lui vîmes pas d'autres marques de diſtinction. Plus loin nous rencontrâmes un ſecond Chef dans la même attitude ; on lui rendit les mêmes honneurs.... Puis un troiſieme, qui nous parut ſupérieur aux autres. Il pria MM. *Anderſon* & *Burnei* de s'aſſeoir à côté de lui. Auſſi-tôt une vingtaine de jeunes femmes exécuterent une danſe nationale. Les danſeuſes ne changeoient point de place ; elles ne faiſoient que remuer les pieds, les mains & les doigts, mais avec tant de légéreté, de juſteſſe, avec un accord ſi parfait, qu'il en réſultoit un ſpectacle fort divertiſſant. Cette ſcene agréable & douce n'étoit pas finie, qu'un bruit confus annonça l'arrivée des Guerriers. Ils vinrent, armés de leurs maſſues, & offrirent à nos regards l'image d'un combat. Aux premiers coups qu'ils ſe porterent, les danſeuſes avoient diſparu.

Ce nouveau jeu terminé, je m'approchai du Roi, & lui expoſai ma commiſſion. Elle ſe bornoit à demander des vivres pour les vaiſſeaux. On me remit au

lendemain pour la réponſe. Alors les Naturels affecterent d'empêcher que nous ne communicaſſions enſemble. Chacun de nous eſt entouré d'un cercle particulier, & ſous prétexte de nous examiner de plus près, on nous dérobe tout ce que nous avons. On pouſſe la curioſité juſqu'à dépouiller de leurs habits les trois Anglais. La beauté de leur peau reçut des éloges.

Cependant nous commençions à craindre qu'on n'eût formé le projet de nous retenir dans l'Iſle. Si nous faiſions quelques tentatives pour nous reporter vers le rivage, on s'y oppoſoit toujours, & l'on nous ramenoit au lieu d'où nous étions partis.

Mes frayeurs furent plus loin. Ayant apperçu un grand feu que les Inſulaires augmentoient avec une extrême activité, je m'imaginai qu'ils ſe propoſoient de nous cuire, ou du moins mes Compagnons. On le deſtinoit à un gros cochon que l'on amena l'inſtant d'après, & qui fut rôti très-promptement. Le Roi s'aſſit ſur une eſcabelle, & nous invita à prendre place à

ſes côtés. On ſervit un fort bon repas. Nous n'y touchâmes que par politeſſe, & pour ne pas choquer nos hôtes : la fatigue & l'inquiétude nous avoient ôté l'appétit. Enfin nous obtînmes la permiſſion de retourner à nos canots. Les Inſulaires nous y reconduiſirent avec autant de dextérité qu'ils nous en avoient tirés ; mais ils nous volerent auſſi juſqu'au dernier moment. Ils eurent l'honnêteté de remplir nos embarcations de bananes, de cocos & de tiges d'arbres de différentes eſpeces pour les beſtiaux ; ils y ajouterent les reſtes de notre repas. On ſe figure aiſément la joie qu'eurent de ſe voir libres des gens qui, peu d'heures auparavant, ſe croyoient condamnés à une éternelle captivité.

Les Inſulaires avoient eu en effet le deſſein de nous ravir la liberté, &, dans leur façon de penſer, cette violence étoit une faveur. Quelques menſonges artificieux rompirent les chaînes qu'on nous préparoit. Pendant le repas on m'avoit accablé de queſtions touchant les Etrangers & leur pays. J'exagérai tout dans mes ré-

ponſes. Je dis, entr'autres choſes, que les Anglais ſavoient conſtruire des pirogues grandes comme des iſles ; que ces embarcations énormes portoient des *canons*, affreuſes machines, plus épouvantables que tous les tonnerres enſemble, & qui d'un ſeul coup vous réduiſoient une iſle en poudre, ſans qu'il y eût moyen de s'en garantir ; & comprenant à des ſignes infaillibles que ces idées de deſtruction affectoient vivement les hommes crédules qui m'écoutoient, je continuai en diſant que les vaiſſeaux qu'ils voyoient au loin, dans la pleine mer, étoient remplis de ces terribles canons, & qu'avec leur ſecours, de l'endroit où il étoit ſtationnaire, le Capitaine *Cook* pouvoit couper leur iſle par morceaux, & tuer juſqu'au dernier Habitant. Le repas finiſſoit. Je joignis l'illuſion des ſens au charlataniſme de la parole. J'avois quelques cartouches dans mes poches ; je les raſſemblai par terre au milieu de l'aſſemblée ; j'y mis le feu, non ſans préambule : la rapidité de l'effet, le bruit éclatant, la flamme & la fumée frapperent d'un effroi ſubit tous les ſpectateurs. Ils ne

douterent plus de la force irréſiſtible des armes européennes, & rien de ce que j'avois dit ne fut incroyable. De ce moment notre retour fut décidé. Veuille l'*Eatooa* me pardonner cette légere ſupercherie, qui, toute néceſſaire qu'elle étoit, n'en offenſoit pas moins la vérité !

Le génie obſervateur de M. *Anderſon*, libre au ſein de la contrainte, avoit fait des remarques utiles ou curieuſes dont voici le réſultat.

Les Habitants de *Wateeoo* ont beaucoup de reſſemblance avec ceux de *Mangeea*. Les hommes ſont bien faits, ſurtout les jeunes gens : l'embonpoint gâte un peu les autres. Leur peau eſt fine, leur teint plus ou moins blanc. Une natte ou une piece d'étoffe dont ils ſe couvrent, eſt moins un habillement qu'un voile pour la pudeur. Leurs oreilles ſont percées, & ils y ſuſpendent divers ornements. Quelques-uns portent des bonnets de forme pyramidale. Pluſieurs ſont *tatoués* ou piquetés en différentes parties du

corps

corps. Les femmes s'habillent & ſe parent comme les hommes. On apperçoit dans les filles cet air de douceur, de timidité, de modeſtie, qui ſied ſi bien à leur ſexe; cependant la nouveauté du ſpectacle ſoumis à leurs regards, faiſoit que quelquefois la curioſité l'emportoit ſur la pudeur. Du moins elles conſidéroient à la dérobée. Les femmes d'un certain âge ne montroient pas tout-à-fait autant de retenue; elles ne paſſerent pourtant jamais les bornes eſſentielles d'une exacte bienſéance. On eut occaſion de s'appercevoir qu'elles étoient d'excellentes meres.

Les Naturels de *Wateeoo* ſont ingénieux & adroits. On en porta ce jugement en conſidérant leurs nattes, leurs étoffes, leurs pirogues & leurs armes.

L'Iſle eſt fertile; la végétation s'y déploie dans toute ſa force. De grands & beaux arbres ombragent les côtes & l'intérieur du pays. Nous vîmes, entre les mains des Inſulaires, pluſieurs eſpeces de bananes, du fruit-à-pain, des noix de

coco, & d'autres noix qui, grillées, ont une ſaveur exquiſe. Nous évaluâmes à deux mille perſonnes le nombre de ceux qui paſſerent la journée avec nous. Ce taux ſuppoſe une grande population, d'autant plus que, parmi les curieux, nous ne remarquâmes que très-peu de vieillards & beaucoup d'enfants.

Ce peuple a une religion. Il eſt croyable que, pour le fond, elle ne differe pas de celle qui regne dans toutes les Iſles de la mer du Sud; mais il ne fut pas poſſible de s'en aſſurer. On ſe convainquit plus facilement que les Inſulaires de *Wateeoo* ſont vains au-delà de ce que nous le ſommes ordinairement. Ils appellent leur Iſle *la terre des Dieux*, & ils ſe flattent, non-ſeulement de poſſéder au milieu d'eux le propre eſprit de l'*Eatooa*, mais encore de lui reſſembler en beaucoup de choſes. Leur Iſle gît par le vingtieme dégré de latitude méridionale.

En abordant à *Wateeoo* je reçus la récompenſe anticipée de tout ce que j'allois

y faire : trois de mes compatriotes furent preſque les premiers objets qui frapperent mes yeux au moment que je mis le pied ſur la greve. Cette rencontre inattendue, on pourroit dire miraculeuſe, émut délicieuſement mon cœur. Voici l'hiſtoire de ces trois intéreſſantes créatures. Une pirogue partit d'*O-Taïti* pour ſe rendre à *Ulietea*. Elle portoit vingt perſonnes, hommes & femmes. Les proviſions étoient en petite quantité, parce que le voyage ne devoit pas être long. Tout-à-coup un vent impétueux s'éleve. C'eſt en vain que les malheureux s'efforcent d'arriver à leur deſtination, ou de regagner le lieu d'où ils ſont partis : la force de l'ouragan les repouſſe avec violence, les emporte dans des parages inconnus, &, pendant pluſieurs jours, ils errent ſur le vaſte océan, au gré des vents & de la tempête. Bientôt les vivres manquent, & la faim tue la plupart des infortunés dont le *Dieu-Mer* avoit reſpecté la vie. Il ne reſtoit plus que quatre hommes, lorſque la pirogue chavira. La tête ne leur tourna point au moment de ce

dernier déſaſtre : ils ſaiſirent les bords de l'embarcation, &, malgré leur extrême foibleſſe, ils s'y tinrent ſuſpendus deux jours entiers. Les Naturels de *Wateeoo* les apperçurent, volerent à leur ſecours & les ſauverent. Un d'eux étoit mort depuis, mais les trois autres jouiſſoient de la meilleure ſanté. Ils ne trouvoient point aſſez de termes pour exprimer la généreuſe conduite des Inſulaires à leur égard. Il y avoit douze ans qu'ils étoient à *Wateeoo*. Je leur propoſai de les reconduire dans leur patrie. Ils refuſerent : un ſentiment profond de reconnoiſſance les attachoit, pour le reſte de leur vie, à la terre hoſpitaliere qui leur avoit donné une nouvelle naiſſance, en les arrachant à une double mort.

Remarquez, mes amis, nous dit à leur occaſion le Capitaine *Cook*, que ces O-Taïtiens ne ſont venus à *Wateeoo* qu'en parcourant l'eſpace immenſe d'environ deux cents lieues. Ce fait explique, mieux que toutes les conjectures des Savants, comment les hommes ſe ſont répandus ſur

toutes les contrées de la terre les plus éloignées, & en particulier ſur les Iſles de la mer du Sud. M. *Anderſon* le remercia de cette réflexion, non moins philoſophique, dit-il, que religieuſe. Pour ma part je lui en ſus gré, parce qu'elle détruiſoit les opinions de nos *Tahonas*, que je n'ai jamais aimées. *Cook* ajouta : » Il » eſt d'autres exemples connus de ſembla» bles tranſports. En 1696, deux pirogues » parties d'*Amorſo* furent jettées par les » vents contraires ſur l'Iſle de *Samal*, après » ſoixante & dix jours de navigation. *Samal* » eſt une des *Philippines*, & le trajet étoit » de trois cents lieues. « — Ainſi, repris-je, afin d'être pour quelque choſe dans cette ſavante converſation, les tempêtes peuvent être la Divinité qui a peuplé ces Iſles, ces Continents que des mers prodigieuſement étendues ſéparent des pays habités..... mais de la poſſibilité au fait le paſſage eſt plus difficile que d'*O-Taïti* à *Wateeoo*, que d'*Amorſo* à *Samal*. — Malgré cela, conclut *Anderſon*, ce ſera toujours un avantage inappréciable pour les Défenſeurs de la Révélation Chré-

tienne & de la ſaine philoſophie, que d'avoir découvert dans l'Hiſtoire, qui ne ment pas comme les Syſtêmes, une *ſolution poſſible* à une très-grave difficulté..... Ceci ſurpaſſant de beaucoup mon intelligence, je fus me coucher. Pendant la nuit une houle aſſez forte porta les vaiſſeaux loin des côtes de *Wateeoo*; & cette Iſle n'ayant pas fourni ce que l'on en eſpéroit pour la ſubſiſtance des équipages & du troupeau, on mit le cap ſur la petite Iſle que nous avions vue en même-temps que *Wateeoo*.

Pluſieurs canots, ſous la conduite de M. *Gore*, atteignirent le rivage. J'aidai beaucoup au débarquement que le reſſac & les autres obſtacles ordinaires rendoient difficile & dangereux. L'Iſle nous donna deux cents noix de coco, de l'herbe & une quantité conſidérable de feuilles & de pouſſées de jeunes palmiers que j'entendis appeller par notre Naturaliſte *Pandanus des Indes Orientales*. C'étoit tout ce qu'on pouvoit attendre d'elle; car ſon circuit eſt à peine d'une lieue. Les Habitants de

*Wateeoo* la nomment *Wenooa-ette*, c'eſt-à-dire, *petite Iſle*. Elle leur appartient, & ils la viſitent quelquefois. Nous y trouvâmes des pierres diſpoſées en forme de monument, des terreins enclos & de mauvaiſes cabanes ; mais pas un homme. M. *Gore* laiſſa dans une cabane le fer d'une hache & quelques clous, afin de payer, ſans doute, les choſes que nous avions priſes.

A quinze lieues de *Wenooa-ette* on rencontre l'Iſle d'*Hervei*, découverte par M. *Cook* en 1773. Elle peut avoir ſix lieues de tour. Comme on n'y avoit point apperçu d'Habitants la premiere fois qu'on la vit, on ſe perſuada qu'on y feroit une ample récolte de rafraîchiſſements, d'eau ſur-tout, dont on commençoit à avoir grand beſoin. Cette ſpéculation eut le ſort de beaucoup d'autres : le ſuccès ne la juſtifia point.

Si-tôt que nous fûmes à portée de l'Iſle d'*Hervei*, de nombreuſes troupes de Naturels s'avancerent dans leurs pirogues.

Leur maintien étoit farouche & menaçant. Ils s'approcherent tant qu'ils purent de *la Découverte* & de *la Réſolution*, & volerent, avec une extrême audace, quantité de petites choſes, ſans ſortir de leurs embarcations. Ils oſerent frapper un Matelot qui s'oppoſoit à leurs deſſeins. Curieux, juſqu'à l'avidité, des bagatelles qu'on leur jettoit, ils ſautoient bruſquement de leurs pirogues dans la mer, lorſque la moindre choſe y tomboit & qu'ils la pouvoient rattraper. J'épuiſai toute mon éloquence pour les exciter à monter ſur le vaiſſeau: ils n'étoient pas aſſez bons pour être confiants, & leur refus fut réitéré autant de fois que mon invitation.

Le Capitaine envoya M. *King*, ſon premier Lieutenant, avec deux canots armés, pour reconnoître la côte, & chercher un endroit propre au débarquement. Auſſi-tôt que les Naturels eurent entrevu ce deſſein, ils firent force de rames afin de prévenir l'arrivée des canots. L'inſtant d'après on les vit ſur le reſſif, la pique ou la maſſue à la main, dans la poſture

de gens qui avoient réſolu d'empêcher la deſcente par une courageuſe réſiſtance. M. *King* s'étant approché, malgré cet appareil de guerre, les Sauvages lui firent ſigne de deſcendre ; mais il fut d'autant moins tenté de céder à leurs inſtances, qu'il remarqua des femmes qui s'empreſſoient d'apporter des piques & des dards. Il ſe borna donc à chercher un mouillage qu'il ne trouva pas, &, ſur ſon rapport, l'on prit & l'on exécuta la réſolution de s'éloigner.

Les connoiſſances qu'on emporta de cette peuplade n'étoient preſque rien. Pour la taille, les Naturels reſſemblent à ceux de la *Nouvelle-Zélande* ; pour le caractere, ils ont une teinte de férocité qui n'eſt qu'à eux ; pour le régime politique, ils ſont ſujets du Roi de *Wateeoo* ; pour le langage, ils parlent une dialecte de la langue univerſelle du Sud. Ils nomment leur Iſle *Terouggemon-Atooa*. Selon ce qu'ils me répéterent pluſieurs fois, elle eſt pauvre en aliments ; car ils n'ont ni cochons, ni chiens, ni bananes, ni fruit-

à-pain. Le fond de leurs nourritures conſiſte dans des cocos, des tortues & du poiſſon. Leurs pirogues ſont grandes & belles. Une ſingularité qui les diſtingue des autres Inſulaires, c'eſt qu'ils ne ſont point piquetés.

Trompé dans ſes eſpérances ſur l'Iſle d'*Hervei*, & n'ayant pas rencontré depuis la *Nouvelle-Zélande* un ſeul endroit où il pût faire de l'eau, le Capitaine *Cook* ſe porta vers les *Iſles des Amis*, où il étoit aſſuré que rien ne lui manqueroit.

Nous fîmes une ſtation de quatre jours à l'Iſle *Palmerſton*. On y ramaſſa des cocos par milliers, & des herbes de pluſieurs ſortes en quantité ſuffiſante pour le troupeau. Cette précieuſe récolte embarquée, mais non ſans beaucoup de peine, on partit pour *Annamooka*.

Diſons quelque choſe de l'Iſle *Palmerſton*, qui occaſionna une diſpute aſſez vive parmi les Savants des deux équipages. C'eſt un aſſemblage de neuf ou dix petites Iſles, rangées en cercle, & unies

par un reſſif de rochers de corail. Quelques-uns de ces Iſlots n'offrent aucune apparence de fertilité ; mais les autres, par des richeſſes de plus d'un genre, dédommagent amplement de ce qu'il en coûte pour les viſiter. Le premier ſur lequel nous débarquâmes n'a pas plus d'un mille de circuit ; à peine s'éleve-t-il de trois pieds au-deſſus de la mer. Le ſol paroît compoſé de ſable de corail & d'un peu de terreau noirâtre, provenant de la diſſolution des végétaux. Quoiqu'un fonds de cette nature ne promette pas une grande abondance de ſucs nourriciers, il eſt néanmoins couvert d'arbres & de plantes dont la multitude & la vigueur, rapprochées de la rareté apparente des principes qui leur fourniſſent la vie & l'accroiſſement, étonnent plus qu'on ne le peut exprimer. Les trous du reſſif offrent des poiſſons que la mer y dépoſe en ſe retirant ; les plantations, des oiſeaux de pluſieurs eſpeces, & même des crabes qui rampent au milieu des arbres. Aucun de ces animaux ne paroît craindre l'homme, que tous fuiront, ſi des deſcentes ſouvent répétées leur ap-

prennent à le connoître. On en tua beaucoup.

Un bordage de pirogue que l'on trouva ſur la greve eût fait penſer qu'anciennement des hommes avoient abordé ſur cette côte, s'il n'eût pas été poſſible que ce fuſſent les débris d'un naufrage, apportés de très-loin par l'inconſtance des vents & l'effort de la tempête. De petits rats bruns qu'on apperçut çà & là, intriguerent ceux à qui il vint dans l'eſprit de rechercher leur origine. On préſuma qu'ils avoient fait le voyage avec des morceaux de pirogue : je dis eux, ou leurs ancêtres.

La nature étale de merveilleuſes beautés dans ces lieux ſolitaires. Voici la deſcription d'un lac que j'ai dérobée au Capitaine *Cook* : » Il eſt ſitué en dedans du » reſſif. En face de ce lac un grand lit de » corail offroit une des plus charmantes » vues de la nature. Sa baſe étoit fixée à » la côte ; mais elle pénétroit ſi avant qu'on » ne pouvoit la découvrir. Il paroiſſoit ſuſ- » pendu dans l'eau..... La mer abſolument

» calme & le ſoleil qui brilloit dans tout
» ſon éclat, montroient à nos regards
» étonnés les différentes eſpeces de corail.
» Nous voyions en quelques endroits une
» foule de jolies ſtalactites, ailleurs des
» boucles & beaucoup d'autres formes.
» Des coquillages qui étoient répandus
» par-tout, & qui formoient des paillettes
» des plus riches couleurs, ajoutoient
» encore à la beauté de ce ſpectacle. Une
» multitude de poiſſons qui ſe promenoient
» paiſiblement & ſans la moindre appa-
» rence de crainte, acheva de nous char-
» mer. On ne peut rien imaginer au-deſſus
» de leurs couleurs, jaunes, bleues, rou-
» ges, noires, &c., & l'art ne les imitera
» jamais. La variété des formes des poiſ-
» ſons contribue auſſi à la richeſſe de
» cette grotte marine. Nous la conſidérâ-
» mes avec un plaiſir inexprimable. «

En deſcendant ſur un autre Iſlot, nous trouvâmes de nouveaux débris de pirogues & une pagaïe de forme elliptique : ce qui confirma de plus en plus l'idée d'un naufrage. Les reſſifs étoient couverts

d'une immenſe quantité de poiſſons, preſqu'auſſi familiers que les animaux terreſtres. On en prit tant qu'on voulut.

L'état de l'Iſle *Palmerſton* indique, ou qu'elle eſt très-près de ſon origine, ou qu'elle n'eſt pas éloignée de ſa fin. Les eſprits flotterent incertains entre ces deux hypotheſes. En général les Naturaliſtes paroiſſent plus embarraſſés dans l'explication de l'origine de ces Iſles baſſes, que lorſqu'il leur faut rendre raiſon de celles des Iſles élevées & montueuſes. On ſuppoſe que celles-ci ſont de premiere création, ou qu'on les doit à quelque principe univerſel, tandis que les autres ſont provenues de cauſes plus récentes & plus particulieres : auſſi n'a-t-on pas manqué d'imaginer qu'un volcan pourroit bien les avoir comme vomies du ſein des flots. Un ſentiment tout oppoſé dit que ces Iſles baſſes ne ſont que les reſtes des Iſles hautes dont la mer a ſucceſſivement envahi les parties inférieures. On ajoute que ces reſtes, ſommets de montagnes, diſparoîtront tôt ou tard, enſévelis ſous les eaux.

Au lieu de ſuppoſer que la mer s'eſt exhauſſée, ne ſeroit-il pas plus naturel de dire, en conſervant l'eſſentiel de la derniere explication, que les Iſles hautes ſe ſont abaiſſées, ſoit que leurs baſes, minées par l'action continuelle des eaux, aient inſenſiblement foulé, ſoit que le ſol ſur lequel elles portent, entr'ouvert par quelque tremblement de terre, ait permis à la prodigieuſe gravité dont leur maſſe totale eſt douée, de les faire deſcendre plus ou moins. Ces idées effarouchent moins l'imagination que celle d'un volcan qui lance en l'air une Iſle comme une pierre.

Quoi qu'il en ſoit, conformément à la ſuppoſition de la mer qui s'éleve, ou du terrein qui s'affaiſſe, l'Iſle *Palmerſton* touche au moment d'une diſparition complete. L'eau, ayant déjà gagné ſa partie ſupérieure, s'eſt inſinuée dans les petites vallées qui s'y trouvoient, & n'a laiſſé à ſec que neuf petites têtes ou ſommets, dont l'immerſion aura lieu dans la ſuite des temps.

M. *Cook* & M. *Anderſon* n'étoient point

de ce ſentiment. Ils penſoient, au contraire, que *Palmerſton* eſt une Iſle qui ſe forme, qu'elle ira toujours s'agrandiſſant, & même s'exhauſſant; que les canaux qui ſéparent les neuf Iſlots s'aſſécheront, ſe rempliront; que la végétation s'y établira, & que les Iſlots ne compoſeront plus qu'une Iſle, dont les collines communiqueront enſemble par d'agréables & fertiles vallées. Et voici de quelle maniere ſe fait la métamorphoſe.

Imaginez un vaſte rocher, tel que celui qui ſert de baſe aux neuf Iſlots de *Palmerſton*. Suppoſez que quelques-unes de ſes pointes paroiſſent au-deſſus des eaux & préſentent une ſurface aſſez conſidérable, il arrivera que des vagues portées plus haut qu'à l'ordinaire, par des cauſes qu'il eſt aiſé de conjecturer, couvriront bruſquement cette ſurface. Après y avoir ſéjourné quelque-temps, elles ſe retireront, ne fût-ce que par l'évaporation; mais avant leur retraite, elles auront dépoſé du ſable, de la terre, des germes. Cette croûte ſur-

ajoutée

ajoutée à la pierre du rocher, ſe durcira, les germes ſe développeront, pouſſeront, ſe fortifieront : ſi les vagues reviennent, elles enrichiront d'un nouveau ſédiment leur premier ouvrage ; mais elles ne le détruiront pas. Peut-être apporteront-elles une noix de cocotier ; au bout de quelques années on aura un arbre, puis des noix, puis d'autres arbres. Les feuilles tomberont, les branches ſe détacheront, toutes ces ſubſtances ſe corrompront, ſe diſſoudront, deviendront terre & engrais. Voilà le ſol qui s'éleve ; le voilà qui, de proche en proche, ſe deſſeche.... l'Iſle eſt formée. Donnez-lui le temps ; & ſes progrès, lents d'abord, vous étonneront bientôt par leur étendue & leur célérité. Ou, pour mieux dire, vous les verrez ſans étonnement ; car la premiere vague arrivée, le premier dépôt fait, le premier germe éclos, le reſte va tout ſeul & s'accroît dans une progreſſion géométrique.

Ceci, qui n'eſt qu'un ſyſtême pour les Iſles baſſes en général, paroît une vé-

rité démontrée pour l'Iſle *Palmerſton* en particulier. La nature ſeule du terreau qui la couvre, en offre la preuve la plus déciſive. Ce n'eſt point un morceau d'ancienne terre, échappé à l'inondation; c'eſt évidemment un compoſé de ſable, de corail & de végétaux diſſous par la fermentation. De plus, dans celui des Iſlots où les arbres ſont en plus grand nombre, les mondrains ſont & plus multipliés & plus exhauſſés. De plus encore, ces Iſlots comparés annoncent par leur état qu'ils ont été formés ſucceſſivement, & quelques-uns très-récemment. On voyoit un premier Iſlot couvert de grands arbres, un ſecond qui n'en avoit que peu, un troiſieme qui n'en avoit pas du tout, mais qui étoit rempli d'arbriſſeaux & de jeune bois, un quatrieme qui n'étoit pas ſi avancé, on voyoit même deux bandes de ſable d'un pied ou dix-huit pouces de haut, qui étoient comme étendues ſur le reſſif, & qui n'avoient pas encore une ſeule plante. Il y auroit de l'obſtination à ne pas reconnoître dans cette végétation graduée, le caractere diſtinctif d'une Iſle qui

ſe forme. Cette terre a la foibleſſe du jeune âge, & non pas celle de la décrépitude.

Je penſe donc que l'Iſle *Palmerſton* s'eſt formée de la maniere que le vouloit M. *Cook*. Mais je ne voudrois pas que l'on partît delà pour en conclure que toutes les Iſles baſſes ont la même origine. Des faits particuliers ne peuvent point établir ſolidement une théorie générale. Il ne ſeroit pas impoſſible qu'une Iſle baſſe dût ſon origine à l'autre principe dont j'ai parlé. Il ne ſeroit pas impoſſible qu'elle la dût aux deux principes enſemble. Une Iſle haute ſe ſera affaiſſée. La mer n'y aura rien épargné. Les eaux, dans leur fureur, ſe ſont élancées au-deſſus des montagnes ; elles ont tout enlevé, la terre, les végétaux, les germes : ce n'eſt plus qu'un rocher. Mais ce rocher va ſe recouvrir d'une terre nouvelle, offrir de nouvelles richeſſes & de nouvelles beautés. La mer qui l'avoit ruiné, dépouillé, lui rapportera elle-même le principe de fécondité, la parcelle de vie avec laquelle il réparera,

lentement à la vérité, une partie de ſes déſaſtres & de ſes pertes.

# TROISIEME NARRATION,

## *FÉENOU.*

*Féenou* eſt un de mes plus intimes amis, & il joua un aſſez grand rôle pendant notre relâche aux Iſles dont je vais parler : voilà pourquoi je l'ai préféré à *Poulaho*, Roi.

Nous avons laiſſé les vaiſſeaux ſur la route d'*Annamooka*. Depuis un mois la chaleur étoit étouffante. Le temps changea ſans qu'elle ceſſât d'être fort incommode. On eut des orages, du tonnerre, des raffales & beaucoup de pluie. Il en réſulta une humidité très-mal ſaine qui fit craindre pour la ſanté des équipages. Depuis notre départ de la *Nouvelle-Zélande*, elle s'étoit ſi bien ſoutenue que nous n'avions pas eu un ſeul malade, malgré les changements de température & l'uſage non-interrompu des viandes ſalées. Mais cette pluie abondante procura un avantage qui lui fit pardonner ce qu'elle avoit d'ailleurs

de fâcheux : elle nous donna de l'eau douce. M. *Cook*, pour ménager ſa proviſion, avoit été obligé d'employer *la machine à deſſaler*. Une heure de pluie l'enrichit davantage qu'un mois de diſtillation ; auſſi laiſſa-t-il de côté cette machine, comme une choſe plus embarraſſante qu'utile.

Nous dépaſſâmes l'Iſle *Sauvage*, découverte en 1774. Bientôt on apperçut les Iſles qui ſont à l'Eſt d'*Annamooka*, & l'on mouilla à deux lieues de *Komango*. Des pirogues, qui partirent enſemble de pluſieurs Iſles différentes, apporterent quantité de rafraîchiſſements, & reçurent en échange des clous ou d'autres bagatelles à quoi ces Inſulaires mettoient le plus grand prix. M. *King* deſcendit à *Komango*, & le commerce s'y fit avec autant d'activité que de ſuccès. On obtint des Naturels quelques cochons, de la volaille & de l'herbe. Deux Chefs (l'un ſe nommoit *Taïpa* ; j'ai oublié le nom de l'autre) rendirent viſite au Capitaine *Cook*, & lui préſenterent chacun un cochon en ſigne d'amitié.

Cependant on avoit levé l'ancre pour ſe porter ſur *Annamooka*. La marche des vaiſſeaux n'arrêta point nos opérations de commerce avec les Inſulaires. Les pirogues tournoient autour de nous auſſi facilement & auſſi adroitement que ſi nous euſſions été au mouillage. Enfin, le premier jour de Mai, on jetta l'ancre par le côté ſeptentrional d'*Annamooka*, où le Capitaine, lors de ſon ſecond voyage, avoit trouvé une aiguade commode, & un lieu propre au débarquement. On fut bientôt à terre. Les Naturels ſe prêterent à tout ce qu'on voulut. S'ils ne prévenoient pas les deſirs, c'eſt qu'ils n'étoient point aſſez habiles pour les deviner. Ils accorderent une remiſe de pirogues pour ſervir de tente. Les beſtiaux furent débarqués ſans aucune contradiction. L'eau, le bois, les proviſions, tout fut prodigué; il ne ſeroit pas poſſible de concevoir une meilleure réception, ni d'accueil plus franc & plus cordial. *Toobou*, Chef de l'Iſle, s'empara de M. *Cook* & de moi, & nous mena à ſa maiſon. Elle étoit dans un lieu charmant. Le gazon qui l'environnoit avoit été ſemé, nous dit

l'honnête Inſulaire, *pour eſſuyer les pieds de ceux qui entroient chez lui.* Des nattes de la plus grande propreté couvroient le plancher de la cabane. Tout plaiſoit dans cette demeure champêtre, juſqu'à ſon extrême ſimplicité.

L'aſpect de l'Iſle en général ne nous parut pas moins agréable; elle eſt un peu plus élevée qu'une multitude de petites Iſles qui l'avoiſinent; mais on ne peut pourtant pas la compter au nombre des terres hautes; à peine a-t-elle huit ou dix pieds au-deſſus de la mer. Naturellement fertile, elle eſt encore bien cultivée. Les cocotiers & les arbres-à-pain y ſont épars ſans beaucoup d'ordre. Les champs de bananiers & d'ignames ont une forme plus réguliere, & ſont fermés par des haies de roſeau. Les maiſons ont ordinairement une pareille enceinte. La population ne va guere au-delà de deux mille habitants.

Quelques jours ſe paſſerent en promenades & en échanges, à la ſatisfaction mutuelle des Voyageurs & des Inſulaires.

Une pirogue, arrivant de *Tongataboo*, ouvrit une nouvelle ſcene. Elle portoit *Féenou*, qu'on diſoit le Roi de tous ces parages. M. *Cook* lui demanda, dès la premiere entrevue, s'il étoit effectivement Roi. Il eut la modeſtie de ne pas répondre ; mais *Taïpa*, prenant la parole, aſſura que rien n'étoit auſſi certain, & que plus de cent cinquante Iſles compoſoient ſon empire. *Féenou* ne tarda pas à devenir l'ami du Capitaine ; mais cette amitié n'étoit que l'ombre de celle qui s'établit entre lui & moi. Cet Inſulaire avoit la plus belle phyſionomie, la taille la plus riche, l'air le plus noble ; on l'eût aiſément pris pour un Européen. Il ne paſſoit pas vingt-cinq ans. A tous moments il venoit à bord de *la Réſolution*, & n'y paroiſſoit jamais les mains vuides. Il dînoit habituellement avec le Capitaine ; mais quelquefois ſes gens apportoient de la côte ce qu'il devoit manger. C'étoit moins pour ſe diſtinguer que pour fournir ſa part du repas commun ; car il nous invitoit à goûter de ce qui lui avoit été préparé, & ordinairement le mets étoit délicieux : au

moins M. *Cook* & les autres Anglais admis à ſa table en jugerent-ils ainſi. Pour expérimenter ſi le pouvoir de *Féenou* étoit auſſi grand que *Taïpa* le publioit, on redemanda une hache volée le premier jour du débarquement : elle fut rendue.

Les vols des Inſulaires donnerent beaucoup d'exercice aux Voyageurs. D'abord nos penſeurs eurent bien de la peine à déterminer avec eux-mêmes ſi ces bonnes gens ont des idées morales du vol, & s'ils comptent la propriété pour quelque choſe ; car, d'un côté, ils laiſſoient errer librement dans tout le pays les équipages des deux vaiſſeaux, & ne paroiſſoient nullement craindre qu'on leur dérobât ce qui étoit à eux ; d'un autre côté, quand ils prenoient ce qui leur tomboit ſous la main, ils avoient ſoin de ſe ſauver ou de ſe cacher. On pouvoit croire qu'ils ne ſe ſauvoient & ne ſe cachoient que parce qu'ils n'ignoroient pas que leur action *déplaiſoit* aux étrangers, quoiqu'ils n'en ſûſſent pas la raiſon. Ils prenoient donc, perſuadés que

*prendre* étoit une action fort indifférente ; & ils tâchoient de n'être point découverts pour éviter les effets de la ſinguliere humeur de ceux qui ſe fâchoient quand on leur avoit pris. Au commencement les Chefs volerent en perſonne, & cela confirme le ſyſtême qu'on leur ſuppoſe ; mais un malheur arrivé à un de ces importants frippons, rallentit leur ardeur, & les fit ſe décharger du ſoin de *prendre* ſur des frippons ſubalternes. Voici le fait. Un Chef ayant dérobé une manivelle, il la cacha ſous les étoffes dont il étoit revêtu. On le vit. *Cook* le condamna à recevoir douze coups de fouet ; & non content de lui avoir fait ſubir cette correction un peu forte, il mit ſa liberté au prix d'un cochon. La filouterie ne s'exerça plus que par des eſclaves, ou par des hommes du plus bas étage, mais ſans doute au profit des Maîtres & des Grands. Les châtiments ne remédierent point au mal ; il continua juſqu'au moment où nous nous aviſâmes de raſer la tête des voleurs ſurpris en flagrant délit. Ainſi le ridicule put quelque choſe dans un pays où la honte

n'étoit pas connue, où la douleur étoit mépriſée.

Toutes les proviſions amaſſées à *Annamooka* ayant été tranſportées ſur les vaiſſeaux, nous ſongeâmes au départ. Le deſſein de M. *Cook* étoit de ſe rendre à *Tongataboo*, Métropole de toutes ces Iſles; mais *Féenou* l'en détourna ſous différents prétextes, & l'engagea à viſiter *Hapaee*, promettant qu'il ſeroit du voyage. Ce motif, joint à ce que l'Iſle n'avoit point encore reçu d'Européens, détermina la marche. Nous portâmes au Nord-Eſt, où giſent les Iſles *Hapaee*; car c'eſt plutôt un grouppe de petites Iſles qu'une Iſle ſeule. Le chemin qui y conduit eſt rempli d'Iſlots aſſez ſemblables à ceux de *Palmerſton*. De loin on les eût pris pour des jardins plantés au milieu des flots par les *Téohès* (1). Une de ces Iſles intermédiaires eſt *Toofoa*: on la diſtingue par un volcan dont la fumée continuelle s'apperçoit à une journée de navigation. Les

(1) Eſprits familiers.

Naturels nous assurèrent qu'il vomit souvent de grosses pierres. S'ils ne l'érigent pas en Divinité, ils croient du moins qu'une Divinité en dirige les mouvements & en regle les effets.

En deux jours nous arrivâmes à *Hapaee*, & nous mouillâmes dans une crique, à sept ou huit cents pas du rivage. Je dis *nous*, quoiqu'en ce moment je ne fusse pas sur les vaisseaux. *Féenou* m'avoit proposé la veille de me mener à terre dans sa pirogue, & je n'avois eu garde de refuser l'invitation de mon bon & puissant ami. Nous revînmes, lui & moi, de grand matin à bord de *la Résolution* pour dire au Capitaine que les préparatifs de sa réception étoient faits. Une cabane, dressée à la hâte sur la greve, fut la salle de l'audience. Nous y entrâmes, *Féenou*, *Cook* & moi, & nous nous y assîmes : les Chefs & la multitude formerent un cercle en dehors. On demanda au Capitaine combien de jours il comptoit demeurer à *Hapaee* ? Cinq, répondit-il. Alors *T'aïpa* & ensuite *Eoroupa*, Chef particulier de l'Isle, re-

çurent de *Féenou* l'ordre de haranguer le peuple, & de lui enjoindre de traiter les Etrangers d'une maniere amicale, de ne les pas voler, & de leur fournir toutes ſortes de proviſions. Ce dernier article fut exécuté à la lettre. Dans cette ſéance, *Féenou* parut un Roi qui parle par ſes Miniſtres. L'aſſemblée finit par des préſents réciproques ; & M. *Cook*, pour terminer noblement cette fête mémorable, invita tous les Chefs à venir dîner à bord de *la Réſolution*. Ils accepterent ; mais *Féenou* ſeul ſe mit à la table du Capitaine ; les autres n'oſerent manger ni avec lui, ni en ſa préſence. Ce reſpect augmenta de beaucoup, dans l'eſprit des Voyageurs, l'idée de ſa puiſſance.

Je couchai à terre avec mon ami. Devenus inſéparables, nous nous rendîmes au vaiſſeau le lendemain de très-bonne heure : nous dîmes à M. *Cook* que la Nation l'attendoit. Il deſcendit dans l'Iſle, accompagné d'une grande partie de ſon monde : *Eoroupa* le preſſa de reprendre la place de la veille. Cent hommes parurent ;

ils étoient chargés d'ignames, de fruits-à-pain, de bananes, de cannes à ſucre, &c. On compoſa de toutes ces richeſſes deux pyramides artiſtement arrangées. On attacha ſur l'une deux cochons & ſix volailles, & ſur l'autre ſix cochons & deux tortues. Deux Chefs, commis à la garde des deux pyramides, s'aſſirent auprès d'elles. Alors commencerent des combats d'homme à homme. Quoique ces duels ne fuſſent que ſimulés, les athletes ſe portoient de rudes coups, & ſouvent les armes voloient en éclats. L'aſſaut ne finiſſoit que par l'aveu du vaincu. Celui qui avoit remporté la victoire, venoit d'abord s'accroupir devant *Féenou* : delà il alloit recueillir les louanges des Vieillards; enſuite il rentroit dans le grouppe d'Inſulaires d'où il étoit ſorti pour combattre, & qui faiſoit retentir l'air de ſes bruyantes acclamations. Ce jeu ſe répéta pluſieurs fois. Dans les entr'actes on exécuta des jeux de lutte & de pugilat. Des femmes ſe mirent de la partie, & ſe chargerent vigoureuſement à coups de poings. De jeunes filles deſcendirent dans l'arêne ; mais ce

n'étoit qu'une grimace, car à peine eurent-elles le bras levé qu'on les ſépara.

Cette jolie fête terminée, mon ami *Féenou* déclara au Capitaine *Cook* que l'une de ces pyramides étoit pour lui, l'autre pour moi, & que l'on pouvoit les emporter. Ce préſent étoit ſi conſidérable qu'on en chargea quatre canots. Le Capitaine reconnoiſſant donna beaucoup de choſes à *Féenou*; & comme ſi ce noble Inſulaire eût craint d'être vaincu en généroſité, il envoya, pour les équipages, un ſupplément de deux cochons, d'ignames & d'étoffes.

On prit, de part & d'autre, un jour de repos, qui ne fut pas plutôt écoulé que les divertiſſements recommencerent. M. *Cook* ordonna aux Soldats des deux vaiſſeaux de deſcendre ſur la côte, & l'on offrit aux Inſulaires le ſpectacle d'un *exercice* à la mode d'Angleterre. Il obtint des applaudiſſements, dus ſur-tout à quelques décharges de mouſqueterie qui firent beaucoup de plaiſir. A leur tour, les Naturels exécuterent une danſe qui, de l'aveu du

Capitaine,

Capitaine, l'emporta infiniment ſur les évolutions militaires dont on avoit prétendu les amuſer. Il y avoit plus de cent danſeurs, & rien n'eſt comparable, pour la juſteſſe, la variété, la vivacité, la préciſion, l'agrément peut-être, à la maniere avec laquelle ils remplirent leur tâche. La troupe nombreuſe des acteurs ſembloit ne former qu'une ſeule machine. Ils étoient dirigés par un chœur de muſique vocale auquel leurs voix s'aſſocioient, & par des inſtruments qui ne ſont autre choſe que deux troncs d'arbres creuſés, qu'on frappe avec des morceaux de bois, & dont on tire quelques ſons. La ſupériorité réelle, & vraiſemblablement le ſentiment de la ſupériorité, en fait d'amuſements, ſeroient demeurés aux Inſulaires, ſi M. *Cook* ne s'étoit aviſé de faire tirer un feu d'artifice à la fin du jour. La vue des fuſées volantes leur cauſa un plaiſir & un étonnement dont on ne peut communiquer l'idée. Ils avouerent qu'on les avoit ſurpaſſés. Par reconnoiſſance ou par émulation, ils donnerent une fête nocturne dont voici une relation fidelle.

Une bande de dix-huit Muſiciens vint d'abord s'aſſeoir devant nous, au milieu d'un cercle de ſpectateurs, qui devoit ſervir de théâtre. Ils n'avoient pour inſtruments que quelques bâtons & leurs voix; mais ils s'en ſervirent avec tant d'art, qu'au jugement des Anglais, un auditoire accoutumé à la plus parfaite mélodie auroit admiré la forte impreſſion & l'effet agréable qui réſultoient de moyens ſi ſimples.

Le concert ne dura qu'un quart-d'heure. Dès qu'il fut fini, vingt femmes, parées de guirlandes, parurent ſur la ſcene. Elles formerent un cercle autour des Muſiciens, qu'elles regardoient en face. Le ballet commença par des airs tendres, auxquels le chœur répondit du même ton, & par des geſtes où ſe peignoient toutes les graces & une volupté décente. Bientôt elles ſe tournent du côté des ſpectateurs, & danſent : leurs mouvements s'animent. Deux fois elles tournent ſur elles-mêmes, en ſautant, & en frappant leurs mains l'une contre l'autre. La vivacité s'accroît : elles déploient une force & une adreſſe

merveilleuſe..... Quinze hommes ſe montrent ; & elles fuient en cadence.

Ce nouveau ballet, différent, à bien des égards, de celui des femmes, lui reſſembla par cette juſteſſe inimitable, cet enſemble ſi précis des mouvements & des attitudes, & par cette progreſſion ſucceſſive de vivacité, qui fut portée ſi loin, que l'œil ne pouvant plus ſuivre les acteurs, on ceſſa de diſtinguer ce qu'ils faiſoient.

Après une troiſieme danſe, moins longue & moins compliquée, neuf femmes vinrent s'aſſeoir en face de *Féenou*. Un homme ſe leva & alla frapper de ſes deux poings réunis la premiere de ces femmes. Il paſſa à la ſeconde & à la troiſieme, qu'il frappa de la même maniere ; mais lorſqu'il fut à la quatrieme, au lieu de la frapper ſur le dos, il la frappa ſur la poitrine. Un des ſpectateurs le punit à l'inſtant, & le renverſa d'un coup de maſſue ſur la tête. On emporta le bleſſé ſans bruit & ſans déſordre. Un ſecond ſpectateur prit ſa place & acheva la cor-

rection des cinq autres femmes. Nous y fûmes tous pris, & nous crûmes de bonne foi que le coup avoit été réel ; mais *Féenou* me confia que le traitement de ces femmes, le coup & la chûte de l'homme qui en avoit mal uſé avec la quatrieme, étoient autant de cérémonies ſymboliques, des pantomimes myſtérieuſes, par leſquelles on peint les uſages de la Nation, l'infériorité des femmes, & en même-temps les principes de modération & de ſageſſe dont on ne doit pas s'écarter quand on les punit. La fête ſe paſſoit aux flambeaux, & ce demi-jour n'éclairoit pas aſſez les objets pour qu'on ne pût pas voir un coup meurtrier, une chûte grave, dans un coup ſimulé, une chûte de convention. On avoit abattu l'indiſcret correcteur comme l'on tue des maîtreſſes & des tyrans ſur le théâtre de Londres.

Les neuf femmes danſerent, & leurs danſes furent déſapprouvées. On les obligea de recommencer juſqu'à deux fois. Elles égalerent pourtant en agilité les actrices du premier ballet. Peut-être n'étoit-ce encore

là qu'une leçon de ſoumiſſion & de complaiſance donnée au beau ſexe : elle fut reçue avec une aimable docilité.

Quarante-huit Inſulaires de la ſuite de *Féenou* occuperent enſuite le théâtre, & ſe placerent ſur deux cercles concentriques. Leur danſe fut entre-mêlée de chants, & elle ne différa des précédentes que par la variété des figures.

Enfin les principaux perſonnages de l'Iſle, entraînés par un ſentiment d'émulation, répéterent, pour le fond, ce qu'avoient fait les danſeurs de *Féenou* ; mais ils mirent quelque choſe de plus bouffon dans les finales. Ils balançoient leurs têtes avec tant de force, d'une épaule à l'autre, que nous craignîmes de les voir ſe rompre le cou. A cette agitation ſuccéderent des ſcenes d'un récitatif tranquille, ſuivies elles-mêmes de nouveaux chants & de nouvelles danſes... Et tout finit.

Ce ſpectacle fut exécuté au bord de la mer, ſous des arbres épais. L'endroit étoit

éclairé par quantité de flambeaux, auxquels *Marama* & ſes filles (1) joignoient leur douce lumiere. Le nombre des Inſulaires paſſoit quatre mille.

Le Capitaine *Cook*, réſolu de viſiter *Hapaee* avec ſoin, me propoſa de l'accompagner dans ſes excurſions. Nous trouvâmes que les Iſles qui la compoſent ſont au nombre de quatorze : *Haanno*, la plus ſeptentrionale, enſuite *Foa*, puis *Lefooga*, la derniere & la plus méridionale *Hoolaiva*. Toutes ces Iſles ſont unies enſemble par un reſſif de corail, dont la mer laiſſe quelquefois à ſec les ſommités : alors on peut aiſément ſe tranſporter d'une Iſle à une autre, par les communications. Les vaiſſeaux étoient mouillés près du reſſif qui joint *Foa* à *Lefooga*.

*Lefooga*, cette partie d'*Hapaee* où le débarquement s'étoit fait, & où le ſpectacle des danſes avoit été donné, parut, après un examen très-attentif, de beaucoup ſu-

(1) La Lune & les Etoiles.

périeure à *Annamooka*. Les plantations y ſont plus étendues, plus multipliées, plus ſoignées. A la vérité on trouve, vers les bords de la mer, quelques landes ſablonneuſes & incultes; mais le centre de l'Iſle eſt d'une fertilité incomparable. De vaſtes champs, enclos de jolies haies, offrent en abondance toutes les productions de ces contrées; & ces haies paralleles les unes aux autres, forment des grands chemins ſi beaux, ſi ſpacieux, qu'ils embelliroient les campagnes du Monde civiliſé. L'uniformité de ce payſage eſt agréablement variée par des arbres de pluſieurs eſpeces, & ſur-tout par un mûrier que M. *Anderſon* nous dit s'appeller *morus papyrifera*. Pour augmenter les richeſſes naturelles des Habitants, *Cook* ſema du bled d'Inde, des graines de melon, de citrouilles & d'autres plantes de ce genre.

Dans une de nos courſes nous rencontrâmes une maiſon cinq à ſix fois plus grande que les maiſons ordinaires. C'étoit la *Maiſon de la Nation* : elle ſervoit

aux assemblées & aux spectacles, à toutes les actions publiques.

Dans une autre course, nous vîmes des femmes qui rasoient la tête de leurs enfants avec une dent de requin. L'opératrice mouilloit d'abord les cheveux, & ensuite elle les coupoit. L'enfant ne paroissoit éprouver aucune douleur, & les cheveux étoient aussi bien coupés que si l'on eût employé un rasoir. M. *Cook* essaya cet instrument sur sa barbe. Il en fut content; cependant les Naturels n'en font point usage; ils se rasent le menton avec deux coquilles, qui, rapprochées, coupent la barbe très-près. Un des plaisirs des gens de l'équipage étoit d'aller à terre pour y subir cette opération, comme les Insulaires venoient à bord pour obtenir la faveur d'être rasés par les Barbiers du vaisseau.

Un jour qu'après avoir parcouru différents cantons de l'Isle, nous revenions dîner, accompagnés de *Féenou*, nous trouvâmes une pirogue à voile, amarrée à l'ar-

riere de *la Réſolution*. Le Capitaine reconnut auſſi-tôt un Chef qu'il avoit vu autrefois à *Tongataboo*. Il ſe nommoit *Latooliboula* ou *Kohagee-too-fallangou*. Rien de ſi ſottement grave que ce perſonnage. On ne put jamais le déterminer à quitter ſa pirogue : il y reſta juſqu'au ſoir, & partit. *Féenou* & lui s'étoient à peine regardés ; ils ne s'étoient pas même ſalués une ſeule fois. La royauté de mon ami devint étrangement ſuſpecte par cette conduite. Eſt-ce que *Latooliboula* ne lui auroit pas prodigué ſes reſpects, s'il eût été ſon Sujet ?

On n'apportoit plus de proviſions aux vaiſſeaux, ſoit qu'en effet elles fuſſent épuiſées, ſoit que les Inſulaires cruſſent en avoir aſſez fourni. Un beau matin *Féenou* & ſon Miniſtre *Taïpa* partirent pour *Vavao*, terre éloignée de deux jours de navigation : le but de ce voyage étoit, diſoient-ils, d'amaſſer de nouveaux rafraîchiſſements pour les vaiſſeaux. On publia en même-temps qu'une *pirogue européenne* étoit arrivée à *Annamooka* : bruit faux, mais qui perſuada au Capitaine que

les Naturels d'*Hapaee* deſiroient ſon départ. Il avoit paſſé dans leur pays deux jours de plus qu'il n'avoit annoncé au moment de la cérémonie de ſa préſentation ; & peut-être que les Inſulaires ne furent pas fâchés de le rappeller indirectement à ſa parole. Nous levâmes l'ancre.

En abandonnant notre premiere ſtation, nous nous portâmes ſur la côte méridionale de *Léfooga*. Nous remarquâmes dans cette Iſle un mondrain fait de main d'homme. La groſſeur des arbres plantés deſſus prouvoit ſon ancienneté. Sa hauteur étoit de plus de quarante pieds, & ſon diametre, au ſommet, de trente. Une pierre haute de quatorze pieds en occupoit le centre, &, ſi le rapport des Inſulaires eſt véritable, la terre cache la moitié de ce bloc, prodigieux pour le pays. Le monument ſe nomme *Tongata-Arekee*, ou *Homme-Roi*. La tradition du Peuple enſeigne que la reconnoiſſance l'a élevé à un des Souverains de l'Iſle, qui n'avoit jamais oublié qu'il étoit homme.

Nous jettâmes un coup d'œil ſur *Hoolaiva*. Elle eſt inculte & inhabitée. On ne devine pas le motif de cet abandon ; les productions ſpontanées dont elle eſt couverte, prouvent qu'elle paieroit au centuple les ſoins & les travaux qui lui ôteroient l'opprobre de l'inutilité. J'interrogerai là-deſſus quelques Inſulaires, qui me répondirent d'une maniere ambigüe & preſque myſtérieuſe : il pourroit bien y avoir, dans leur conduite, un peu de ſuperſtition.

Tandis que l'on faiſoit ſur les vaiſſeaux toutes les diſpoſitions néceſſaires pour le retour à *Annamooka*, parut un homme qui va déſormais jouer un grand rôle. C'étoit *Poulaho*. On l'annonça comme Roi des Iſles *des Amis*. Quoique *Féenou* eût pris cette auguſte qualité, ou plutôt qu'il eût ſouffert que ſes flatteurs la lui donnaſſent, M. *Cook* crut devoir à ce nouveau venu l'accueil le plus diſtingué. Les honneurs qu'il accordoit à la royauté dans ces contrées n'étant pas exceſſifs, il ne s'embarraſſa point à diſcuter les titres des deux prétendants : dût cette ſage négligence le

forcer d'avoir pour un Sujet, de certains égards qui réguliérement n'appartenoient qu'au Monarque.

J'en conviens à regret ; mais *Poulaho* étoit vraiment le Roi. Les Inſulaires, contraints auparavant par la préſence de *Féenou*, avouerent alors que mon ami n'étoit qu'un Chef particulier, extrêmement puiſſant, quoiqu'en tout ſubordonné à l'autre. Il devint probable, même à mes yeux, que *Féenou*, ayant appris que ſon Souverain étoit en route pour *Hapaee*, avoit quitté l'Iſle afin d'éviter une entrevue que la préſence des étrangers, & peut-être leurs reproches, ne pouvoient que rendre très-humiliante.

*Poulaho*, invité par le Capitaine, monta à bord de *la Réſolution*, accompagné d'un nombreux cortege, & menant avec lui deux cochons qu'il offrit en préſent. M. *Cook* a peint ce Prince au naturel dans ſes *Mémoires*. » Il étoit d'un embonpoint ex-» trême, dit-il ; très-replet & d'une petite » taille. Il ne reſſembloit pas mal à un ton-

» neau. Ses traits différoient beaucoup de » ceux de la populace. Il pouvoit avoir » quarante ans. « *Poulaho* n'étoit donc pas ce qu'on appelle un bel homme ; & cette figure de *tonneau* n'avoit pas beaucoup de majeſté. Le Capitaine a fait des qualités de ſon ame l'éloge le plus brillant : je le copie, dans la crainte d'être injuſte, ſi je le traçois d'après mes propres obſervations. On dit donc » que *Poulaho* étoit in- » telligent, grave & poſé.... qu'il examina » avec une attention ſinguliere le vaiſſeau » & les choſes qui étoient nouvelles pour » lui..... qu'il fit des queſtions judicieuſes, » entr'autres celle-ci : *Pourquoi les Anglais » étoient abordés dans ſes Etats ?*.... qu'il » ſavoit ne pas confondre la dignité de ſon » rang avec les minuties de l'étiquette.... « Et l'on cite à ce ſujet un exemple que l'on croit remarquable. » Je l'engageai à paſſer » dans ma chambre ( c'eſt *Cook* qui parle ). » Quelques-uns de ſes courtiſans objec- » terent que, s'il acceptoit l'invitation, on » marcheroit ſur ſa tête, ce qui n'étoit pas » permis. On avoit beau répondre que je dé- » fendrois de ſe tenir à la partie du pont

» située au-dessus de ma chambre ; la poin-
» tilleuse délicatesse des Insulaires ne s'ac-
» commodoit point de ce tempérament.
» *Poulaho* fit taire les préjugés, & descen-
» dit sans stipuler aucune condition. «

Il entrevit que les doutes sur sa royale condition n'étoient pas entiérement dissipés, & il s'appliqua à bien faire entendre que *Féenou* étoit son Sujet ; promettant, au reste, d'en donner bientôt des preuves démonstratives. On ne les attendit pas pour le croire, & je demeurai presque le seul incrédule : encore étoit-ce humeur, parce que je ne pouvois favoriser de mon acquiescement un homme qui venoit enlever le rang suprême à mon ami, à celui qui avoit pris mon nom, & qui n'avoit pas dédaigné de m'honorer du sien. Je refusai nettement d'accompagner ce Roi, quand il retourna à terre, quoique M. *Cook* le reconduisît lui-même dans son canot. Ils eurent l'un & l'autre le bon esprit de ne se pas offenser de ma résistance.

A peine *Poulaho* eut touché le rivage

qu'il ordonna à ceux qui l'entouroient d'apporter encore deux cochons, en forme de remerciement au Capitaine. L'empreſſement avec lequel on obéit, fut une nouvelle preuve de ſon autorité ſuprême, & & un nouveau chagrin pour moi. Porté ſur un brancard, il arriva à une maiſon qu'on lui avoit préparée. Il fit aſſeoir le Capitaine à côté de lui : le reſte de la compagnie ſe plaça en demi-cercle devant la cabane. Une vieille femme étoit derriere Sa Majeſté, & écartoit avec un éventail les mouches importunes qui tourmentoient l'auguſte viſage. Les Naturels étalerent ſous ſes yeux toutes les richeſſes qu'ils avoient acquiſes par les échanges ; il n'en garda qu'un verre à boire : c'étoit aſſurément bien de la modération pour un Souverain. Durant l'examen des marchandiſes européennes, on eut le temps d'obſerver le cérémonial uſité dans cette Cour. On s'accroupit pour parler au Roi : c'eſt l'attitude la plus reſpectueuſe. Ceux qui oſent le toucher, mettent leur tête ſous ſes pieds, en gardant un ſilence de modeſtie & de ſoumiſ-

sion. » La décence de ceux qui vinrent » faire leur cour à *Poulaho* me charma, » dit le Capitaine ; je n'avois rien vu de » pareil, même chez les Nations les plus » civilisées. «

Cependant le vent étoit favorable ; les vaisseaux appareillerent, & l'on reprit le chemin d'*Annamooka*. Ce voyage fut rempli de dangers & de difficultés. Il falloit voguer au milieu des rochers, des bas-fonds, des Islots. Vingt fois on pensa périr. Une nuit sur-tout, *la Résolution* manqua d'échouer contre une Isle nommée *Pootoo-Pootooa* : elle dut son salut à un revirement ordonné avec sagesse, & exécuté avec la derniere promptitude. Un moment plus tard, c'en étoit fait. Lorsque nous reparûmes à *Annomooka*, il y avoit près d'un mois que nous en étions partis. Le commerce entre les Naturels & les Etrangers reprit sa premiere activité. Les ignames & les bananes avoient mûri pendant notre absence, & les équipages en firent une ample provision.

*Féenou* arriva de *Vavao*. Il avoit promis

mis d'en apporter beaucoup de choſes, & il revint les mains vides. A l'entendre une tempête horrible avoit ſubmergé les pirogues, noyé ceux qui les montoient, & les cochons qu'il avoit négociés. Il étoit échappé preſque ſeul. Cette lugubre hiſtoire ne faiſant aucune impreſſion ſur les Inſulaires devant qui elle étoit racontée, on jugea aſſez unanimement que mon ami compoſoit une fable.

Nous avions trouvé ſur la route d'*Hapaee* à *Annamooka*, la petite Iſle de *Kotoo*, où le Roi & ſes Courtiſans étoient demeurés. On eût dit qu'ils épioient le retour de *Féenou*, afin d'accourir auſſi-tôt pour l'humilier. Ils entrerent quelques heures après lui dans le havre *d'Annamooka*. La foule ſe précipita ſur les pas du légitime Souverain ; *Féenou* la précéda, en quelque ſorte, & ſes reſpects eurent quelque choſe de plus profond que ceux de la multitude. Pour le moment, *Poulaho* ſe vengea avec aſſez de modération ; il obligea *Féenou* de venir dîner à bord de *la Réſolution*, & là de rendre, au conſ-

pect des Etrangers, ce qu'il devoit à la dignité royale. En conſéquence, mon ami ne fut pas plutôt monté ſur le vaiſſeau, qu'il mit ſa tête ſous les pieds du Monarque, & qu'il ſortit de la chambre du Capitaine pour aller dîner ailleurs, ne pouvant ni boire ni manger en préſence de ſon Maître. D'abord je fus affligé de cette révolution; en y réfléchiſſant j'eſpérai que l'amitié qui ſe plaît entre les égaux, gagneroit à un événement dont l'effet néceſſaire étoit de ſubſtituer, dans *Féenou*, le particulier au Souverain.

On leva l'ancre pour faire voile vers *Tongataboo*, capitale de toutes les Iſles *des Amis*, & réſidence ordinaire du Roi & de ſa Cour. Une courte, mais périlleuſe navigation nous y conduiſit. Les vaiſſeaux mouillerent dans un havre excellent, à trois ou quatre cents pas du rivage.

Nous deſcendîmes à terre, M. *Cook* & moi, & nous fûmes reçus par *Poulaho*, avec lequel je m'étois réconcilié. Il nous mena à une fort jolie maiſon, ſituée à l'en-

trée d'un petit bois, & précédée d'une belle piece de gazon. La poſition en étoit charmante. *Je vous la donne*, dit le Roi au Capitaine, *& vous l'occuperez tout le temps de votre relâche.* Un cercle nombreux d'hommes & de femmes de toutes les conditions, s'étoit formé dans la prairie. *Poulaho* ordonna que l'on ſervît le *Kava* (1) avec profuſion. Des ignames grillées & un cochon cuit au four, compoſerent le repas. Ces mets furent diviſés en pluſieurs portions, que l'on diſtribua aux perſonnages les plus diſtingués, qui, fideles au reſpect dû à la Majeſté royale, s'en allerent manger ailleurs. J'obſervai pourtant que des gens du commun prirent leur repas ſous les yeux du Roi. Peut-être n'eſt-ce pas une contradiction; & il ſeroit naturel, après tout, que l'on regardât de plus près aux actions des Grands qu'à celles du petit peuple, dont les devoirs, à l'égard du Souverain, ſont en quelque ſorte moins étendus, & dont les démarches ne tirent point à conſéquence.

(1) C'eſt la même choſe que l'*Ava*.

Des ſoins néceſſaires remplirent les moments qu'on put ſouſtraire aux politeſſes réciproques. Un des plus eſſentiels étoit de ſe procurer une aiguade commode, & on en découvrit une dans la petite Iſle de *Pangimodoo*, voiſine de l'endroit où les vaiſſeaux étoient mouillés. Enſuite on dreſſa la tente, & l'on débarqua tout ce qui devoit être employé à l'obſervatoire. On poſa une garde; on mit les beſtiaux à l'herbe; enfin l'on prépoſa un certain nombre de perſonnes intelligentes pour vaquer aux échanges.

Nous apprîmes qu'il y avoit dans l'Iſle deux Chefs fort âgés, *Toobou* & *Maréewagée*, qui égaloient preſque le Roi en autorité. Il fut réſolu qu'on leur rendroit viſite. *Féenou* nous préſenta. Les choſes ſe paſſerent au mieux, & l'on ſe fit des dons de part & d'autre, comme il eſt d'uſage en pareilles cérémonies. Les vieux Chefs, qui avoient cru qu'il étoit de leur dignité qu'on les prévînt, répondirent à nos avances par de fréquents voyages, ſoit aux vaiſſeaux, ſoit à l'endroit où le détachement avoit été établi. Les commu-

nications devinrent familieres, intimes ; tout reſpira la franchiſe & la cordialité : il ſembloit que l'on ſe fût toujours vu, ou que l'on fût deſtiné à ne ſe plus quitter. *Poulaho* voulut que *Futta-Faihe*, ſon fils unique, demandât au Capitaine *Cook* ſon amitié, & lui donnât la ſienne ; ce qui s'exécuta en grande cérémonie. On vit, en cette occaſion, que les reſpects qu'on rend au Roi s'accordent auſſi au préſomptif héritier du Trône ; car les Chefs les plus importants & les femmes de la meilleure apparence, ne ſe ſéparerent point de *Futta-Faihe*, ſans lui offrir l'hommage de *la tête ſous les pieds.*

Ces liaiſons avec les Naturels, me procurerent le moyen de ſavoir au juſte ce qu'étoit *Féenou.* Les vieillards *Toobou* & *Maréewagée* étoient freres : *Poulaho* avoit épouſé la fille de ce dernier, ſœur de *Féenou.* Cette alliance, & l'extrême conſidération dont jouiſſoit *Maréewagée*, juſtifioient en partie les titres que mon ami avoit ſouffert qu'on lui donnât, & expliquoient en même-temps d'où provenoit la

grande autorité qu'il avoit exercée à *Hapaee* & ailleurs. De plus, dans les expéditions militaires, il commandoit les armées. Si le Conseil de *Tongataboo* prenoit quelque résolution qui intéressât tout le corps de l'Empire, *Fécnou* étoit chargé de la faire exécuter. Il ne régnoit pas, mais il s'en falloit peu.

Tandis que nous parcourions l'Isle dans la vue de recueillir des observations agréables ou utiles, les Insulaires nous préparoit une belle fête. *Poulaho* ne s'en mêloit pas, au moins directement ; des soins de cette espece eussent compromis sa haute dignité. Le bon *Maréewagée* en fit tous les apprêts, & on la célébra devant la maison qu'il occupoit alors, non loin de l'endroit où les Anglais avoient établi leur observatoire & leur corps-de-garde. Tous les gens des deux équipages reçurent une invitation pour se trouver à l'*Haiva* : c'est le nom de la fête. On vit, dès le grand matin du jour fixé, les Naturels accourir de l'intérieur de l'Isle, portant chacun une perche de six pieds de longueur, au bout de laquelle étoit suspendue une igname.

On forma, des perches & des ignames, deux pyramides, deſtinées aux deux Capitaines, *Cook & Clerke*. Les jeux commencerent un peu avant midi par une danſe que les Inſulaires appellent *Mai*. C'eſt un mêlange, bien entendu & très-varié, de pas, de marches, d'évolutions, d'attitudes, de déclamation & de chant. Le nombre des Muſiciens étoit de ſoixante & dix, celui des Danſeurs de quatre-vingt-ſeize. Les Danſeurs tenoient un morceau de bois fort léger, de la forme d'une pagaie, & qu'ils nomment *Pagge* : les différentes poſitions de ces *Pagges*, que l'on changeoit avec beaucoup de promptitude & d'harmonie, produiſoient un effet charmant. Les inſtruments de muſique n'étoient, comme je l'ai déjà dit, que des morceaux de bois creuſés, deſquels on tiroit des ſons en les frappant avec des bâtons. La modification des ſons dépendoit premiérement du coup plus ou moins fort; ſecondement, de la diſtance plus ou moins grande du centre du tambour, à la partie ſur laquelle le coup tomboit.

La danſe étant finie, Acteurs & Muſi-

ciens, tout disparut. D'autres Insulaires prirent la place : *Féenou* étoit à leur tête. Cette seconde danse ne fut composée que d'une vingtaine de personnes, parce qu'il n'y en avoit peut-être pas davantage qui fussent en état de l'exécuter. Nous la trouvâmes parfaite pour la justesse, la variété, la précision. On eût dit, suivant la remarque de M. *Anderson*, que l'ame d'un seul homme animoit tous ces corps.

Une troisieme danse, menée par le jeune *Toobou*, magnifiquement vêtu, fit encore plus de plaisir, du moins aux Insulaires. L'assemblée parut satisfaite au dernier point, lorsque les Acteurs laisserent pendre le *Pagge* devant eux, en détournant la tête, comme s'ils eussent éprouvé un sentiment de honte. Il y avoit sans doute dans cette attitude quelqu'allusion morale qui la rendoit précieuse aux spectateurs ; car, du reste, & considérée en elle-même, elle n'offroit rien d'intéressant. Les personnages les plus distingués contribuerent au succès de cette partie du spectacle ; le frere de *Poulaho* & *Féenou* jouoient du tam-

bour ; le vieux *Maréewagée* s'en mêloit auſſi à l'entrée de ſa cabane.

Enfin une quatrieme danſe enleva tous les ſuffrages, & l'on entendit crier mille & mille fois *Mareeai* & *Fyfogge* (1), qui ſont les ſignes du plus vif & du plus ſincere applaudiſſement.

Les danſes continuoient depuis quatre heures ; on les interrompit juſqu'à ce que le jour fût entiérement tombé. Les divertiſſements recommencerent avec la nuit. Ces danſes nocturnes ſe nomment *Bomai* : celles qu'on exécuta différoient peu de ce que nous avions vu en ce genre à *Hapaee*.

Diſons à la louange du Chef-Magiſtrat de police, que tout ſe paſſa dans le plus grand ordre, quoique plus de dix mille ſpectateurs ſe trouvaſſent raſſemblés dans un eſpace aſſez petit.

Outre les jeux dont j'ai parlé, il y eut encore des pantomimes, des combats ſimu-

(1) C'eſt le *bravo* & le *braviſſimo* des Italiens.

lés, & de vrais combats à la lutte & au pugilat. La lutte eſt celui de tous les exercices du corps que les Naturels de *Tongataboo* paroiſſent le plus aimer, & ils y excellent. Dans ces aſſauts ils déploient une force prodigieuſe ; leurs muſcles ſont ſi tendus qu'on ſeroit tenté de croire qu'ils vont ſe rompre. Quelques Anglais des plus robuſtes voulurent ſe meſurer avec eux, mais ils n'eurent de l'avantage que lorſqu'il plut aux Inſulaires de ſe laiſſer vaincre par politeſſe ; car ils connoiſſent ce genre de flatterie. Une choſe qu'on ne ſauroit trop admirer, c'eſt que, malgré l'enthouſiaſme des ſpectateurs & les applaudiſſements exceſſifs dont on honore les ſuccès du plus fort ou du plus adroit, le vainqueur eſt toujours modeſte, & que le vaincu ne paroît jamais humilié.

M. *Cook*, pour la belle fête qu'on lui avoit donnée, fit manœuvrer ſa petite troupe militaire. Les décharges de mouſqueterie cauſerent autant de plaiſir que d'effroi ; & un feu d'artifice, médiocre en ſoi, fut aux yeux des Inſulaires la plus

grande de toutes les merveilles. Leurs oreilles furent plus difficiles à contenter. Les fifres, les tambours, les cors-de-chaſſe exciterent à peine leur attention. Ces inſtruments, les plus ſimples de tous, étoient encore trop compliqués & trop ſavants pour des hommes qui ne ſavent, en muſique, que frapper ſur un tronc d'arbre, & en tirer quelques ſons découſus, hachés & preſque monotones.

Au milieu de ces divertiſſements le génie frippon de quelques Naturels ne s'endormoit pas. Habiles à profiter des occaſions qui ne pouvoient manquer de naître du tumulte & de l'embarras des fêtes, de l'attention qu'on y donnoit, ils déroberent une infinité de petites choſes. Deux d'entr'eux oſerent, en plein jour, tenter le vol d'une ancre de *la Réſolution*. On bleſſa mortellement une chevre en voulant l'emmener furtivement. M. *Cook* craignit pour le reſte de ſon bétail ; & afin de mettre à l'abri ce qu'il avoit deſſein de conſerver pour le porter ailleurs, il réſolut de diſtribuer aux principaux Chefs ce qu'il avoit

projetté de dépoſer ſur les Iſles *des Amis*. Cette diſtribution fut proclamée dans tout *Tongataboo* avec beaucoup d'appareil. Au jour fixé les Inſulaires accoururent de toutes parts pour être témoins de cette magnifique profuſion. M. *Cook* donna au Roi un jeune taureau & une belle vache ; à *Maréewagée* un bélier du Cap & deux brebis ; à *Féenou*, un cheval & une jument. Je parlai un heure pour dire à quoi ces animaux & leurs races ſeroient utiles ; qu'il falloit éviter d'en tuer un ſeul, avant qu'ils fuſſent très-multipliés ; qu'on les avoit apportés du grand royaume de *Britanne*, exprès pour les bons amis de *Tongataboo*.... J'expliquai enſuite les ſoins qu'on en devoit prendre ; mais quelques hommes, envoyés par *Poulaho* & *Féenou* à nos bergeries & à nos étables, s'inſtruiſirent beaucoup mieux à l'école des exemples, qu'ils n'auroient fait en m'écoutant toute une journée. Pour *Maréewagée*, il témoigna la plus grande indifférence au petit troupeau qu'il avoit reçu, l'abandonnant au premier venu, & ne le recommandant à perſonne. C'étoit un vieillard que ce *Maréewagée*,

plus important peut-être par ſon rang que par ſes qualités ſpirituelles. Il pouvoit tenir excluſivement aux anciennes modes, & voir de mauvais œil l'introduction de cette nouveauté, ou bien il n'eſpéroit pas vivre aſſez pour en recueillir le fruit, & il ne voulut pas ſe charger d'un ſoin qui ne ſeroit utile qu'après lui. *Toobou*, autre vieillard, penſa de même : il dédaigna de ſe préſenter à l'aſſemblée. Le cas ſingulier que fit *Poulaho* du don précieux qu'il avoit eu en partage, lui mérita l'addition de trois chevres, un mâle & deux femelles.

Soit que la diſtribution des beſtiaux eût mécontenté quelques perſonnes, ſoit que les richeſſes acquiſes euſſent enflammé la cupidité, ou tout ſimplement que les Inſulaires, ſi bons d'ailleurs, fuſſent incorrigibles en matiere de vol, les pilleries recommencerent la nuit même qui ſuivit le jour des préſents. On prit un chevreau & deux coqs-d'Inde. Cette nouvelle qu'on apporta de grand matin au Capitaine, lui donna beaucoup d'humeur. Sans perdre de temps, il fait ſaiſir trois pirogues qui

étoient à la hanche de *la Réſolution*. Non-content de cette premiere opération, il court à terre, rencontre *Poulaho*, ſon frere, *Féenou* & pluſieurs Chefs, ſe plaint amérement, les arrête, & leur déclare qu'ils ne recouvreront la liberté qu'après l'entiere reſtitution de tout ce qui a été volé.

On ne ſe fait point à l'idée d'un Roi de cent cinquante Iſles, ſervant d'ôtage, avec toute ſa Cour, à un quadrupede & à deux volailles; & il faut convenir que la conduite de l'illuſtre Voyageur eut, en cette occaſion, quelque choſe de dur & de révoltant. Quoi qu'il en ſoit, *Poulaho* diſſimula ſon chagrin. Les Naturels s'attroupererent la maſſue ſur l'épaule. *Cook* fit marcher contr'eux les Soldats de la Marine, qui n'auroient peut-être pas été les plus forts, ſi l'on en fût venu à un combat; auſſi le Capitaine ordonna-t-il à *Poulaho* de défendre ces attroupements. Ce Prince obéit; &, par ſuite, les Sujets obéirent auſſi. On ne s'en tint pas-là; les nobles priſonniers reçurent une invitation pour dîner à bord: c'étoit un ordre. Nouvelle

réſiſtance de la part des Habitants, qui ne vouloient pas que leur Roi quittât la côte. Quel que fût le motif de ſa docilité, *Poulaho* accepta pour lui & ſa compagnie, & tout le monde mangea de bon appétit.

Cette conduite eut le ſuccès eſpéré. Les choſes volées ſe retrouverent ſucceſſivement. Le chevreau & un des coqs étoient rendus avant la fin du jour; on promettoit l'autre pour le lendemain: le Capitaine rougit de prolonger la captivité de tant d'illuſtres perſonnages, faute d'un poulet; la garde fut levée.

D'autres, après cette expédition, auroient craint de ſe mettre à la merci des Inſulaires; l'intrépide *Cook* affecta de courir auſſi-tôt le pays, accompagné de moi ſeul. Nous rencontrâmes pluſieurs troupes d'hommes & de femmes qui prenoient le repas du ſoir. Elles nous traiterent avec la civilité ordinaire. Nous obſervâmes que les rations de chacun étoient bien petites. Le Capitaine en attribua la cauſe à la rareté des ſubſiſtances dans un endroit où tant de bouches étoient réunies. J'en ju-

geai mieux, je crois, en n'y voyant que la ſobriété de ceux qui ſoupoient. Une remarque plus importante, c'eſt que le peuple de *Tongataboo* ne nous parut point hoſpitalier : les gens venus de toutes les parties de l'Iſle, pour les fêtes ou pour le commerce, demeuroient au bel air, quoiqu'il y eût aſſez de place dans les maiſons pour les loger. Peut-être cette objection n'eſt-elle pas ſans réponſe. En nous approchant d'un banquet nous vîmes une ſuperſtition qui me frappa moins qu'elle ne ſurprit le Capitaine *Cook* : des femmes mettoient les aliments dans la bouche d'autres femmes à qui il n'étoit pas permis de ſe rendre à elles-mêmes ce ſervice eſſentiel, parce qu'ayant touché un mort, elles étoient *taboo-mattée*. J'expliquerai dans un moment ce que c'eſt qu'être *taboo*.

Le Roi eut la ſageſſe de ne conſerver aucun reſſentiment de la violence exercée contre lui. Deux jours s'étoient à peine écoulés, qu'il invita le Capitaine à une nouvelle fête, compoſée, comme l'autre, d'un *mai* & d'un *bomai*. *Poulaho* y danſa ; mais

mais en Roi qui n'eſt pas obligé d'exceller dans les choſes frivoles ; ſa taille de *tonneau* ne permettoit pas qu'il eût les mouvements très-ſouples. On éleva deux pyramides de fruits, de la hauteur de plus de trente pieds ; on y joignit quatre gros cochons : & tout cela fut donné à M. *Cook*, avec des plumes rouges, une tortue, du poiſſon & des étoffes. Cette offrande, vraiment magnifique, ſurpaſſoit de beaucoup en valeur toutes les bagatelles que les Inſulaires avoient dérobées. L'illuſtre Voyageur a dû parler dans ſes *Mémoires* des deux pyramides conſtruites en ſon honneur & à ſon profit. Voici ce qu'il en écrivit preſque ſur le moment : » Nous fûmes » étonnés de la facilité & de la promptitude avec laquelle les Inſulaires formerent ces pyramides. Si j'avois ordonné » aux Matelots d'exécuter un pareil ouvrage, ils auroient juré qu'on ne pouvoit le faire ſans Charpentiers ; les Charpentiers auroient employé douze inſtruments divers & au moins cent livres de » clous ; & avec tous leurs moyens, ils » auroient mis à cette opération autant de

» journées que les Habitants de *Tongata-*
» *boo* y mirent d'heures. « Toute l'adreſſe n'eſt donc pas en Europe.

Entre les danſes du jour & celles de la nuit, M. *Cook* dîna à terre. Il invita au repas *Poulaho* & quelques autres perſonnes, entre leſquelles étoit une femme de diſtinction. Cette Dame dérouta un peu les idées que nous avions conçues de la ſupériorité d'un Roi dans *Tongataboo* : elle fut la ſeule qui mangea avec le Capitaine. Dès qu'elle eut dîné, elle s'avança vers le Roi, qui s'inclina reſpectueuſement devant elle, & mit les mains ſous ſes pieds. Après avoir reçu cet hommage, elle ſe retira. Au même inſtant *Poulaho* plongea ſes doigts dans un verre de vin, & tous les gens de ſa ſuite vinrent apporter leur tête ſous ſes pieds. C'eſt l'unique fois qu'on ait vu ce Prince donner des marques de reſpect à quelqu'un. Quand nous demandâmes pourquoi *Poulaho* avoit été obligé à ce cérémonial, bizarre dans un Roi, & qu'il ne chercha pourtant pas à eſquiver, puiſque la Dame fut priée du repas à ſa

ſollicitation, l'on ſe contenta de nous répondre qu'elle étoit *d'un rang ſupérieur* : ce qui nous parut d'autant moins intelligible, que les femmes, ſans être mépriſées à *Tongataboo* comme elles le ſont en d'autres Iſles de la mer du Sud, n'y jouiſſent pourtant pas d'une grande conſidération. Mon ami *Féenou* me dévoila ce petit myſtere. Le dernier Roi, pere de *Poulaho*, avoit une ſœur ainée. Cette ſœur, mariée à un homme de *Feejee*, eut un fils & deux filles; elle réſidoit à *Vavaoo* avec une de ſes filles; l'autre fille demeuroit à *Tongataboo* : c'étoit la femme dont il s'agit. Le fils étoit cet original de *Latooliboula*, eſpece de fou, mais que *Poulaho* reſpectoit au point d'interrompre ſon repas quand il paroiſſoit. Ces perſonnes qui ont des honneurs ſans autorité, ſe nomment *Tammaha*. (1)

La bonne intelligence, rétablie entre les

(1) Ainſi la Dame avoit ſur le Roi une ſupériorité d'aineſſe. Les ſoumiſſions de *Poulaho* étoient un hommage rendu à la nature.

Naturels & les Etrangers, manqua d'être rompue par l'imprudence de quelques Officiers de *la Réſolution*. Ils crurent pouvoir entreprendre une promenade ſolitaire dans l'Iſle, & que le ſouverain reſpect que l'on avoit pour le Capitaine s'étendroit juſqu'à eux. Cependant ils furent dépouillés. A leur retour ils m'obligerent de m'adreſſer directement au Roi, & en leur nom. *Poulaho*, arrêté il y avoit peu de jours pour un chevreau & deux dindons, craignit avec raiſon que ce nouvel attentat, d'une bien autre importance que le premier, n'eût pour ſa perſonne des ſuites encore plus fâcheuſes. Il s'éloigna promptement. *Féenou* & tous les Chefs le ſuivirent. *Cook*, très-mortifié de cette fuite précipitée, que la rigueur dont il avoit uſé ſi légérement ne juſtifioit que trop, mit tout en œuvre pour rappeller la confiance. Tout-puiſſant ſur *Féenou*, je le ramenai dès le ſoir même, & *Poulaho*, à ma priere, reparut le lendemain. Ces deux Chefs obſerverent judicieuſement qu'il ſeroit injuſte de les rendre reſponſables de pareils accidents; qu'ils provenoient de la

conduite irréfléchie des Etrangers, qui pénétroient dans l'intérieur des terres, ſans en avertir qui que ce ſoit ; que s'ils annonçoient leur deſir avant de l'exécuter, on leur donneroit des guides & même une eſcorte, s'il en falloit une, & qu'alors le régime de *Tongataboo* répondroit des événements. Il n'y avoit rien à répondre à cela : auſſi le Capitaine ne ſe remua-t-il en aucune maniere pour obtenir la reſtitution des effets volés. Elle eut lieu néanmoins, & on la dut à la généroſité libre des deux mêmes Chefs, *Poulaho* & *Féenou*, qu'on avoit ſi cruellement bleſſés par une indécente captivité.

Les vaiſſeaux étoient réparés & approviſionnés. On ne continuoit la ſtation de *Tongataboo* que pour obſerver plus commodément une éclipſe qui devoit avoir lieu très-inceſſamment. Nous profitâmes de ce délai pour aller à *Moa*, village où le Roi & pluſieurs autres Chefs font leur réſidence ordinaire. La maiſon royale eſt ſpacieuſe, richement meublée ; elle occupe le centre d'une belle plantation. *Poulaho*

nous reçut comme des amis. Il commanda, dès que nous parûmes, d'apprêter le ſouper, qui devoit conſiſter, pour la boiſſon, en une grande quantité d'*ava* ou *kava*, &, pour la nourriture ſolide, en ignames grillées & en un cochon cuit au four.

Pendant les préparatifs du repas, nous allâmes, M. *Cook* & moi, viſiter un *Fiatooka* ou cimetiere (1), contigu aux jardins de *Poulaho*. Il eſt compoſé de quatre édifices, élevés ſur des mondrains artificiels, qui eux-mêmes ſont placés ſur une colline. Un de ces édifices, plus remarquable que les autres, ſe trouve ſur une terraſſe de quatre pieds de hauteur, & d'environ vingt-quatre pas en quarré. On y voit deux buſtes en bois, groſſiérement ſculptés. Les Inſulaires s'abſtinrent par reſpect de s'en approcher de trop près; mais ils eurent ſoin de nous avertir que ces figures n'avoient aucun rapport à l'*Eatooa*, qu'elles n'étoient qu'un monument deſtiné à rappeller le ſouvenir de

(1) La même choſe que le *Morai* à *O-Taïti*.

deux Chefs bienfaiſants dont les cendres repoſoient en cet endroit. Un mur de pierres de corail ferme ce *Fiatooka*. Des palmiers & d'autres arbres ombragent la prairie qui eſt au pied de la colline ; du reſte elle eſt inculte, comme étant de l'apanage d'un cimetiere. C'eſt du moins la raiſon que les Naturels donnerent de ſa ſtérilité.

On eut encore le temps de faire une longue promenade. Par-tout on apperçut une culture ſoignée, de magnifiques plantations, des chemins bien diſtribués. On trouva de petits étangs & quelques ruiſſeaux dont l'eau, à peine ſupportable au goût d'un homme qui s'eſt déſaltéré dans les fontaines d'Angleterre, eſt préconiſée par les Inſulaires comme la meilleure eau poſſible.

Le jour finit, on ſoupa, & l'on ſe coucha tout auſſi-tôt, ſuivant la mode du pays, qui paroît avoir été introduite par la nature. Des nattes étendues à terre & des étoffes ſervirent, celles-ci de couvertures & celles-là de lits. La Majeſté de

*Poulaho* s'étoit un peu enivrée en buvant largement du vin & de l'eau-de-vie, apportés du vaiſſeau : elle s'endormit profondément. On s'éveilla de très-bonne heure ; on converſa au clair de la lune, & l'on ſortit de la cabane aux premiers feux de l'aurore. Une partie de la matinée ſe paſſa à faire & à boire le *kava*. Sur le midi *Poulaho* nous déclara qu'il alloit s'acquitter d'un devoir funebre en l'honneur d'un de ſes fils, mort depuis peu. Nous nous empreſſâmes de l'accompagner; mais la cérémonie n'eut rien de touchant ni de curieux. Le Roi mit un habit neuf, qu'il couvrit d'une natte toute uſée : c'étoit ſans doute un meuble de famille, une eſpece de relique. Ainſi vêtu, il partit, ſuivi de deux vieilles femmes & de ſes domeſtiques, également parés de nattes, mais qui n'annonçoient pas une auſſi vénérable antiquité que celle du Roi. Huit ou dix perſonnes ayant un rameau verd autour du cou, ouvroient la marche ; *Poulaho* portoit un collier ſemblable. On arrive à une jolie maiſon : on s'aſſied gravement & en ſilence : on boit le *kava*..... chacun enſuite ſe diſ-

perſe & retourne chez ſoi. Cette cérémonie, bizarre à force d'être ſimple, ſe nomme *Tooge*.

Notre retour aux vaiſſeaux, & le récit du voyage que nous venions de faire, engagerent MM. *King* & *Anderſon* à répéter cette charmante promenade. Le frere du Roi les reçut dans ſa maiſon de *Mooa*. Leur arrivée coûta la vie à un cochon. Diſons une fois comment on apprête cet animal dans les cuiſines de la mer du Sud. On l'aſſomme d'abord à coups redoublés; on en arrache les ſoies avec des morceaux de bambou, aiguiſés par un côté; on ſe ſert du même inſtrument pour ouvrir le ventre à la bête, & on la vuide. Pendant ces diverſes opérations, des Inſulaires s'occupent à creuſer une foſſe, comme s'ils avoient deſſein d'enterrer le cochon mort. Au fond de cette foſſe on met une certaine quantité de pierres groſſes comme le poing; on les couvre de bois qu'on allume: quand elles ſont bien rouges, on en tire quelques-unes qu'on enveloppe dans des feuilles, & l'on en remplit le corps de

l'animal. On ferme l'ouverture avec d'autres feuilles, & les Cuiſiniers ont tant de peur que l'air ne s'introduiſe, qu'ils tamponnent l'anus comme le reſte. Enſuite on couche l'animal tout de ſon long ſur les pierres du four, on le couvre de feuilles, & l'on remet la terre par deſſus. Les Inſulaires ſavent à point nommé le temps de la cuiſſon, & ne ſe trompent jamais.

L'homme qui avoit éventré le cochon exerça, dans le repas, les fonctions d'Ecuyer-tranchant. Son adreſſe & ſa promptitude furent d'autant plus admirées, qu'il n'avoit pour dépécer une ſi groſſe bête, que ſon couteau de bambou. On eut bien de la peine à obtenir des Naturels, & même du Prince, qu'ils touchaſſent au mets préparé. Ils craignoient de faire tort à leurs hôtes, ou plutôt c'étoit un cérémonial d'étiquette ; car les morceaux ſervis à chaque Anglais ne peſoient pas moins de cinquante livres. A la fin tout le monde ſe détermina à manger de bon appétit.

Il ſemble qu'une viſite aux morts ſoit

comme le deſſert ou comme l'action de graces de tous ces repas de cérémonie : le frere de *Poulaho* & les perſonnes de ſa ſuite s'en allerent, après le dîner, au *Fiatooka*, parés de vieilles nattes & de verdure. On ne but point de *kava* dans cette ſcene funebre ; mais, en revanche, on ſe donna de petits coups de poing ſur la joue, ce qui exprimoit un peu mieux le deuil & l'affliction. Suivit un quart-d'heure de ſilence & de recueillement, & l'on ſe diſperſa ſans mot dire.

MM. *King* & *Anderſon* coucherent dans la maiſon du frere de *Poulaho*. Cet *Earée*, délicat & ſenſuel, ſe fit endormir par des berceuſes. L'action de ces femmes eſt ſinguliere, & ne paroît pas très-propre à obtenir l'effet deſiré. L'homme qui veut dormir, s'étend ſur une natte & ſe couvre d'étoffes ; deux femmes, les poings fermés, le frappent vivement, à petits coups, ſur les jambes & ſur toutes les parties du corps, juſqu'à ce que le ſommeil ſoit arrivé. Quand elles s'apperçoivent de ſa venue, elles ralentiſſent peu à peu les coups, qu'elles re-

doublent, ſi quelque mouvement annonce un réveil prochain. Le nombre des femmes employées à cette opération eſt aſſez conſidérable ; car elles frappent & dorment chacune à leur tour. L'on conçoit que ſi cette recette procura un doux & tranquille ſommeil au frere du Roi, elle produiſit ſur les Voyageurs un effet tout contraire ; mais une obſervation de la nature de celle-ci, s'achete volontiers par le ſacrifice d'une nuit.

L'éclipſe eut lieu. Deux jours auparavant M. *Cook* avoit fait rembarquer tout ce que nous avions à terre. On avoit levé l'ancre & conduit les vaiſſeaux derriere l'Iſle de *Pangimodoo*, afin d'y attendre le premier vent favorable pour ſortir des paſſes & gagner la haute mer. *Poulaho* vint encore une fois dîner à bord de *la Réſolution*. Le Capitaine le ſurprit regardant avec beaucoup d'attention les aſſiettes qui étoient ſur la table, & il crut l'obliger en lui en offrant une. Le Roi ne ſe fit point prier pour accepter ce magnifique préſent. Il choiſit une aſſiette d'étain. La deſtina-

tion de ce meuble ne pouvoit être plus honorable ; car non-ſeulement elle devoit ſervir au Monarque dans ſes repas, mais elle devoit encore le repréſenter à *Tongataboo* pendant ſes fréquentes abſences. Elle enleva cette éminente prérogative au vaſe de bois dans quoi *Poulaho* lavoit ſes royales mains , & auquel les Inſulaires de tous les rangs faiſoient la cour lorſque le Prince étoit ailleurs. Par la même raiſon elle ſupplanta le *vaſe de bois* dans une autre fonction beaucoup plus importante , celle de découvrir les voleurs. Quand une choſe étoit dérobée , & qu'on ne pouvoit trouver l'auteur du vol , on aſſembloit tous les Inſulaires devant le vaſe révélateur. Chacun le touchoit , & ſi le voleur avoit eu l'audace incroyable de le toucher auſſi , il ſeroit tombé mort , tué par les Dieux ; mais d'ordinaire la frayeur le déceloit , & il ſauvoit ſa vie en s'avouant coupable , ou , ce qui revenoit au même , en refuſant de ſe ſoumettre à l'épreuve. Un peuple qui ſe perſuade cela eſt ſimple & bon.

Les vents contraires retenoient à l'ancre

les deux vaiſſeaux. M. *Cook* & quelques autres Voyageurs profiterent du retardement pour voir une *Natche* ou fête ſolemnelle, moitié politique, moitié religieuſe, toute emblématique, & ayant pour but de revêtir l'héritier préſomptif du Trône de certains privileges dont il n'avoit pas encore joui, & particuliérement de celui de manger avec le Roi, ſon pere. La fête ſe donna dans la prairie qui tient au *Fiatooka* de *Poulaho*. M. *Cook* ne put obtenir la permiſſion d'y aſſiſter; on lui fit entendre qu'y paroître, c'étoit riſquer ſa vie; qu'il étoit *taboo* ou *interdit*, ainſi que les gens de ſa ſuite, excepté moi pourtant, qui jouiſſois des privileges de la naturalité; que s'il s'obſtinoit, les Inſulaires pourroient maſſacrer les violateurs de leurs ſacrés uſages. On pouſſa les précautions juſqu'à environner de ſurveillants les curieux indiſcrets, juſqu'à leur défendre, au nom de *Poulaho*, de ſe montrer dans le lieu de l'aſſemblée: tout fut inutile, le deſir de voir s'accrut avec les difficultés de le ſatisfaire. Le Capitaine & quelques Anglais échapperent à leurs gardes & coururent à la prairie.

C'étoit une témérité impardonnable. Qui pouvoit leur répondre qu'elle ne ſeroit pas rigoureuſement punie ? Le meilleur des peuples ne peut-il pas devenir cruel, quand ſes ſuperſtitions ſont offenſées ? Et ſi les Inſulaires ſe fuſſent portés à quelque extrêmité fâcheuſe, de quoi M. *Cook* auroit-il eu à ſe plaindre, après tant d'avertiſſements, de prieres & de menaces, lui qui pour le vol des deux ou trois animaux empriſonnoit toute une Cour, ſon Roi à la tête ? Il fut heureux. Les Naturels ſe contenterent de murmurer ; ils ne ſe vengerent pas, mais ils obligerent les Etrangers à s'unir activement à leurs cérémonies, c'eſt-à-dire, à ſe dépouiller juſqu'à la ceinture, ſe découvrir la tête, ſe délier les cheveux, imiter leurs attitudes & toutes leurs ſimagrées.

C'étoit acheter trop cher une fête qui n'eut rien d'inſtructif ni d'amuſant. On marchoit gravement, puis on couroit de côté & d'autre, tantôt en bandes & tantôt par couples ; on s'aſſéyoit le dos oppoſé aux choſes qu'il falloit voir ; on grima-

çoit l'action d'un homme qui ſuccombe ſous un poids énorme, & l'on ne portoit qu'un très-petit morceau de bois : on remuoit les jambes avec la viteſſe de ceux qui courent, & l'on demeuroit à la même place ; on parloit, déclamoit, chantoit d'une maniere langoureuſe & triſte, & le plus léger incident excitoit un rire qui ne finiſſoit point. Encore une fois, ce ſpectacle ne valoit pas la peine que l'on s'expoſât pour en jouir.

Nous quittâmes enfin *Tongataboo*. M. *Cook* ajouta à ſes préſents celui d'un verrat & de trois jeunes truies de race anglaiſe, qui doivent, par leur ſociété, améliorer les cochons du pays. *Féenou* déſira deux lapins, un mâle & une femelle : je les lui procurai. En deux jours de navigation nous arrivâmes à *Eooa*, que les Européens nomment *Middelburg*. Le vieux *Taoofa*, Chef de l'Iſle, fut agréablement ſurpris de revoir M. *Cook*, dont il avoit été l'ami en 1773. On ſervit au Capitaine un plat de turneps, provenus des graines qu'il avoit lui-même ſemées. Le ſuccès de cet eſſai l'engagea

l'engagea à en tenter d'autres ; il enrichit les plantations de *Taoofa* d'une pomme de pin, de graines de melon & autres.

On nous donna le divertiſſement du *mai*, & l'on ſe diſpoſoit à nous donner celui du *bomai* ou de la nuit, quand un incident malheureux & imprévu troubla toute la fête. Une vingtaine d'Inſulaires rencontrent un Matelot qui ſe promenoit ſeul. Se jetter ſur lui, le renverſer, le dépouiller de tout ce qu'il a, même de ſes habits, eſt l'affaire d'un moment : & les coupables ſe ſauvent. Cette nouvelle portée au Capitaine, le mit dans une grande colere. Il s'empara ſur le champ de deux pirogues ; & n'ayant pas là de Roi auquel il pût ordonner les arrêts, il ſe ſaiſit d'un gros cochon, nantiſſement meilleur au fond pour les effets volés. A cette voie de fait il ajouta les plus terribles menaces, ſi on ne lui livroit pas inceſſamment les malfaiteurs, & ſi on ne lui reſtituoit pas les choſes enlevées avec tant de violence. Les Naturels effrayés ſe diſperſerent, mais le Chef obéit. M. *Cook* en uſa généreuſe-

ment, & quoique les habits fuſſent dans un très-mauvais état, il rendit les pirogues, paya le cochon, relâcha l'Inſulaire, auteur du vol, fit un beau préſent aux Chefs, & partit, admiré de tous les Habitants d'*Eooa*, autant pour ſa libéralité que pour ſon indulgence..... Tandis que nous voguons à pleines voiles vers *O-Taïti*, raſſemblons ici nos diverſes obſervations ſur les *Iſles des Amis*.

# QUATRIEME NARRATION,

## *ANDERSON.*

En vous dédiant cette petite partie de mon ouvrage, honnête & ſavant *Anderſon*, c'eſt le ruiſſeau qui fait hommage à la ſource, des eaux qu'il a reçues d'elle.

NOTRE relâche à *Tongataboo* & aux Iſles voiſines fut d'environ trois mois. Elle procura aux Anglais des avantages ineſtimables; car les équipages des deux vaiſſeaux y firent, pour ainſi parler, une ample récolte de ſanté: ils conſerverent leurs proviſions & en amaſſerent de nouvelles: enfin ils paſſerent très-agréablement une ſaiſon qu'ils n'auroient pu employer à leur voyage au Nord.

Sous la dénomination d'*Iſles des Amis*, il faut entendre la collection de toutes celles de cet archipel, qui eſt très-vaſte, & dont les terres ne ſont pas encore entiérement connues des Voyageurs européens. Les

Naturels comptent plus de cent-cinquante Iſles, qui, réunies, forment l'empire de *Poulaho.* Ils en diſtinguent trente-cinq grandes, telles que *Tongataboo* & *Hapaee*, & quinze montueuſes ou notablement élevées, au nombre deſquelles ſont *Toofoa* & *Eooa.* Les autres ſont moins conſidérables; mais leur prodigieuſe multitude, appartenant au même maître, compoſera toujours une ſouveraineté à laquelle il en eſt peu qui puiſſent être comparées.

L'Iſle de *Tongataboo*, que les Naturels appellent ſouvent *Tonga*, & que les Européens nomment *Amſterdam*, capitale ou métropole, a au moins vingt lieues de tour. Elle ſe prolonge de l'Eſt à l'Oueſt, & gît par le vingt-unieme degré de latitude Sud. Ses côtes n'ont pas plus de ſept à huit pieds d'élévation. L'on eſt effrayé quand on penſe qu'une crue d'eau de quelques pieds ſeroit pour la plupart des Iſles de cet Océan, un déluge univerſel.

Le ſol de *Tonga* eſt de la plus admirable fertilité. Terreins incultes & terreins

cultivés, tous annoncent une force étonnante de végétation, une fécondité inépuisable. De loin, on diroit que l'Iſle eſt entiérement couverte d'arbres de différentes grandeurs, au-deſſus deſquels les cocotiers portent majeſtueuſement leurs têtes panachées. Le printemps eſt perpétuel; les plantes ſe ſuccedent & ſe renouvellent avec une extrême rapidité; une feuille qui tombe eſt comme preſſée pour une autre feuille qui a envie de naître & ſe développe en peu de jours. Les principaux fruits ſont les bananes, dont on compte plus de quinze eſpeces, le fruit-à-pain, l'*évée* & le *jamba*, qu'on trouve à *O-Taïti*. Joignez à ces richeſſes des ignames qui peſent quelquefois juſqu'à trente livres, des racines de pluſieurs ſortes, des cocos, des cannes de ſucre excellentes, une petite figue appellée *matte*, le chou-palmiſte, & vous aurez les principaux articles de la nourriture végétale des *Iſles des Amis*; car ces diverſes productions ne ſont pas particulieres à *Tongataboo*.

Le regne animal y eſt moins abondant. En quadrupedes, on ne trouve que des

cochons, des rats & des chiens. Ceux-ci ne ſont pas indigenes : ils ont été apportés par les Européens en 1773. Les volailles ſont de la très-grande eſpece, & vivent dans l'état de domeſticité. Les oiſeaux ont des couleurs très-belles & très-variées, mais la plupart ſont muets. Je n'en ai rencontré qu'un qui chantât. Il ſalue l'aurore naiſſante & les derniers feux du crépuſcule, avec des ſons ſi forts & ſi mélodieux que l'air eſt rempli de ſes ramages, & que la nature ſemble ſe taire pour l'écouter. Quand il chante pendant le jour, c'eſt une preuve que le mauvais temps approche : il ſe hâte, en quelque ſorte, de jouir de ſa propre harmonie, avant que les pluies ou la tempête l'obligent de ſe renfermer. Souvent je frémis à la vue nocturne d'un monſtre volant : c'eſt une chauve-ſouris de trois pieds d'envergure. J'ai rencontré trois ou quatre ſortes de reptiles, & cinquante d'inſectes : pluſieurs ſont incommodes ; aucun ne paroît nuiſible. La mer abonde en poiſſons & en coquillages. On vit donc très-aiſément à *Tonga* & dans les autres Iſles qui en dépendent.

J'ai parlé d'*Annamooka* & d'*Hapaee*, Iſles que j'ai viſitées. *Eooa*, où je ſuis auſſi deſcendu, l'emporte ſur elles toutes par les agréments de ſa ſituation. Il n'eſt point de coup-d'œil plus agréable que celui qu'elle offre aux yeux du ſpectateur qui la conſidere de la pleine mer. Des collines en amphitéâtre, des vallées verdoyantes, des bois touffus, tout cela entre-mêlé d'habitations & embelli par la culture, tel eſt l'aſpect d'*Eooa*. En nous promenant, le Capitaine & moi, nous gagnâmes, ſans preſque nous en appercevoir, le ſommet de la plus haute montagne, élevée de trois cents pieds au-deſſus du niveau de la mer. Nous contemplâmes, dans le ſilence de l'admiration & de l'attendriſſement, les beautés raviſſantes de ce charmant pays. » Pour » augmenter le bonheur de ceux qui l'ha» bitent, me dit M. *Cook*, je donnerai à » *Taoofa* les trois moutons que *Maréewa*» *gée* a dédaignés..... (*& dans une eſpece* » *d'enthouſiaſme*) Je ſonge avec un plaiſir » extrême, ajouta-t-il, que les Navigateurs » verront un jour du haut de cette mon» tagne, ces prairies couvertes de quadru-

» pedes utiles, apportés par des vaiſſeaux
» anglais ; que la poſtérité, dans l'inta-
» riſſable révolution des ſiecles, nous tien-
» dra compte de l'exécution d'un ſi noble
» projet ; & que cet acte de bienfaiſance
» ſuffira ſeul pour atteſter aux générations
» futures, que nos voyages contribuerent
» au bonheur de l'humanité. « *Taoofa* ac-
cepta le préſent avec la plus vive recon-
noiſſance.

Nous obſervâmes, dans nos promena-
des, que les collines d'*Eooa* laiſſent apper-
cevoir une pierre jaunâtre, tendre & ſa-
bloneuſe ; ce qui ſembleroit indiquer que
la premiere formation de cette Iſle fut dif-
férente de celle des autres. Néanmoins
nous obſervâmes auſſi qu'aux endroits les
plus élevés, vers le ſommet de la plus
haute montagne, des pointes de corail
ſortoient du ſein de la terre, tenant ſans
doute au rocher, dont la maſſe compoſe le
noyau de l'Iſle, & que ces pointes étoient
inégales & trouées comme le corail, expo-
ſé immédiatement à l'action de la marée ; ce
qui ſembleroit indiquer qu'autrefois les

eaux couvrirent ce terrein, maintenant exhauſſé de trois cents pieds au-deſſus de leur niveau.

Nous trouvâmes, dans la partie la plus élevée d'*Eooa*, une plate-forme circulaire, ou un amas de terres rapportées, que ſoutenoit une muraille de corail. Le tranſport de ces pierres avoit dû coûter des peines infinies à des hommes qui n'ont que leurs bras pour de pareils ouvrages : mais les Chefs l'avoient ordonné, &, par-tout, ces humains d'un genre ſupérieur compteront pour peu les labeurs du peuple, quand il s'agira de leurs plaiſirs ou de leurs caprices. La plate-forme ſe nomme *Etchee*; les Grands s'y réuniſſent quelquefois pour boire le *kava*. Il y avoit une *Etchee* à *Tongataboo*; il y en a vraiſemblablement dans toutes les Iſles habitées, & la cérémonie du *kava* pourroit bien y être religieuſe.

Outre les Iſles ſur leſquelles nous débarquâmes, nous en connûmes quelques autres par les relations qu'on nous en fit à

*Tongataboo* & ailleurs. Les plus remarquables de celles-ci ſont *Vavaoo*, *Hamoa* & *Feejee*.

On ſe ſouvient que *Féenou* quitta *Hapaee* & le Capitaine pour aller à *Vavaoo*, ſous prétexte d'y chercher des vivres. *Cook* vouloit l'accompagner ; mais il l'en détourna, diſant que l'Iſle étoit petite, & qu'elle n'avoit point de havre. *Poulaho*, au contraire, nous aſſura qu'à bien des égards elle l'emportoit ſur *Tongataboo*, qu'elle étoit plus grande, qu'elle avoit de hautes montagnes & d'excellente eau, par-deſſus tout le reſte, un mouillage ſûr. Il donna du poids à ſon témoignage, en preſſant les Anglais de l'y ſuivre, & en garantiſſant ſur ſa tête la vérité de ce qu'il avançoit. M. *Cook*, qui avoit eu envie de viſiter cette terre quand *Féenou* le portoit à n'en rien faire, ceſſa de le déſirer lorſque *Poulaho* l'en eut en quelque ſorte prié. Le temps ne lui manqua pourtant pas.

*Hamoa*, ſi l'on en croit les Habitants de *Tongataboo*, eſt la plus grande des

Iſles *des Amis*. Elle eſt riche en toutes ſortes de productions. Les Inſulaires ſont ſpirituels & inventifs : c'eſt d'eux que viennent les danſes & les autres divertiſſements qu'on exécute ailleurs. Les Rois y réſident ſouvent. En apprenant qu'à *Hamoa*, un Chef, un homme ayant autorité, ſe nomme *Tamolao*, M. *Anderſon* ſe rappella que dans les Iſles Carolines, la même eſpece d'hommes ſe nomme *Tamoloa*. Cette conformité le ſurprit. Le hazard l'a-t-il produite ? Le hazard n'eſt rien, & cette conformité eſt quelque choſe.

*Feejee* eſt à trois journées de navigation de *Tongataboo*, vers le Nord-Oueſt. Cette Iſle n'a jamais été ſoumiſe au Roi des *cent-cinquante Iſles*, ou (ce qui me paroît vraiſemblable) elle en a ſecoué le joug depuis long-temps. Elle eſt indépendante. Seule, contre ce grouppe d'Iſles ennemies qui l'environnent, elle ſait défendre ſa liberté & ſe faire craindre. Ses Guerriers ſont braves, diſciplinés ; ils manient avec une adreſſe ſinguliere la maſſue, la pique, l'arc & la fronde. Pour les vaincre, il faut

ou les ſurprendre par artifice, ou les accabler par le nombre. Les Naturels de *Tongataboo* confeſſent franchement leur infériorité. Cependant ils déclarent quelquefois la guerre à ces redoutables voiſins : l'honneur & la vengeance ne permettent pas toujours de conſidérer ſi les forces ſont égales ; & trop ſouvent le préjugé impoſe la néceſſité de ſe battre, à celui qui n'aura pas même la conſolation de douter s'il ſera vaincu. La paix régnoit entre les deux peuples, au temps de notre ſéjour à *Tongataboo*. Nous vîmes, dans cette métropole, pluſieurs Inſulaires de *Feejee*, attirés par le commerce ou la curioſité. On les traitoit avec une diſtinction & des égards bien propres à les enorgueillir. Au reſte, leurs qualités perſonnelles les rendoient dignes de cet accueil. MM. *Cook* & *Anderſon* les jugerent bien ſupérieurs aux Inſulaires de *Tongataboo*.

„ Voyez, me diſoient-ils, ces maſſues &
„ ces piques ; comme elles ſont ſculptées :
„ comme ces étoffes en compartiment ſont
„ exactement deſſinées : comme les cou-
„ leurs de ces nattes ſont agréablement

„ nuées..... « Ils ſe récrioient encore à la vue des *pots de terre* & autres meubles ſemblables qui ſe fabriquent à *Feejee*. Cette peuplade, qui a fait tant de progrès dans les arts, mange ſes ennemis. Cette atrocité lui eſt politiquement utile : on appréhende de mourir les armes à la main, en combattant contr'elle ; & tel fuit, pour n'être pas mangé, qui réſiſteroit courageuſement, s'il ne falloit que mourir.

Elever les Inſulaires de *Feejee* au-deſſus des autres habitants des *Iſles des Amis*, c'eſt en faire un éloge complet; car ceux-ci ſont recommandables par une infinité d'endroits. Forts & robuſtes, bien faits ſur-tout, ils excedent rarement la taille ordinaire. S'ils tiennent de la nature une belle conformation, ils en doivent la vigueur à leurs fréquents exercices. Leur contenance eſt gracieuſe, leur démarche ferme & aſſurée. Les traits de leurs viſages ſont tellement variés qu'on ne peut guere s'en ſervir pour établir un caractere diſtinctif de ce peuple. Vous y voyez un nez aqui-

lin à côté d'un nez épaté ; une groſſe levre eſt la mere d'une levre fine ; cent phyſionomies européenes ſe mêlent avec cent autres phyſionomies qui ne ſont déterminément d'aucun pays, pas même de celui où elles ſe trouvent. Les deux ſexes ont les cheveux très-noirs: il y a peu d'exceptions à la généralité de cette propoſition; mais, avec un peu d'artifice, on ſe procure une chevelure pourpre, brune, orangée, &c. Ce point, ainſi que la coupe & la friſure, eſt une affaire de mode, ſujette à l'inconſtance & aux caprices de la fantaiſie qui la dirige. La couleur dominante de la peau eſt d'une nuance plus foncée que le cuivre brun. On voit cependant des teints abſolument olivâtres, quelques-uns même aſſez blancs. La peau des perſonnes de diſtinction differe de celle des hommes du peuple, par la fineſſe & le velouté. On pourroit donc rapporter la couleur dominante à des principes factices qui ne ſont pas la nature : tels, par exemple, que l'habitude de s'expoſer nuds au Soleil. La couleur de cuivre ſeroit une ſorte de maladie cutanée, répandue ſur tout le corps. En

tout, les femmes ſont beaucoup plus délicates que les hommes : leur viſage pourtant participe peu à cette aimable prérogative.

L'habillement des deux ſexes conſiſte dans une natte ou dans une piece d'étoffe qui fait un tour & demi ſur les reins, où elle eſt aſſujettie par une ceinture. Elle tombe en devant, comme un jupon, juſqu'au milieu de la jambe. Les épaules reſtent preſque toujours découvertes. L'habillement des riches ne differe de celui des pauvres que par la grandeur ou la beauté: la forme eſt la même pour tous ; quelquefois néanmoins le bas peuple ne porte qu'une pagne de feuilles, ou le *maro*, natte ou morceau d'étoffe qui n'a pas plus de largeur qu'une ceinture. On paſſe le *maro* entre les cuiſſes, & on l'étend ſur les reins : les femmes ne le portent pas. Les habillements de cérémonie pour les *Haivas* ou fêtes ſolemnelles, reſſemblent aux vêtements ordinaires ; mais on a ſoin de les orner de plumes rouges, avec une profuſion vraiment admirable aux yeux d'un O-Taï-

tien (1). Les délicats ſe garantiſſent la tête des ardeurs du Soleil, par de petits bonnets dont la matiere & la forme ſont abſolument une affaire de goût. La parure proprement dite offre une prodigieuſe variété de combinaiſons. On porte des colliers de petits fruits, de fleurs odorantes, de diverſes graines ; on ſuſpend ſur ſa poitrine des coquilles, des os d'oiſeau ou de poiſſon, des dents de requin ; on s'entoure les bras de morceaux de nacre de perle ; on ſe charge les doigts de bagues d'écaille de tortue ; on ſe perce les oreilles au moins en deux endroits, & l'on y place des baguettes cylindriques de trois pouces de long (2). Les hommes ſe coupent la barbe. Ils ont des piquetures d'un bleu foncé depuis le milieu du ventre juſqu'à la moitié des cuiſſes. Le Roi ſeul eſt diſpenſé de cet uſage. Les femmes ne ſe *tatouent* de la ſorte que l'intérieur

(1) Les plumes rouges ſont l'*or* & les *diamants* d'*O-Taïti*; on en aura bientôt la preuve.

(2) M. *Cook*, dans la Relation de ſon voyage, dit que ces baguettes ſont d'*ivoire* : ce qui n'eſt pas très-concevable.

térieur des mains ; mais en revanche elles ſe couvrent le viſage d'une poudre jaune, légérement ſemée. Les riches des deux ſexes ſe frottent ſouvent le corps avec de l'huile de cocos : cette opération embellit ſinguliérement la peau. Le bain eſt un acte de propreté de tous les jours ; on pourroit dire de toutes les heures du jour.

M. *Cook* envioit la vie domeſtique des Habitants des *Iſles des Amis*. » Elle n'eſt pas » aſſez laborieuſe pour être fatigante, nous » diſoit-il ; elle n'eſt pas non plus aſſez oiſive » pour être accuſée de pareſſe. « Ils ont deux grandes fabriques, celle des étoffes & celle des nattes. La fabrication des étoffes eſt ſimple. On prend l'arbre nommé *Murier-Papier*, ordinairement de ſix à ſept pieds de hauteur, & de quatre à cinq pouces de groſſeur. On enleve la premiere écorce, on la roule en ſens contraire pour lui faire perdre le pli qu'elle a pris autour de l'arbre ; on la fait macérer dans l'eau ; on la bat avec un morceau de bois quarré, tantôt uni & tantôt rempli de groſſes rainures. Ces opérations répétées pluſieurs

fois rendent l'étoffe ſouple & flexible, & en reſſerrent le tiſſu. Quand la piece eſt ſuffiſamment préparée, on l'étend pour la faire ſécher. On unit pluſieurs pieces enſemble au moyen d'une eſpece de colle ou ſuc viſqueux tiré d'une baie nommée *Toou*. Si quelqu'endroit de l'étoffe paroît foible ou eſt troué, on ajoute habilement de petites pieces imperceptibles qui réparent le mal. On a même l'attention de coller en deſſous des bandes tranſverſales qui empêchent les déchirures de ſe propager bien loin, & ſoutiennent l'étoffe. La piece étant formée de la grandeur qu'elle doit avoir, on la frotte avec le ſuc tiré de l'écorce du *Kokka* : cet apprêt lui donne le luiſant du plus beau vernis, & prolonge ſa durée. Il y a des étoffes plus ou moins fines. Quelques-unes ſont unies & de couleur brune ; ce ſont les plus groſſieres : celles dont la texture eſt délicate, brillent des plus vives couleurs, & préſentent des rayures, des carreaux & autres deſſeins.

La manufacture des nattes offre un grand nombre de variétés, ſoit dans l'uſage à

quoi elles ſont deſtinées : car elles ſervent de lit, de tapis, de vêtement, de parure, &c. ; ſoit dans la maniere dont elles ſont travaillées, les unes étant, en tout genre, beaucoup plus parfaites que les autres ; ſoit dans la matiere premiere dont elles ſont compoſées, puiſque l'on emploie à cette fabrique la partie membraneuſe & coriace du bananier, le *Pandanus* qui n'eſt cultivé que pour cela, & une plante nommée *Ewarra*.

Les femmes ſont les ouvrieres des étoffes & des nattes : de l'aveu de M. *Cook* & de ſes Anglais, elles excellent dans ces ſortes d'ouvrages. Les grandes dames n'y mettent guere la main ; elles n'aiment que ce genre de travail, où l'on ne fait preſque rien en paroiſſant toujours faire quelque choſe. Des peignes, des colliers, de petites corbeilles, &c., voilà toute leur occupation. Au reſte, ces bagatelles ſont des chef-d'œuvres d'élégance & d'adreſſe, & preſque des miracles de la patience la plus conſtante & la plus opiniâtre. La fa-

çon d'un panier grand comme rien uſera ſix lunes entieres.

Les gros travaux ne regardent que les hommes. Cultiver la terre, conſtruire les maiſons & les pirogues, préparer tout ce qui a rapport à la pêche, la guerre & la navigation, eſt excluſivement de leur reſſort : ſi les femmes y touchent quelquefois, ce n'eſt que par fantaiſie & pour s'amuſer un moment.

Les Inſulaires ont porté l'agriculture au plus haut point de perfection, eu égard à la foibleſſe & à l'inſuffiſance de leurs moyens. Des morceaux de bois pointus & coupants ſont leurs inſtruments de labourage. Avec eux ils plantent & arrachent des arbres, défrichent de vaſtes terreins & les mettent en valeur. Les bananes & les ignames occupent les neuf dixiemes de leur terre cultivée. Ils donnent toujours à cette plantation une forme réguliere & ſymmétrique. Les cocotiers & les autres arbres ſont diſperſés çà & là ſans beaucoup d'ordre. Le *Pandanus* entoure ordi-

nairement les champs d'ignames & de bananes.

L'architecture eſt encore à naître chez ce peuple ſi intelligent & ſi habile en tant d'autres choſes. Les hommes du commun n'ont pour demeure que de petites cabanes qui les garantiſſent à peine des injures de l'air. Les maiſons des Grands ſont plus ſpacieuſes & mieux abritées : c'eſt un bâtiment long de trente à quarante pieds, large de vingt à vingt-cinq, haut de douze ; ou, pour mieux dire, c'eſt un toît de chaume (1) porté ſur des poteaux ; car le contour n'eſt preſque jamais fermé. Le plancher eſt de terre battue, & tant ſoit peu élevé au-deſſus du ſol ; on le couvre de nattes, & l'on a ſoin d'y entretenir une grande propreté. Dans un coin de cette maiſon on ménage un retranchement fermé avec une natte, où couchent le mari & la femme, où celle-ci ſe tient la meilleure partie du jour, occupée aux ſoins du

(1) Le mot *chaume* ne peut être mis là que par métaphore; il n'y a point dans ces Iſles de chaume proprement dit.

ménage. Le reſte de la famille couche au premier endroit venu de la maiſon : ſeulement on éloigne le plus qu'on peut les hommes des femmes, quand ils ne ſont pas mariés ; & cette précaution ſuffit. Si la famille eſt trop nombreuſe, on conſtruit des huttes à côté de la maiſon principale, & l'on y met coucher les domeſtiques & les autres perſonnes moins conſidérables. Aimant paſſionnément à être au grand air, & ne ſe retirant dans leurs maiſons que lorſqu'ils y ſont forcés par le mauvais temps & par le beſoin de prendre le repos de la nuit, nos Inſulaires ſe ſoucient peu qu'elles ſoient belles ou laides : elles les couvrent & ils y dorment, c'eſt tout ce qu'ils en exigent ; plus de recherche & d'élégance ne les rendroient pas plus utiles.

La même raiſon leur perſuade le goût de la ſimplicité dans les ameublements. Des nattes, quelques vaſes pour boire le *kava*, des gourdes, des coques de cocos, de petites eſcabelles qui leur ſervent tour à tour de ſiege & de couſſin ;

c'eſt à-peu-près tout ce qui compoſe leur mobilier.

Le vrai tréſor de cette Nation, ce ſont les pirogues. On n'en voit point ailleurs qui les égalent ; & elles exciteront l'admiration la plus vive toutes les fois qu'en les conſidérant avec attention, l'on penſera que les ouvriers n'ont pour outils que de la pierre noire, des dents de requin, la peau rude d'une eſpece de poiſſon, & des coquilles. On les conſtruit & on les garde ſous un hangar ; & ſi l'on eſt obligé de les laiſſer quelque temps ſur la côte, on les défend contre l'ardeur du ſoleil en les couvrant de feuilles de cocotier.

Après les pirogues, les ouvrages les plus ſoignés ſont les filets, les lignes & les hameçons pour la pêche ; les maſſues, les piques, les arcs & les fleches pour la guerre. Ils tirent leurs cordages de la gouſſe des cocos qu'ils filent, & dont ils réuniſſent les fils en les tordant.

Ils ont des inſtruments de muſique. Nous

avons parlé de leurs tambours : pour ſe former une idée complete de leur orcheſtre, il faut y ajouter des flûtes de roſeau, les unes ſimples, les autres compoſées : celles-ci ne ſont qu'un certain nombre de roſeaux, diſpoſés parallelement, mais ſans proportion, ſans cette coupe inégale & réguliere qui produit la diverſité des tons & leur progeſſion graduelle. Ils n'en tirent preſque rien. Les flûtes ſimples ſont un morceau de bambou fermé par les deux bouts, & garni de ſix trous, deux deſquels ſont voiſins des extrêmités. Ils ſoufflent dans l'un de ces trous des extrêmités avec la narine droite, la main preſſant la narine gauche ; ils obtiennent trois tons de leur inſtrument, en bouchant ou en découvrant les autres trous. Ces éléments ne ſont pas riches ; cependant leurs airs ſont agréables & variés. Les Anglais goûtoient leur muſique, & la muſique anglaiſe leur déplaiſoit. C'eſt, remarquoit *Anderſon*, que l'Artiſte ſent encore les beautés ſimples de la nature, & que l'homme qui n'eſt que naturel, ne connoît point encore les beautés ſavantes & conventionnelles de l'art.

Rien, en bonté, n'eſt comparable au caractere des Habitants des *Iſles des Amis*; il ſe peint ſur leurs viſages de la maniere la plus attrayante, & leurs actions tiennent tout ce que leur extérieur a promis. Ils ont des paſſions, puiſque ce ſont des hommes; mais, ce que les hommes font rarement, ils les maîtriſent : au lieu d'en être les eſclaves, ils les captivent. Naturellement gais & francs, ils ne ſont gênés qu'en préſence de leurs Chefs. Leur probité, dans le commerce des échanges, eſt vraiment ſcrupuleuſe. Enfants, ſur ce point, ils redemandent ce qu'ils ont donné, ſi le marché vient à leur déplaire; mais juſtes & aſſez raiſonnables pour ſentir qu'ils doivent ſupporter la même inconſtance dans autrui, ils rendent au premier mot tout ce qu'ils ont reçu, quand on déſire que le marché ſoit annullé. Je dirai, en paſſant, que les articles les plus propres aux échanges ſont tous les inſtruments & outils de fer, haches, couteaux, rapes, limes, clous, &c.; ils eſtiment auſſi beaucoup les étoffes rouges, les toiles de toutes couleurs, les miroirs & les grains de

verre. Il ne faut pourtant pas trop compter ſur ce dernier article. Sa valeur dépend entiérement de la mode, qui n'eſt pas plus fantaſque à *Londres* qu'à *Tongataboo*. Quand les Anglais offrirent leurs colliers de verre bleu, perſonne n'en voulut; *Féenou* en acheta un, & le lendemain ils valoient un cochon. Le goût de ce perſonnage important les mit en vogue; tous les gens aiſés & vains ambitionnerent l'honneur de porter un collier *à la Féenou*. En cas de beſoin, un vaiſſeau européen qui relâcheroit chez ces aimables Sauvages, pourroit employer cette innocente ruſe de l'aſcendant d'un Grand ſur le Peuple, pour ſe procurer le débit des marchandiſes auparavant dédaignées.

*Cook* nous diſoit ſouvent que ſes chers Inſulaires réuniſſoient preſque toutes les qualités qui honorent l'homme. On ne peut en effet leur reprocher que leur penchant au vol, paſſion inſurmontable de tous les Peuples de la mer du Sud, & qui n'épargne ni âge, ni ſexe, ni condition, ni peut-être même un individu dans chaque condition. Ce n'eſt point un vice mo-

ral. La curioſité, l'envie de poſſéder des choſes rares qu'ils voient en abondance ſur les vaiſſeaux, une ſorte d'émulation; la confuſion de leurs idées touchant ces hommes étrangers qui leur font viſite, touchant les motifs qui les leur amenent; enfin, l'eſpece d'abandon dans lequel ils s'imaginent appercevoir les objets qui leur plaiſent, & qui leur ſemblent n'appartenir à perſonne: tout cela excite, alimente, enflamme la tentation, & ils ſuccombent. Au reſte, un ſeul défaut au milieu de tant de vertus, prouvera uniquement que ce bon Peuple, admirable par mille endroits, paie cependant un léger tribut aux foibleſſes de l'humanité.

Les ignames, les bananes, les cocos, le poiſſon & les coquillages compoſent la partie eſſentielle de la nourriture, aux Iſles *des Amis*. Le riche y ajoute des cochons & de la volaille; le pauvre mange des rats, quand il en peut attraper. Quoique les végétaux ſe ſuccedent rapidement dans ces heureuſes & fertiles contrées, néanmoins l'intervalle eſt aſſez conſidérable pour que

la prudence prenne des précautions contre la diſette. Elles ſe réduiſent à dépoſer ſous terre des bananes qui n'ont point atteint leur maturité ; on les y laiſſe juſqu'au moment de la fermentation : alors on les retire, & l'on en fait de petites boules aigres, d'aſſez mauvaiſe qualité, mais qui ſuffiſent au beſoin. Tous les aliments ſe cuiſent au four. Ils ſont rarement dénaturés par les aſſaiſonnements. Au repas, on ne boit guere que de l'eau ou du jus de cocos ; le *kava* ſe prend ordinairement ſeul. Cette liqueur s'extrait d'une eſpece de poivre qui croît à la hauteur d'un homme. La racine de cette plante eſt la partie utile ; on la coupe par morceaux, des ſubalternes la mâchent, & la jettent dans un vaſe où l'on verſe une quantité d'eau ſuffiſante ; on mêle, on remue, on preſſe avec la main, on rejette le marc, & quand la liqueur eſt clarifiée, on diſtribue. Les effets de cette boiſſon ſont des plus violents ; il y a cependant des Naturels qui en prennent neuf & dix fois pour une matinée, quoiqu'il ſoit impoſſible de l'avaler ſans faire de grimace, tant le goût en

eſt déteſtable. L'*ava* (c'eſt au fond la même choſe) eſt moins déſagréable (1), mais également funeſte à *O-Taïti*.

La ſubordination graduée qui ſe trouve depuis le Roi juſqu'aux dernieres claſſes de la ſociété, & l'étiquette qui ne permet pas à un inférieur de manger avec ſon ſupérieur, font que pluſieurs Inſulaires mangent rarement enſemble. Chacun reçoit ſa portion & ſe retire. Choſe étonnante ! les femmes ſont admiſes à l'honneur de manger avec les hommes !

On pourroit croire que les heures des repas ne ſont pas réglées, s'il n'étoit pas auſſi naturel de penſer que les relations accidentelles des Inſulaires avec les Etrangers, avoient beaucoup dérangé le régime ordinaire. Conſtamment on ſe releve la nuit pour faire une

(1) *Omaï* n'explique point pourquoi l'*ava* eſt moins déſagréable. Ne ſeroit-ce point que la différence du ſol diminue l'âcreté de la plante ?

légere collation. L'habitude eſt de ſe coucher avec le jour & d'aſſiſter à ſon réveil.

Le peuple des Iſles *des Amis* a des mœurs. Les hommes du bas étage n'ont qu'une femme ; les Grands en prennent ordinairement pluſieurs, mais une d'entre elles eſt ſupérieure aux autres. La foi conjugale eſt reſpectée : la loi le veut & on l'exécute. S'il y eut des intrigues avec les gens des deux équipages, les femmes qui ſe livroient n'étoient pas mariées, & leur condition paroiſſoit auſſi vile que leur métier. Je fus témoin à *Eooa* d'un acte de rigueur, exercé ſur un Inſulaire, ſurpris avec une femme qui étoit deux fois *Taboo*, c'eſt-à-dire, qui avoit la double irrégularité de n'être ni la ſienne, ni de ſa condition. On l'amena au milieu du cercle où ſe faiſoient les échanges, & on lui ouvrit le crâne à coups de maſſue. La femme en fut quitte pour quelques légers coups de bâton. Nations civiliſées, apprenez, par cet exemple, à épargner davantage le ſexe ſéduit que le ſexe ſéducteur.

Si les démonſtrations extérieures étoient une preuve ſuffiſante d'attachement & de douleur, & que l'ame fût toujours auſſi émue que le corps eſt rigoureuſement traité, on ne trouveroit nulle part une ſenſibilité qui égalât celle des Inſulaires dont je trace le portrait. Perdent-ils un Chef, un ami, ils ſe frappent les joues avec une pierre; ils s'enfoncent une dent de requin dans la tête, & le ſang coule à gros bouillons; ils ſe plongent un dard dans la cuiſſe, dans le flanc, ſous les aiſſelles; ils ſe défigurent le viſage; les femmes ſe battent cruellement le ſein & ſe font de larges plaies dans toutes les parties du corps. Ne nions pas que le bon peuple des Iſles *des Amis* ſoit capable de tendreſſe & d'amitié, d'un long & douloureux ſouvenir; mais n'accordons pas auſſi trop de confiance à ces témoignages violents, que la politique, l'uſage & la ſuperſtition peuvent commander. On m'a raconté, en Angleterre, qu'autrefois on payoit des femmes pour pleurer aux enterrements. J'ai vu à *Tongataboo* des hommes & des femmes exercer ſur ſoi toutes ces rigueurs, ſans verſer une ſeule

larme, ſans paroître vivement & profondément affectés. Je les ai vus les exercer à la mort de gens qu'ils connoiſſoient peu, à la mort d'un *Earée* qu'on n'aimoit pas, & qu'il eût peut-être été difficile d'aimer.

On reconnoît à *Tongataboo* un Dieu ſuprême ; la foi des autres Iſles, ſur cet article eſſentiel, eſt la même : mais le grand Dieu ne porte pas par-tout le même nom ; ici c'eſt *Kallafootonga*, là c'eſt *Alo-Alo* ; &c. Ce Dieu ſuprême eſt une femme qu'ils ne marient point. A elle appartient la ſurintendance de l'Univers & des autres Dieux. Parmi ces Dieux ſecondaires, eſt particuliérement honoré le *Dieu-Mer*, qu'ils appellent *Futta-Faihe*. Celui-là, ils en font un homme qu'ils marient à la Déeſſe *Fikaoa-Kajeea*. Le *Dieu-Mer* eſt le patron de la famille royale ; chaque individu des mâles qui la compoſent, ſe nomme *Futta-Faihe*, à l'exception du Roi, dont le titre d'honneur eſt *Tooee-Tonga*. Le ſurplus de leur théologie eſt un tiſſu de contes & d'abſurdités qui ne méritent pas qu'on en groſſiſſe un ouvrage.

Ils

Ils n'adorent aucunes créatures. Leur culte ſeroit purement intellectuel, ſi, dans quelques occaſions, ils n'offroient pas des ſacrifices humains. Les *Fiatookas* ou cimetieres ſont leurs Temples, & la religion des morts eſt peut-être leur ſeule religion. Ils croient à la ſpiritualité & à l'immortalité de l'ame, *être inviſible*, diſent-ils, *eſprit de vie*, parcelle détachée de l'*Eatooa*, *Eatooa* elle-même. Toutes les ames ſurvivent donc à la mort; mais la flatterie a imaginé que les ames de diſtinction s'en vont tout droit au bon pays de *Gooleho*, & qu'arrivées là, elles jouiſſent de l'abondance de toutes choſes dans un repos éternel. Les ames vulgaires ſont moins favoriſées : l'oiſeau *Loata*, qui voltige autour des cimetieres, les avale pour s'en nourrir. M. *Cook* voyoit dans cette idée d'un oiſeau qui mange des ames, une branche des rêveries de la métempſycoſe; M. *Anderſon* ſoutenoit que cela n'y avoit aucun rapport, &, quand on m'eut expliqué la choſe, je fus de ſon avis. (1)

(1) J'en ſuis auſſi; comme je ne pardonne pas au Capi-

Grands & petits, tous craignent la mort, tous l'appréhendent comme le ſouverain malheur : ceux-ci, ſans doute, parce qu'ils croient à la voracité de *Loata*; ceux-là peut-être parce qu'ils ne croient guere à l'exiſtence du bon pays de *Gooleho*. La croyance d'une autre vie n'influe point ſur les mœurs, puiſqu'on n'y joint aucune idée de peines ou de récompenſes, & que la différence ſuppoſée entre les ames, eſt la ſuite de l'inégalité des conditions, & non le réſultat d'un acte de juſtice, exercé par le grand Dieu, qui auroit diſtingué la vertu du vice, le bien du mal. J'oubliois de dire que la frayeur de la mort eſt telle aux Iſles *des Amis*, que ſi une maladie ſérieuſe met la vie en danger, on ſe hâte de couper un ou deux de ſes doigts qu'on offre à la Divinité, comme ſi, par cette oblation volontaire d'une partie du corps, on eſpéroit obtenir la remiſe du reſte.

---

taine *Cook* d'avoir appellé, dans ſa *Relation*, cette monſtrueuſe doctrine, *principes ſains ſur la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame*.

Parlons du régime politique. On ne peut rien imaginer de plus reſpectueux que nos Inſulaires en préſence de leur Roi ; mais le reſpect chez eux a, pour s'exprimer, des méthodes qui ſont le contre-pied des formules européennes. Ce ſeroit, par exemple, une groſſiéreté puniſſable que de ſe tenir debout en converſant avec le Souverain : il faut être aſſis. Ce ſeroit encore manquer aux bienſéances les plus eſſentielles que de paſſer derriere lui, ou que de s'y aſſeoir. Il faut que ces deux actions ſe faſſent ſous ſes yeux. Une diſpenſe affranchit de cette ſervitude ; mais on l'accorde rarement & difficilement. Les Anglais l'avoient obtenue ou ſuppoſée ; & rien ne les rehauſſoit davantage dans l'eſprit du peuple. C'étoient de bien grands hommes que ceux qui parloient debout au Roi des *cent cinquante Iſles*, & marchoient librement derriere lui.

Le Roi commande en Souverain à tous les Chefs, & ceux-ci ſe dédommagent ſur le peuple de l'eſpece d'humiliation que la qualité de *Sujets* leur fait ſouvent éprou-

ver : ils exigent pour eux les honneurs qu'ils rendent au Monarque, & perſonne, dans un rang inférieur, ne le leurs refuſe. On obſerve même que leur autorité ſur la claſſe du bas peuple étant plus immédiate &, en quelque ſorte, récriminatoire, elle eſt auſſi plus peſante & plus deſpotique. Un Roi ſeroit heureux s'ils avoient pour lui autant de ſoumiſſion qu'ils en veulent pour eux-mêmes ; mais, puiſſamment riches, ayant quelquefois des poſſeſſions plus étendues que le domaine du Souverain, ils lui cauſent de fréquents chagrins, ſoigneux pourtant de ſauver toutes les apparences de la plus entiere ſubordination.

Au nombre des privileges de la Majeſté royale, on compte celui de n'être pas circoncis ; car la circonciſion eſt en uſage dans ces Iſles. On aſſure que le Roi eſt l'héritier naturel de tous ſes Sujets, mais qu'il n'exerce jamais ce droit exorbitant, s'il y a d'autres héritiers pour recueillir la ſucceſſion. La couronne eſt héréditaire; il ne paroît pas qu'elle puiſſe paſſer aux femmes.

Entre les Officiers miniſtériels, on en diſtingue deux plus importants que les autres; ſavoir, l'Inſpecteur du *Taboo* & le Magiſtrat de la Police. Le vieux *Toobou* étoit chargé de la premiere de ces fonctions. Le mot *taboo* a pluſieurs ſignifications. En général il exprime une choſe *défendue*, *illicite*, *ſouillée*, ou un homme *dévoué*; les ſacrifices humains ſont nommés *tongataboo*. Une main qui a touché un mort ou le pied du Roi eſt *taboo-rema*. L'uſage le plus utile du *taboo*, le ſeul qui ſoit vraiment politique, eſt lorſque le Magiſtrat met *en interdit* de certains aliments, telle plantation, les cochons ou la volaille : ce moyen empêche la trop grande diminution des eſpeces & le gaſpillage des récoltes. Le *taboo* eſt levé de pluſieurs manieres, relatives à ſes différentes ſignifications. Ce ſera tantôt par un laps de temps compétent, tantôt par des ablutions répétées : dans les occaſions majeures il faut recourir au Roi. Par exemple, une femme qui eſt *taboo* pour avoir touché un mort, & qui ne peut, en conſéquence, porter elle-même ſes aliments à ſa bouche, prend le

pied du Monarque, l'applique ſur ſa poitrine; le Monarque la baiſe aux deux épaules, & elle ſe retire purifiée.

La Magiſtrature de police étoit exercée par *Féenou*. C'eſt à cet Officier de maintenir le bon ordre, de veiller à l'exécution des loix & des réſolutions priſes dans les aſſemblées, & de punir, même de mort, les réfractaires, de quelque rang qu'ils ſoient. Cette cenſure terrible s'étend juſqu'au Souverain; *Poulaho* avoit coutume de dire que s'il devenoit *un méchant homme*, il ſeroit tué par *Féenou*. M. *Cook* chercha à deviner le ſens de cette expreſſion, *méchant homme*, & ſa conjecture n'eſt pas mal dans le ſtyle anglais: » Je juge, nous » diſoit-il, que ſi *Poulaho* s'écartoit, dans » ſon adminiſtration, des loix & des coutumes, *Féenou* recevroit des autres Chefs » & du peuple en général, l'ordre de mettre » à mort le Monarque. «

Une tranquillité inaltérable regne habituellement dans les Iſles *des Amis*, quoique l'ambition des Chefs dût naturellement y

exciter des troubles, & leur puiſſance les entretenir. C'eſt que tous les perſonnages un peu importants vivent à *Tongataboo*, métropole de tout l'Empire, appellée, à cauſe de cette réunion des grands Vaſſaux, *la terre des Seigneurs*. Raſſemblés, ils ſe ſurveillent réciproquement ; jaloux les uns des autres, ils ſe contiennent dans les bornes du devoir, ſans qu'il en coûte au Monarque beaucoup d'efforts.

Voilà mes remarques. Elles ſont incomplettes ; premiérement, parce que je ne ſuis pas un génie ; ſecondement, parce que les Naturels de *Tongataboo* n'étoient pas communicatifs : ils ſoupçonnoient ſi peu l'intérêt qu'on pouvoit avoir à les interroger, qu'ils ne s'embarraſſoient nullement de répondre ou de le bien faire ; troiſiémement, parce que l'idiôme de *Tongataboo* ne reſſemble pas aſſez parfaitement à celui des Iſles *de la Société* (1), pour que je me flatte de m'être toujours fait entendre, & d'avoir toujours entendu.

(1) C'eſt ainſi qu'on appelle les Iſles dont *O-Taïti* eſt capitale.

Nous courons les mers depuis vingt-deux jours. Déjà nous avons découvert une petite Iſle entre le vingt-troiſieme & le vingt-quatrieme degré de latitude Sud. Elle ſe nomme *T'oobouai*. Douze hommes ſont venus auprès du vaiſſeau dans leurs pirogues. Je les ai harangués; ils ont refuſé de monter ſur *la Réſolution*; de part & d'autre on s'eſt quitté ſans ſe connoître. Oublions-les : je vois *O-Taïti*.

# CINQUIEME NARRATION,

## *O T O O.* (1)

Il eſt Roi ; mais qu'importe, puiſqu'il eſt auſſi mon ami ?

LE Capitaine *Cook* gouverna ſur la baie d'*Oheitepeha*, afin d'y jetter l'ancre, & de tirer de la bande Sud de l'Iſle tous les rafraîchiſſements qu'elle lui pourroit fournir, avant de ſe tranſporter à *Matavai*, où il comptoit faire une ample récolte en proviſions de toute eſpece. Les vents ne répondirent point à l'empreſſement des équipages ; nous fûmes obligés de tenir la mer encore tout un jour.

Cependant une troupe d'Inſulaires, portés ſur leurs pirogues, avoient devancé l'arrivée des vaiſſeaux. Je les reconnus pour des hommes d'une baſſe extraction,

(1) Il eût été mieux d'écrire *O-Too*.

& ne daignai ſeulement pas les regarder ; à leur tour, ils ne me témoignerent aucuns égards. Je ſentis que je méritois ce traitement.

Le hazard avoit conduit dans cette partie de l'Iſle, le Chef *Ootée*, mon beau frere, & pluſieurs Naturels dont j'étois connu avant mon départ pour l'Angleterre. Tout ce monde me fit un accueil aſſez froid. J'obtins néanmoins d'*Ootée* qu'il me ſuivît dans la grande chambre du vaiſſeau où étoient mes richeſſes. J'ouvre une petite caiſſe remplie de plumes rouges, & lui en donne quelques-unes. Cette nouvelle ſe répand ſur le pont ; tout change de face, alors qu'on me ſait opulent. Ce même *Ootée* qui vouloit à peine me parler, me ſupplie de permettre que nous ſoyons *tayos* (1) ; il me demande mon nom, & me conjure d'accepter le ſien. Cette révolution ſubite ne me coûta que cinq plumes rouges, encore ajouta-t-on un gros cochon à toutes ces politeſſes. Ma ſœur, ma tendre ſœur

(1) Amis particuliers.

parut l'inſtant d'après. Elle ignoroit que je fuſſe riche, & elle m'accabla des careſſes de la nature.

Les plumes rouges étant la folie d'*O-Taïti*, chacun, ſur les vaiſſeaux, en avoit fait la plus ample proviſion qu'il avoit pu, & ſe hâta de les négocier. Il étoit utile de prendre les devants, parce que cette marchandiſe, toute rare & toute précieuſe qu'elle eſt, ne pouvoit que perdre inceſſamment beaucoup de ſa valeur, à raiſon de l'abondance que nous allions momentanément produire. Ainſi les échanges commencerent dès qu'il ſe préſenta des amateurs de plumes rouges, & il s'en préſenta dès qu'on ſut que les vaiſſeaux en apportoient. Une multitude de pirogues, chargées de fruits & de cochons, ſe mirent en marche. C'étoit à qui aborderoit le premier, à qui concluroit le premier ſon échange. Les Naturels n'avoient garde de marchander : ils craignoient trop de manquer leur coup. Autant de plumes rouges qu'on en tireroit du corps d'un roitelet ou d'une méſange, procuroit,

à grand marché faire, un cochon du poids de cinquante livres.

Hommes de l'Europe, ne vous étonnez pas de la difproportion apparente de ces échanges ; fongez que l'opinion feule fait l'égalité des chofes précieufes & des chofes utiles. Un cochon, payé *quatre* belles *plumes* à *O-Taïti*, eft vendu plus cher que fi on le payoit deux guinées en Angleterre. La convention qui, chez vous, donne un prix de fantaifie à ce métal jaune appellé *or*, le confere ici à une fubftance animale rouge nommée *plume* : cela revient au même. Et peut-être que s'il falloit prononcer un jugement de comparaifon entre ces deux fyftêmes, nous prouverions aifément que le plus raifonnable eft celui qui a élevé les plumes rouges au plus haut degré du prix conventionnel & de la valeur arbitraire. Quoi qu'il en foit, la nuit du jour où avoient commencé les échanges, étoit à peine venue, que les plumes rouges perdoient déjà cent pour cent. Malgré ce déchet, elles furent conftamment la

choſe la plus recherchée. Mille bagatelles, comme les grains de verre, qui avoient fait la plus vive ſenſation dans les voyages précédents, étoient mépriſées au point qu'on dédaignoit de les accepter, même en préſent.

Dès qu'on eût jeté l'ancre, M. *Cook* deſcendit à terre avec moi. Il ſe propoſoit de voir un homme qu'on diſoit être le Dieu de *Bolabola*. Nous le trouvâmes ſous un de ces hangars qui couvrent nos pirogues. Il étoit âgé, & ſi tourmenté de rhumatiſmes (1), qu'on le portoit ſur une civiere. Ces infirmités n'empêchoient pas que quelques Inſulaires ne l'appellaſſent *Olla* ou *Orra*, nom que les Naturels de *Bolabola* donnent effectivement à leur Divinité. En qualité d'homme, au moins apparent, il ſe nommoit *Etary*. Tandis que je m'entretenois avec lui, une femme ſe précipita à mes pieds, & les arroſa des larmes que la joie lui faiſoit répan-

(1) Ces infirmités diſparurent. Nous le verrons jouer un grand rôle dans la ſuite, & finir malheureuſement.

dre. C'étoit la ſœur de ma mere : je lui rendis tendreſſe pour tendreſſe, & le Dieu fut oublié.

Un autre motif conduiſoit à terre le Capitaine. Il avoit envie de vérifier ce que les Naturels qui aborderent *la Réſolution* avant qu'on eût mouillé, lui avoient dit de deux vaiſſeaux, venus dans la baie *d'Oheitepeha*, à deux repriſes différentes, depuis ſon voyage de 1774. Leur narration portoit que ces vaiſſeaux avoient été expédiés du port de *Rélema* ; que, pendant leur premiere relâche, les étrangers avoient bâti une maiſon qui ſubſiſtoit encore ; qu'en partant, ils avoient laiſſé dans l'Iſle deux *Téaponées* ou Prêtres, un domeſtique & un perſonnage important qu'ils nommoient *Matéema*. Ils ajoutoient qu'ayant emmené avec eux quatre Inſulaires, les étrangers étoient revenus après dix lunes, accompagnés ſeulement de deux des quatre Voyageurs, les deux autres étant morts à *Rélema*, & qu'après un ſéjour de courte durée, ils étoient repartis avec tout leur monde, laiſſant, pour perpétuer

le ſouvenir de leur paſſage, quelques animaux ſemblables à ceux que les Anglais apportoient à *O-Taïti*.

On conjectura que *Rélema* étoit *Lima*, & que les vaiſſeaux étoient Eſpagnols. Le doute ſe changea bientôt en certitude. Nous arrivâmes à la maiſon bâtie par les étrangers. Elle étoit diviſée en deux petites chambres ſur leſquelles régnoit un grenier. Les Inſulaires, jaloux de la conſerver, l'avoient couverte d'un hangar. Ils ne montroient pas moins de vénération pour quelques reſtes de vieux meubles, laiſſés dans la maiſon. A une petite diſtance on voyoit planté en terre un morceau de bois, coupé horizontalement vers le ſommet, par une autre piece de bois, moins longue que l'autre : on y liſoit en latin, *Charles III*, *Empereur*, *1774*. M. *Cook* y écrivit dans la même langue : *George III*, *Roi*, *années 1767*, *1769*, *1773*, *1774 & 1777*. Les Anglais avoient en effet viſité *O-Taïti* à chacune de ces époques. Auprès de *la Croix* (c'eſt le nom que j'ai entendu donner aux

deux morceaux de bois) étoit le tombeau du Chef des Eſpagnols, mort pendant la premiere relâche.

Le motif du double voyage des Eſpagnols à *O-Taïti*, ainſi que de leur départ, eſt un myſtere qui n'a point été pénétré. On ſait ſeulement qu'ils ſe concilierent l'amour & l'attachement de leurs hôtes, qui affectoient, en toute occaſion, de n'en parler qu'avec reſpect. On ſait auſſi qu'ils s'appliquerent à décrier les Anglais, & à donner du pays de *Britanne*, l'idée la plus défavorable. Si les O-Taïtiens crurent tout ce qu'ils raconterent de la ſupériorité de l'Eſpagne ſur l'Angleterre, l'arrivée de M. *Cook* dût les déſabuſer; car ils avoient dit qu'un vaiſſeau de leur Nation ayant rencontré celui du Capitaine, l'avoit coulé à fond à coups de canon. Cette partie de leur récit, démentie par mon retour & par la préſence du Capitaine lui-même, ne permettoit plus de ſe fier au reſte.

Nous paſſâmes huit à dix jours dans la baie d'*Oheitepeha*, employés à réparer les vaiſſeaux,

vaiſſeaux, à embarquer des proviſions, à refaire les beſtiaux dans les pâturages de l'Iſle, & à prendre des informations ſur les anciennes connoiſſances. *Cook* apprit, avec une peine véritable, que le célebre *Obereä*, ſon ami, ne vivoit plus. La nouvelle qu'*Otoo*, Roi ſuprême d'*O-Taïti*, jouiſſoit de la meilleure ſanté, le conſola: ils s'aimoient véritablement. Le jeune *Waheiadooa*, Souverain particulier de *Tiarraboo*, quartier de l'Iſle où les Anglais ſe trouvoient alors, careſſa beaucoup le Capitaine: il lui donna ſon nom, & lui offrit la propriété de toute ſa province, bien ſûr d'être refuſé. Durant une de leurs converſations, le plus babillard de nos *Prophetes* vint les étourdir de ſes prédictions extravagantes. Il dit à M. *Cook* qu'il ſeroit mangé par des hommes qui l'auroient honoré comme un Dieu (1). Le Capitaine ne fit que rire de cette ſottiſe. Ces

(1) Et cependant cette prédiction a été accomplie à la lettre. C'eſt une étrange choſe ou plutôt un étrange rien que le hazard!

Prophetes ſont des fous, dans leſquels le peuple croit que réſide une *Eatooa*. Très-ſinguliers dans leur eſpece, ils perdent l'uſage de la raiſon & l'empire d'eux-mêmes, quand le Dieu les agite; il leur eſt impoſſible de faire autre choſe que ce qu'ils font; ils oublient, méconnoiſſent, maltraitent quelquefois leurs amis, leurs proches, tout le monde, & on les laiſſe faire par reſpect; enfin, ſortis de criſe, ils ne ſe ſouviennent pas de ce qu'ils ont fait ou ſouffert.

On étoit près de quitter la ſtation d'*Oheitepeha*, quand un Officier de *la Réſolution* annonça au Capitaine qu'il avoit vu un temple bâti par les Eſpagnols dans l'intérieur du pays. Ce fait étoit aſſurément peu probable. Si les Eſpagnols euſſent conſtruit une égliſe, ne l'auroient-ils pas placée auprès de leur maiſon, auprès de leur croix & du tombeau de leur Chef *Orééde*? Cependant l'Officier décrivoit ſi exactement l'autel & tout ce qui a coutume de ſe trouver dans un temple eſpagnol, que M. *Cook* retourna à terre. Il fut payé de

ſa curioſité, mais non par le ſpectacle qu'il cherchoit. Ce que l'Anglais avoit pris pour un temple, étoit un *Toopapaoo*, bâtiment quarré, où l'on conſervoit, expoſé à la vénération publique, le corps du prédéceſſeur de *Whaeiadooa*. Deux gardiens veilloient nuit & jour à la garde de ce précieux dépôt & du lieu ſaint qui le renfermoit.

Ce point éclairci, on leva l'ancre; & à l'aide d'une briſe légere de l'Eſt, on ſe porta vers la baie de *Matavai*, où l'on mouilla dans la ſoirée. Dès le matin, *Otoo*, averti par un exprès, s'étoit rendu ſur la côte d'*Oparre*, ſa réſidence ordinaire. Auſſitôt qu'on eût jetté l'ancre, il envoya un *Earée* complimenter le Capitaine, qui, ſans aucun retardement, deſcendit à terre, menant avec lui une partie de ſes Officiers & moi. Je me jettai aux pieds du Roi, & les embraſſai reſpectueuſement. Une groſſe touffe de plumes rouges & un morceau de drap d'or que je préſentai à Sa Majeſté O-Taïtienne, me valurent ſes bonnes graces; & la magnificence de ce don royal ayant

atteſté que j'étois prodigieuſement riche, ce fut à qui me fêteroit & me prodigueroit les marques de la plus haute conſidération. M. *Cook* donna à *Otoo* un habit de belle toile, un chapeau bordé, des outils, des plumes rouges, & un bonnet à la mode de *Tongataboo*.

L'audience terminée à la ſatisfaction de tous ceux qui y avoient quelqu'intérêt, le Roi & la Famille royale ſe rendirent à bord de *la Réſolution*. Leur pirogue étoit ſuivie d'une multitude d'autres, chargées d'une ſi grande quantité de vivres, qu'elle eût ſuffi à la nourriture des deux équipages pendant huit jours. Le Capitaine, enchanté de la viſite & du préſent, témoigna ſa reconnoiſſance par de nouvelles libéralités. On dîna tous enſemble & fort agréablement. Après le repas, M. *Cook* reconduiſit *Otoo*, qui s'en alloit à *Oparre*. Avec lui deſcendirent à terre pour y demeurer toujours, un paon & ſa femelle, un coq-d'Inde & une poule, quatre oies, un mâle & trois femelles, un canard mâle & quatre femelles. Une oie mâle laiſſée à *Oberea*

par le Capitaine *Wallis*, vivoit encore. Nous trouvâmes auſſi un petit nombre de chevres & un ſuperbe taureau, apportés par les Eſpagnols. Le taureau avoit été demandé par le Dieu *Etary*, à *Otoo*, qui ne voulant pas ſe faire d'affaire avec lui, en avoit fait le ſacrifice; mais *Etary* n'avoit pu imaginer les moyens de le tranſporter à *Bolabola*, & il paroiſſoit deſtiné à demeurer toujours dans les pâturages d'*O-Taïti*. Sur le champ M. *Cook* lui donna pour épouſes les trois vaches qui lui reſtoient. Il fit quelques additions à nos végétaux, en ſemant lui-même différentes graines dans un terrein préparé ſous ſes yeux..... Dieu! quelle découverte!.... une vigne!.... Les Eſpagnols l'avoient apportée de *Lima*, & les Inſulaires l'avoient non-ſeulement négligée, depuis leur départ, mais preſqu'entiérement détruite, parce qu'en ayant goûté le fruit avant qu'il fût mûr, ils l'avoient jugé déteſtable, peu digne au moins d'être conſervé. Je leur dis que c'étoit un tréſor & que je ſavois la méthode de le mettre à profit. On me crut; le précieux arbuſte fut ſoigné. On verra

bientôt ce qu'il devint ; pour moi, je ne me poſſédois pas de joie d'avoir trouvé, dans nos Iſles, l'élément du vin, de cette liqueur délicieuſe à laquelle j'étois accoutumé ; & il étoit vrai que déjà je m'enivrois d'eſpérance.

La nouvelle de l'arrivée de M. *Cook* & des Anglais s'étant répandue, ſes anciens amis accouroient de tous les côtés pour jouir du bonheur de le revoir. *Œdidée* les précéda tous. C'eſt ce jeune O-Taïtien que le Capitaine prit à *Ulietea* en 1773, & qu'il rendit à ſa patrie en 1774, après l'avoir promené aux *Iſles des Amis*, à la *Nouvelle-Zélande*, à l'*Iſle de Pâques* & aux *Marquiſes*. Sa navigation n'avoit été que de ſept mois ; il n'avoit rien vu, rien rapporté : ſa préſence n'excita point en moi de jalouſie, & le ſentiment de ma ſupériorité me fit me réjouir de la conſidération que ſon voyage lui avoit attirée. Le Capitaine lui donna un habit complet de la part des Lords de l'Amirauté : il le porta quelques jours par honnêteté ; mais l'habitude & la force irréſiſtible de l'éduca-

tion l'en dépouillerent, pour le revêtir de ſes habillements ordinaires. J'y reviendrai peut-être moi-même, quoiqu'aſſurément les mœurs anglaiſes aient changé plus que la ſuperficie d'*Omaï*.

Les étrangers s'occupoient de tout ce qui pouvoit rendre utile leur relâche dans la baie de *Matavai*, lorſqu'un homme, accouru d'*Oheitepeha*, répandit l'allarme ſur les vaiſſeaux. Il annonçoit que deux navires eſpagnols mouilloient depuis vingt-quatre heures dans leur havre, & que *Matéema*, qui les commandoit en perſonne, ſe diſpoſoit à venir chercher les Anglais à *Matavai*. Pour confirmer ſa narration, qu'il chargeoit de détails aſſez plauſibles, il montroit un morceau de drap tout neuf, qu'il diſoit avoir reçu des Eſpagnols.

Le Capitaine, parti d'Angleterre depuis plus d'un an, ne ſavoit ſi des Eſpagnols lui apporteroient la paix ou la guerre; dans cette incertitude, il ſe prépara pour la défenſe; mais il n'y eut point de combat. Le Lieutenant *Williamſon*, envoyé dans

un canot pour examiner ce qui ſe paſſoit à *Oheitepeha*, détruiſit, par ſon rapport, le bruit ſemé avec tant d'affectation. Les Eſpagnols n'avoient point paru, & le menteur ſe ſauva : il fit bien, j'aurois été d'avis qu'on lui raccourcît les oreilles. On s'épuiſa en conjectures ſur l'origine de ce faux bruit. Il naquit probablement de la jalouſie de ceux de *Tiarraboo*, qui, voyant avec peine ceux d'*O-Taïti-Noë* s'enrichir par le commerce des étrangers, imaginerent que les Anglais auroient peur des Eſpagnols, leveroient l'ancre & s'enfuieroient.

L'émotion cauſée par la fauſſe nouvelle de l'arrivée des Eſpagnols duroit encore, lorſqu'un incident, auquel on ne devoit pas s'attendre, la réveilla très-vivement. Un ſoir, tous les Naturels quitterent avec précipitation les vaiſſeaux & le poſte occupé à terre par les Anglais. On ſe retira à la hâte dans l'intérieur du pays. *Otoo* & toute ſa Cour ſuivirent les fuyards. La déſertion fut générale. Le Capitaine ne ſachant à quoi attribuer cette frayeur ſou-

daine qu'il lui importoit de diſſiper, me députa vers le Roi. J'appris d'où venoit le mal. Un Inſulaire avoit dérobé quatre haches ; le bruit de ce vol s'étoit répandu ſourdement ; M. *Cook* avoit déclaré qu'il puniroit rigoureuſement les tours de cette eſpece : on évitoit donc la vengeance du délit commis. Je déclarai, au nom du Capitaine, que, pour cette fois, il ne ſe vengeroit pas, & la confiance fut entiérement rétablie.

Qui croiroit que ces O-Taïtiens ſi timides ſe préparoient, dans ce temps-là même, à une guerre ſanglante ? En voici le ſujet. Il y avoit quelques années qu'un Chef de *Tiarraboo* en étoit parti pour aller prendre poſſeſſion du *Maro royal d'Eimeo* qui lui appartenoit à titre d'hérédité. Son regne n'avoit duré qu'une lune. Un Chef ambitieux l'avoit fait périr, & s'étoit emparé du gouvernement. *O-Taïti* arma pour dépouiller & punir l'uſurpateur. La bonne cauſe ne triompha pas toujours. *Maheine* (c'eſt le nom du tyran) avoit des talents & du courage ; ſouvent il avoit

battu les fideles ſujets d'*Otoo*. Récemment encore il avoit remporté une grande victoire ; il s'agiſſoit de tirer vengeance de ce nouveau délit. On aſſemble le Conſeil général de la Nation ; & après de longues & tumultueuſes altercations, la guerre eſt réſolue, ou plutôt on décide un nouvel effort ; car, à proprement parler, la guerre, depuis long-temps, n'avoit point ſouffert d'interruption.

Le Capitaine *Cook*, bien qu'étranger, avoit été admis à la diete ſuprême d'*O-Taïti*. Il commandoit deux vaiſſeaux qui valoient ſeuls tout une flotte de pirogues. La victoire étoit aſſurée, pourvu qu'il ſe déclarât contre les ennemis de ſes amis. On lui en fit la propoſition à différentes repriſes, mais il refuſa conſtamment de tremper ſes mains dans le ſang d'un peuple qui ne l'avoit point offenſé ; & ſe portant pour médiateur entre les Puiſſances belligérentes, il conſeilla la paix. Les eſprits étoient trop animés pour qu'on l'écoutât ; au ſortir du Conſeil, les ordres furent expédiés pour les préparatifs, avec

injonction d'y mettre toute la célérité poſſible.

Fruſtrés de l'eſpoir d'attirer les Anglais dans leur parti, les O-Taïtiens recoururent à leurs Dieux. *Towha*, parent d'*Otoo*, Chef du diſtrict de *Tettaha*, Généraliſſime contre *Maheine*, envoya dire au Roi qu'on avoit aſſommé un homme par ſes ordres, & qu'on l'offriroit à l'*Eatooa*, dans le grand *Morai* d'*Attahooroo*. Le Monarque partit auſſi-tôt pour le lieu indiqué. Avides de s'inſtruire, & curieux d'obſerver eux-mêmes cette cruelle cérémonie, que je ne leur avois peinte qu'imparfaitement, M. *Cook* & deux autres Anglais, MM. *Webber* & *Anderſon*, obtinrent la permiſſion de l'accompagner. Je l'accompagnai de droit, & comme Naturel, & comme Interprete néceſſaire, puiſque j'étois le ſeul homme dans l'Univers qui entendît parfaitement les deux langues.

En arrivant au *Morai*, on recommanda

au Capitaine & aux gens de ſa ſuite, de ſe découvrir la tête. *Otoo* ſe plaça à vingt ou trente pas des *Téaponées*. Les Anglais & quelques-uns des habitants les plus qualifiés eurent le privilege de ſe mettre à côté de lui : la multitude ſe tint au loin. Une petite pirogue, tirée à moitié ſur le rivage, receloit la victime, ou plutôt le cadavre. Deux Prêtres & leurs Acolythes étoient aſſis auprès d'elle. Un autre Prêtre, debout dans le *Morai*, le viſage tourné vers la mer, fit une longue priere, durant laquelle il envoyoit par intervalles des tiges de bananier, qu'on étendoit ſur le corps du malheureux immolé ; c'étoit en ſigne de paix & pour ſe réconcilier avec lui. La priere finie, il deſcendit à la greve, ſuivi de tout le college des Prêtres & des Miniſtres inférieurs. On ôta, une à une, les branches de bananier & les feuilles qui enveloppoient le cadavre ; on l'ôta lui-même de la pirogue, & on le coucha ſur le rivage. A cette époque un des Prêtres entonna une très-longue priere, au milieu de laquelle on arracha quelques cheveux & l'œil gauche de la victime

qu'on porta au Roi dans une feuille verte. *Otoo* n'y toucha pas, mais il donna une touffe de plumes rouges à celui qui avoit été chargé de cet envoi myſtérieux. Le corps ayant été rapproché du *Morai*, le grand *Téaponée* ou *Hiérarque*, avant de l'y introduire, lui adreſſa un diſcours pathétique, & qui fut admiré de nos connoiſſeurs. Il débuta par lui prouver qu'on avoit eu le droit de le priver de la vie; que, s'il étoit raiſonnable, il ne s'en fâcheroit pas; qu'on lui avoit procuré tout-à-la-fois un honneur incomparable & un avantage, réel en le délivrant des miſeres humaines..... Enſuite il le *ſupplia* d'employer tout le crédit dont il jouiſſoit auprès de l'*Eatooa*, en ſa qualité d'*homme ſacrifié*, afin d'obtenir pour ſon peuple & ſon Roi, l'heureux ſuccès d'une guerre à laquelle il devoit la faveur d'avoir été *taboo*..... » Que l'uſurpateur *Maheine*, ſes » cochons & ſes femmes, que l'iſle d'*Eimeo* » toute entiere ſoient livrés aux guerriers » d'*O-Taïti*..... « Telle fut littéralement la concluſion de la harangue : je l'obſerve, dans la crainte qu'on ne m'attribue l'ar-

rangement des *cochons* & des *femmes* (1). Enfin le cadavre fut porté dans le *Morai*. On creusa une fosse de deux pieds de profondeur, & on y déposa la victime, que l'on recouvrit de terre.

Le sacrifice n'étoit pas achevé. Pendant le dernier acte de cette sanglante tragédie, on avoit allumé un grand feu. On amena un chien, auquel on tordit le cou; on lui brûla le poil en le faisant passer dans les flammes; on l'éventra, & l'on en recueillit le sang: on jetta les entrailles au milieu du feu; mais le cœur, le foie & quelques autres parties principales furent grillées à part, sur des pierres ardentes. On barbouilla de sang le corps du chien, & on le mit, ainsi que les parties grillées, auprès de la tombe de l'*homme dévoué*, où les Prêtres assis continuoient leurs prieres. Alors deux Musiciens frapperent

(1) M. *Cook*, dans sa *Relation*, les arrange de même. Ainsi *Omaï* peut rester tranquille; on ne le soupçonnera point d'une mauvaise plaisanterie.

à coups redoublés ſur des tambours, & un jeune enfant pouſſa par trois fois des cris perçants : c'étoit pour inviter l'*Eatooa* à ſe bien régaler avec le mets qu'on lui avoit préparé ; & pour qu'elle pût manger plus à ſon aiſe, on dépoſa le chien & ſes appendices ſur un *Whatta*. Le *Whatta* eſt un échaffaud de la hauteur de ſix pieds, que nous regardons comme la table de l'*Eatooa*. On y ſert toutes les viandes qui lui ſont deſtinées, & elles y reſtent juſqu'à ce que l'action de l'air & de la putréfaction les ait entiérement conſumées. Les crédules apperçoivent dans cette conſomption graduelle, un témoignage ſenſible du bon appétit de leur Divinité.

La cérémonie ſe termina par une acclamation générale des Prêtres & de leurs aſſiſtants. Elle devoit recommencer le lendemain, &, pour n'en rien perdre, les Voyageurs ſe déterminerent à paſſer la nuit dans la maiſon de *Poutatou*, Inſulaire de leur connoiſſance. La ſeconde journée de cette ſcene religieuſe ne différa preſque pas de la premiere. Il n'y eut

point de victime humaine, & au lieu d'un chien, on immola un cochon : du reſte, le rit de l'immolation fut exactement le même, & l'on expoſa l'animal ſur le *Whatta*, comme étant la nourriture du Dieu.

J'ajouterai ici quelques remarques détachées qui auroient interrompu le fil de la narration, & qui dévoileront de plus en plus la nature de cette horrible ſuperſtition, ſon étendue & ſes ſuites.

A côté du Prêtre officiant, il y eut toujours un homme tenant, dans chaque main, un paquet d'étoffes. Un de ces paquets renfermoit le *Maro royal*. C'eſt une ceinture très-longue, large de quinze pouces, d'une forme agréable, & ornée de plumes rouges & autres, diſtribuées avec goût. Le Monarque la porte autour des reins, comme nous portons le *Maro* ordinaire. C'eſt le ſigne de ſa puiſſance & de ſa royauté ; nous diſons *le Maro de telle Iſle*, comme l'on dit en Angleterre *le Sceptre* ou *la Couronne des trois Royaumes*. A un certain point de la cérémonie, on ouvrit le paquet

&

& l'on étendit le *Maro* devant le Roi.

L'autre paquet avoit la forme d'un pain-de-ſucre. On l'ouvrit auſſi, mais on ne permit pas aux Etrangers de regarder ce qu'il contenoit ; leur curioſité profane l'auroit ſouillé. On ſe contenta de leur dire qu'*Ooro* (c'eſt le Dieu d'*O-Taïti*) étoit dedans. MM. *Webber* & *Anderſon* imaginerent que nous croyions que l'*Eatooa* étoit réellement enfermée dans le paquet : M. *Cook* nous rendit plus de juſtice en penſant que nous ne parlions que de l'image ſymbolique du Dieu. C'eſt en effet ce que nous entendons par l'*Ooro* du paquet ; & cette image eſt une collection de particules, détachées de toutes les ſubſtances végétales & animales qui ſe trouvent à *O-Taïti* & dans la mer qui baigne ſes côtes. En rapprochant les éléments de toutes les choſes, nous repréſentons celui qui les a faites & qui les conſerve.

Les Anglais furent ſcandaliſés de ne pas voir, parmi les O-Taïtiens, le reſpect, l'attention, cette frayeur dévotieuſe & ſom-

bre que devroit naturellement inſpirer une religion ſi terrible. Pendant les oraiſons des vénérables *Téaponées*, on babilloit par pelotons, & l'entretien n'avoit aucun rapport à la cérémonie. Les Prêtres eux-mêmes, quand ils n'étoient pas occupés, ſe mêloient à ces converſations indécentes. Perſuadés que notre Dieu ne s'en offenſe pas, nous ſommes plus excuſables que d'autres peuples qui nous imitent, tout en croyant qu'ils inſultent leur Dieu.

Le Hiérarque d'*O-Taïti*, interrogé par M. *Cook* touchant le but de la cérémonie à laquelle nous venions d'aſſiſter, répondit que c'étoit une vieille coutume, très-agréable au grand *Ooro*, qui aime les victimes humaines & s'en nourrit. „ Au „ moyen d'un pareil ſacrifice, ajouta-t-il, „ nous obtenons tout ce que nous avons „ demandé. “ Il mentoit; mais n'importe: écoutons la réplique du Capitaine. — „ Votre Dieu ne peut pas manger les vic- „ times; il n'a pas de corps: on ne le voit „ pas. D'ailleurs les cadavres expoſés ſur „ les *Whattas* demeurent long-temps en-

» tiers ; quant aux autres, en les enter-
» rant, vous empêchez *Oo o* de s'en nour-
» rir. « Le Hiérarque répondit : » Quand
» les ténebres, descendues du Ciel, cou-
» vrent la terre, notre Dieu arrive, & se
» nourrit de l'*ame*, c'est-à-dire, de la
» partie immatérielle, obligée de voltiger
» autour du *Morai*, jusqu'à ce que la pu-
» tréfaction ait entiérement détruit la par-
» tie matérielle ou le corps. « Cette réponse étoit conforme à nos principes.

Après que les cadavres ont demeuré trois mois en terre, on en ôte la tête, qu'on place sur un monceau de pierres dans un coin du *Whatta*. M. *Cook* compta quarante-neuf crânes d'hommes qui n'avoient presque point souffert d'altération. Qu'on juge par là de combien de malheureux le sang est versé par une religion fanatique, dont la cruauté contraste trop sensiblement avec la douceur & la bonté de notre caractere. Tous les Habitants de la vaste mer du Sud, à quelques exceptions près, sont humains & sensibles : & tous, on a lieu de le conjecturer, tous sont dé-

voués au culte horrible qui tue les hommes pour honorer les Dieux.

La cérémonie religieuſe que j'ai décrite, ſe nomme *Poore-erée*, ou *Priere du Chef*. Auſſi *Otoo* y joua-t-il le rôle principal : chaque action un peu remarquable ſe rapportoit à lui. On ſe ſouvient qu'on lui apporta des cheveux & l'œil gauche de la victime ; cette partie du cadavre ſe nomme *régal du Chef* : & le Roi, quand on la lui préſenta, ouvrit la bouche comme s'il eût voulu prendre & avaler quelque choſe. Cette démonſtration extérieure s'appelle *manger l'homme*. C'eſt un reſte & comme le mémorial de l'ancien uſage où l'on étoit à *O-Taïti* de ſe nourrir, au moins de ſe régaler de chair humaine. Puiſſe, comme lui, paſſer & être un jour abhorrée la religion qui en conſerve le ſouvenir !

L'homme ſacrifié porte le nom de *Taata-Taboo*. On choiſit ordinairement quelque mauvais ſujet, un criminel, un vagabond, & toujours dans les dernieres claſſes de la

ſociété. Le Chef le déſigne, & quand il eſt temps de porter le coup, les *Téaponées* ſe jettent ſur lui & l'aſſomment. Il n'apprend qu'il a été *dévoué* qu'en recevant la mort, par conſéquent jamais aſſez tôt pour l'éviter.

La ſuperſtitieuſe crédulité des O-Taïtiens ſe manifeſta pluſieurs fois pendant la durée du ſacrifice. On les vit chercher, dans les entrailles du chien & du cochon, la connoiſſance anticipée des événements futurs : & chaque mouvement convulſif de ces bêtes encore palpitantes étoit interprété par les ſpectateurs, conformément à leurs déſirs & à leurs opinions. Tel y appercevoit la ruine d'*Eimeo*, tandis qu'un autre y contemploit ſon triomphe. Lorſqu'on offrit à *Otoo* le *régal du Chef*, un oiſeau voltigea dans les branches d'un arbre, au-deſſus de la tête du Monarque; le Roi s'écria que c'étoit l'*Eatooa*, & parut enchanté du préſage. L'*Eatooa* eſt inviſible dans ſa forme propre; mais elle ſe communique ſouvent à nous ſous des formes empruntées.

De ce fameux ſacrifice, qu'occaſionna la guerre d'*Eimeo*, les Anglais conclurent que les O-Taïtiens n'ont point d'autres Temples que leurs *Morais* ou cimetieres; il valoit mieux conclure qu'ils n'ont point d'autres cimetieres que leurs Temples. Le nom de *Morai* eſt donné chez nous à des choſes qui, nullement propres à la ſépulture des hommes, ſervent au culte de la Divinité. Devant le lieu où ſe paſſa le ſacrifice, il y eut toute la matinée quatre doubles pirogues ſur la greve. Chacune de ces embarcations portoit une petite plate-forme, couverte de feuilles de palmier, liées enſemble par des nœuds myſtérieux. Nous appellons ces plates-formes des *Morais de mer*. On y expoſe des cocos, des bananes, du fruit-à-pain, du poiſſon, &c. Les quatre pirogues devoient accompagner la flotte deſtinée contre *Eimeo*.

Quand on crut que l'*Eatooa* étoit ſuffiſamment honorée, les Naturels & les Etrangers quitterent *Attahooroo*, & l'on reprit la route de *Matavai*. Chemin faiſant, M. *Cook* alla voir *Towha*, qui de-

voit commander l'expédition contre *Maheine*. Le Général O-Taïtien preſſa de nouveau le Capitaine de joindre ſes forces à celles de la Nation. Cette tentative ne réuſſit pas mieux que les précédentes. Le projet d'une ligue offenſive fut abſolument rejetté. On n'étoit pas venu de ſi loin, diſoit-on, pour répandre le ſang des hommes. M. *Cook* ne fit pas ſa cour avec cette obſtination, mais il ſe propoſoit, avant tout, d'être juſte; & les O-Taïtiens avoient aſſez d'intelligence & de principes pour lui en vouloir & l'eſtimer. Afin de changer la converſation, *Towha* demanda au Voyageur ce qu'il penſoit de l'auguſte cérémonie à laquelle on lui avoit permis d'aſſiſter; s'il en étoit content; ſi elle avoit répondu à ſon attente; quelle idée il ſe formoit de ſon efficacité; &, enfin, s'il ſe paſſoit quelque choſe de pareil dans ſon pays...., M. *Cook* ne manqua pas cette occaſion de plaider la cauſe de l'humanité. Il peignit, en traits de feu, toute l'horreur dont il avoit été pénétré à la vue de l'abominable ſacrifice qui avoit coûté la vie à un homme; il aſſura que ce culte ſanguinaire étoit

plus propre à attirer les vengeances que la faveur de l'*Eatooa*, & qu'à coup sûr, *Maheine* réuſſiroit contre des ennemis qui mettoient leur confiance dans le mérite d'une action également inique & cruelle. Je ſervois d'interprete au Capitaine, & je n'eus pas la lâcheté d'affoiblir l'énergie des termes anglais ; je me montai, pour le courage, au ton de celui dont je rendois les penſées ; j'oſai même dire de mon chef au Général » que s'il avoit tué un homme » en Angleterre, comme il venoit d'en » tuer un à *O-Taïti*, la dignité de ſon » rang & toute ſa puiſſance ne l'euſſent » pas ſauvé de la corde. « A ce mot, dont la rudeſſe n'étoit peut-être pas trop excuſable, la colere de *Towha* ne connut plus de bornes ; il me traita de *miſérable*, & rompit la conférence. Si le Grand fut choqué de la hardieſſe de mon diſcours, le Peuple, au contraire, en parut très-ſatisfait. Quiconque pouvoit devenir *Taboo*, me regarda dès-lors comme ſon protecteur, & ne déſeſpéra pas de voir une révolution. Je parle d'une révolution qui ne détruiroit pas le pouvoir des Grands, mais

qui le régleroit ; qui n'empêcheroit pas les Petits d'être ſubordonnés, mais qui les déroberoit à l'aſſommoir du fanatiſme & de l'autorité.

*Otoo*, ſans ſe ſoucier beaucoup de la colere de *Towha* & de l'explication qui en étoit cauſe, reprit tranquillement le chemin d'*Oparre*, avec le Capitaine & le reſte de la compagnie qui l'avoit ſuivi à *Attahoorco*. On arriva tard. Le Roi engagea tous les Etrangers à paſſer la nuit dans ſa maiſon, &, pour les amuſer, il leur donna une de ces repréſentations ſolemnelles que nous appellons *Heeva-raa*. C'eſt une comédie en grand ſtyle. Les ſœurs du Monarque y jouerent les rôles principaux. Elles euſſent été applaudies ſur les théâtres de Londres. Le lendemain *Cook* retourna à *Matavai*. Ce ne furent pendant huit jours que viſites, feſtins, divertiſſements de toute eſpece. Je donnai un magnifique repas, & j'eus le Roi pour convive. *Œdidée* m'imita. Le ſoir du jour que je traitai ma noble compagnie, le Capitaine fit tirer un feu d'artifice, en pré-

ſence d'une multitude infinie de Naturels. Ce ſpectacle raviſſant cauſa un effroi terrible à la plupart ; & l'aſſemblée entiere ſe diſperſa, quand une table de fuſées volantes partirent tout-à-la-fois. Les plus braves prirent la fuite.

Les plaiſirs ne faiſoient pas oublier les choſes utiles. On continuoit les échanges ; les vaiſſeaux ſe rempliſſoient de vivres, & *O-Taïti* de précieuſes bagatelles. Le pere d'*Otoo*, vieillard reſpectable, ſe diſtingua par la richeſſe du préſent qu'il offrit à M. *Cook*. Deux jeunes filles, ayant au-deſſous des aiſſelles une ſorte de panier qui les entouroit, furent chargées d'une grande quantité de pieces d'étoffes très-variées & très-élégantes, arrangées ſur le panier de maniere qu'elles retomboient à terre en forme de jupon. Cette parure étoit accablante, mais pittoreſque & charmante à voir. Les deux *Atées* (c'eſt le nom des femmes ainſi ajuſtées) paſſerent dans une pirogue, &, avec elles, tout ce que l'embarcation put contenir de cochons & de fruits. La nacelle s'avança au bruit de nos inſtru-

ments. Quand elle fut aſſez près de *la Réſolution*, une des *Atées* harangua le Capitaine, le priant d'accepter le don du vieux Prince. Il n'avoit garde de le refuſer ; mais il rendit, ſinon l'équivalent, du moins ce qui étoit beaucoup plus eſtimé.

M. *Cook* ſe ſouvint d'un Chef, nommé *Tée*, avec lequel il avoit eu des liaiſons dans ſon précédent voyage. Cet *Earée* étoit mort. Ayant ſu que ſon corps étoit conſervé dans un *Toopapaoo*, le Capitaine eut la curioſité de le voir. Il le reconnut parfaitement bien. Le cadavre, entier dans toutes ſes parties, n'exhalant aucune odeur déſagréable, avoit la ſoupleſſe d'un corps vivant, & laiſſoit à peine appercevoir quelques traces d'altération dans les yeux & dans les muſcles. Il y avoit pourtant quatre mois que *Tée* étoit mort. La chaleur du climat & la ſimplicité de nos procédés rendent ces ſortes de conſervations vraiment admirables. On tire par l'anus les inteſtins & les autres viſceres ; on remplit d'étoffes la capacité du ventre & de l'eſtomac ; on lave le corps

avec de l'eau de mer, & on l'eſſuie juſqu'à ce qu'il ne reſte plus d'humidité ſur la peau; alors on le frotte avec le ſuc d'une plante aromatique qui croît dans nos montagnes, & avec l'huile de nos cocos : nous ne faiſons pas autre choſe.

*Otoo* fut enlevé aux plaiſirs qu'il goûtoit avec ſes hôtes pour aller à *Attahooroo* figurer encore une fois dans un ſacrifice humain. Les Chefs de *Tiarraboo* avoient ordonné ce meurtre religieux, & la préſence du Roi étoit néceſſaire pour conſommer cet acte ſuprême & terrible du culte o-taïtien. M. *Cook* & ſes Anglais plaignirent le bon *Otoo* de la douloureuſe obligation que ſon rang lui impoſoit : il eſt croyable qu'elle ne lui déplaiſoit pas ; car outre que la ſuperſtition adouciſſoit, en quelque ſorte, ce qu'elle avoit de révoltant pour l'humanité, jamais *Otoo* ne paroiſſoit autant Roi que dans cette triſte cérémonie ; motif puiſſant ſur l'eſprit d'un Souverain, jaloux de ſon autorité & de tout ce qui peut la manifeſter ou l'affermir.

A ſon retour du *Morai*, le Roi donna audience à *Etary*, ce prétendu Dieu de *Bolabola*. Il venoit déſapprouver la guerre d'*Eimeo*, & menacer les Guerriers d'*O-Taïti* de la colere du grand *Opoony*, ſi l'on ne ſuſpendoit pas le projet formé contre *Maheine*, ſon parent & ſon ami. Pluſieurs Chefs appuyerent ouvertement de leurs ſuffrages cette inſolente déclaration ; *Otoo*, naturellement pacifique, balançoit, lorſqu'une nouvelle inattendue força de ſuivre le plan précédemment arrêté. *Towha*, craignant peut-être les irréſolutions du Monarque, la prépondérance des conſeils d'*Etary*, plus que tout cela, l'inconſtance & la légéreté de ſa Nation, s'étoit hâté de commencer la guerre & de ſi bien engager l'affaire, qu'il n'y eût plus moyen de reculer. En conſéquence il avoit raſſemblé des troupes & des pirogues, & ſans rien dire à perſonne, pas même à *Otoo*, il s'étoit tranſporté à *Eimeo*. Il annonçoit une deſcente, des eſcarmouches, un commencement de ſuccès, & finiſſoit par demander que toutes les forces du Royaume vinſſent inceſſamment à ſon ſecours, afin

d'exterminer le Tyran & ſes complices. On aſſembla donc la grande flotte dans la baie de *Mutavai*. M. *Cook*, déſirant s'inſtruire de la maniere de combattre des Iſles *de la Société*, pria *Otoo* de lui donner le ſpectacle d'une action ſimulée. Deux pirogues ſortirent de la baie ; le Roi & MM. *Cook* & *King* monterent ſur la premiere, & j'eus l'honneur de commander l'autre. Au ſignal convenu, les deux embarcations ſe mettent en mouvement. On s'approche, on s'évite, on ſe pourſuit, enfin on s'aborde de l'avant ; l'action s'engage, les Guerriers ont l'air de ne ſe point épargner ; bientôt ceux de la pirogue d'*Otoo* paroiſſent ſe laiſſer tuer les uns après les autres ; le Roi déſeſpéré ſe précipite dans les flots & ſe ſauve à la nage ; les pagayeurs l'imitent..... Maître de la pirogue ennemie, je me promene le long du rivage, expoſé ſur ma plate-forme, à la vue de tout le peuple, & ſalué par ſes acclamations.

Quoique les combats ſimulés ne repréſentent qu'imparfaitement les combats vé-

ritables, cet échantillon de notre tactique navale fit grand plaiſir au Capitaine. C'eſt toujours ſur mer que ſe livrent nos batailles déciſives ; mais pour peu qu'on y réfléchiſſe, on verra que ce ſont, pour ainſi dire, des combats de terre livrés ſur mer. En effet, on n'en veut point aux embarcations, on ne cherche point à les couler à fond, à les prendre, à en tuer les rameurs ; les Guerriers ſeuls s'entr'attaquent, comme ils feroient en raſe campagne. Les pirogues ſont pour eux des chevaux ou des chars. Quelquefois on commence par amarrer enſemble les deux pirogues, & l'on combat juſqu'à ce que tous les Guerriers de l'une des embarcations ſoient tués. On a peine à ſe perſuader que les délicats & voluptueux O-Taïtiens ſoient capables d'une action ſi meurtriere & ſi réfléchie. Pourtant le fait eſt vrai. Après tout, quel eſt l'homme qui n'aime pas mieux mourir les armes à la main que de ſe rendre, quand il ſait que le vainqueur l'égorgera de ſang froid, ou qu'il le ſacrifiera à la Divinité, des mains de laquelle il s'imagine avoir reçu la vic-

toire. Or, tel eſt preſque toujours le ſort de nos priſonniers de guerre. Sans l'éternelle providence de l'*Eatooa*, je l'aurois ſubi. En général rien de plus cruel qu'un Inſulaire de nos mers quand il a vaincu. Il court au pays ennemi, y deſcend, le ravage, tue tout ce qui lui tombe ſous la main, ſans diſtinction d'âge ou de ſexe. Quand cette premiere fureur eſt calmée, on parle de paix. Le parti victorieux en dicte les conditions. Quelque dures qu'elles ſoient, le parti qui a ſuccombé les accepte toujours, réſolu de ne les tenir qu'autant de temps qu'il ne pourra les enfreindre ſans un nouveau danger. C'eſt aſſez le ſort de tous les traités entre Nations.

La grande flotte d'O-Taïti étoit au moment de partir, quand un envoyé de *Towha* rompit les meſures priſes, & rendit l'armement inutile. Il annonça que le Général avoit conclu une treve avec l'Uſurpateur *d'Eimeo*. Cette nouvelle excita de vives conteſtations entre les partiſans du Roi & ceux de *Towha*. L'arrivée de ce Chef augmenta la méſintelligence. Il prétendit

tendit que ſi l'on n'avoit pas retardé le ſecours qu'il avoit demandé & qu'on lui devoit, il n'auroit pas été forcé à la démarche humiliante qu'il venoit de faire. *Otoo* lui répondit avec vérité qu'il étoit ſeul en faute, qu'il s'étoit trop preſſé de ſe mettre en campagne, qu'en différant de quelques jours, toutes les forces *d'O-Taïti* raſſemblées l'auroient ſuivi ſur les terres du Tyran...., qu'en tout points, ſa conduite étoit répréhenſible. *Towha* jouant l'indignation, parce qu'il étoit coupable, menaça de ſe venger de l'affront qu'on lui avoit procuré; il oſa dire qu'il s'allieroit avec les Chefs de *Tiarraboo*, ennemis ſecrets d'*Otoo*, & qu'il le détrôneroit. Témoin de ce diſcours ſéditieux, M. *Cook* éleva la voix pour ſon ami: il menaça, à ſon tour, de toute ſa puiſſance & de toute ſa colere, quiconque manqueroit de reſpect au légitime Souverain. A ces mots tout rentra dans l'ordre; *Towha* reſſentit plus de crainte qu'il n'en avoit inſpiré. *Otoo* pardonna. Bientôt les Députés d'*Eimeo* parurent. On alla au *morai* d'*Attahooroo*, &, dans ce lieu ſaint, les Dieux furent re-

merciés & le traité confirmé. *Otoo* s'y montra dans toute la pompe de ſon rang. Il tenoit à ſa main un bonnet ou chapeau de plumes rouges ; le *Maro* royal couvroit ſes reins ; tous les Chefs, ſans en excepter le ſuperbe *Towha*, s'inclinerent devant lui, & dépoſerent à ſes pieds une tige de bananier. Cet acte de religion ne fit point couler de ſang. On n'offrit à l'*Eatooa* que les expreſſions d'un cœur reconnoiſſant & ſoumis.

M. *Cook* ne put aſſiſter à la cérémonie ; une ſciatique dont il étoit cruellement tourmenté le retint à bord de *la Réſolution*. Au fort de ſes ſouffrances, il vit arriver la mere d'*Otoo*, ſes trois ſœurs & huit autres femmes : elles lui déclarerent qu'elles apportoient le remede à ſon mal, & en effet elles le guérirent radicalement. L'hiſtoire de cette cure merveilleuſe, intéreſſant les hommes de toutes les contrées de l'univers, je la raconterai dans les termes mêmes du Capitaine, qu'on croira plus volontiers qu'*Omaï*. » Les douze femmes » ſe rangerent autour de moi, dit-il dans

» ſes *Memoires*, & elles ſe mirent à me
» preſſer avec les deux mains, de la tête
» aux pieds, & ſur-tout dans les parties
» où je ſouffrois. Elles me pêtrirent juſ-
» qu'à faire craquer mes os, & à me fati-
» guer comme ſi l'on m'avoit roué de
» coups. Lorſque j'eus ſubi un quart-
» d'heure cette eſpece de diſcipline, je fus
» bien aiſe de m'y ſouſtraire. L'opération
» néanmoins me ſoulagea ſur le champ,
» & je me décidai à permettre qu'on la re-
» commençât avant de me coucher : elle
» eut tant de ſuccès la ſeconde fois, que
» je paſſai une très-bonne nuit. Mes douze
» femmes me traiterent de nouveau le
» lendemain matin, avant de retourner à
» terre. Elles revinrent le ſoir, & je con-
» ſentis volontiers à me laiſſer pêtrir : je
» n'éprouvois plus aucune douleur ; & ma
» guériſon étant bien achevée, elles me
» quitterent. « Nous donnons à ce traite-
ment le nom de *Romée*, & nous l'em-
ployons avec ſuccès dans preſque toutes
nos maladies. Les Européens devroient en
eſſayer ; il n'eſt ni dangereux, ni coû-
teux.

Les vaiſſeaux anglais avoient été réparés avec le plus grand ſoin, les futailles remplies d'une eau excellente, la maſſe des vivres augmentée de toutes ſortes de proviſions ; les voyageurs n'étoient plus retenus à *O-Taïti*, que par la douce habitude d'y être. M. *Cook* prévint *Otoo* qu'au premier vent favorable, on partiroit. Le Roi avoit fait conſtruire, pour ce moment, une double pirogue, élégamment ſculptée : il la donna au Capitaine, le priant de l'offrir, de ſa part, au Souverain de la Grande-Bretagne. » Voulant envoyer quel-» que choſe à un ſi grand Monarque, dit-» il, je n'ai rien imaginé de mieux. « Il n'eut que le mérité de la bonne volonté; car la pirogue, trop longue pour être embarquée, lui demeura.

Quatre jours après, le vent paſſa à l'Eſt: c'étoit celui qu'on attendoit. On hiſſe les voiles, on leve l'ancre, & l'on part. L'Iſle fut ſaluée de ſept coups de canon à boulet; *Otoo* l'avoit déſiré. Ce bon Roi fit au Capitaine *Cook* les adieux les plus tendres: il exprima ſa douleur d'une maniere noble,

naturelle & vraie. Les ſentiments qu'il prodiguoit à l'amitié, ne l'empêcherent pas de ſonger à ſes intérêts ; ſes dernieres paroles furent pour recommander que l'on priât avec inſtance l'*Earée-rahie no Britanne* ( le Roi d'Angleterre ) d'envoyer par les premiers vaiſſeaux, des plumes rouges & les oiſeaux qui les fourniſſent, des haches, une demi-douzaine de fuſils, de la poudre & du plomb ; & de ne pas oublier des chevaux. Il avoit été enchanté d'une courſe des deux Capitaines, montés ſur ces animaux.

Nous mîmes le Cap ſur l'extrêmité ſeptentrionale d'*Eimeo*, où M. Cook avoit réſolu de toucher. Je le précédai dans ma pirogue, ( un Chef m'en avoit fait préſent à *O-Taïti* ) & j'indiquai la rade. On mouilla dans le havre de *Taloo*. Ce havre eſt du diſtrict de *Poonohoo*, ſitué au Nord de l'Iſle. Il ſe prolonge, entre les collines, l'eſpace d'environ deux milles. Le Capitaine m'a dit que dans la vaſte étendue de la mer Pacifique il n'a pas rencontré de rade plus ſûre ni de meilleure tenue.

L'entrée & la ſortie en ſont également faciles par les vents aliſés qui regnent dans ces parages. Ce havre reçoit différents ruiſſeaux dont un eſt ſi conſidérable, que les canots y remontent deux ou trois cents pas; ſes bords ſont couverts d'une eſpece de bois, excellent pour le chauffage, & dont les Naturels ne font aucun cas. Non loin de *Taloo*, & ſur la même côte, on trouve le havre de *Parowroah*, beaucoup plus étendu, mais ſujet à divers inconvénients. La partie méridionale de l'Iſle a auſſi pluſieurs bons mouillages.

Les Inſulaires d'*Eimeo* accoururent en foule ſur les vaiſſeaux, conduits d'abord par la curioſité, & bientôt après par des vues d'échange & de commerce. *Maheine*, cet heureux uſurpateur qui venoit de faire ſa paix avec *O-Taïti*, ne crut pas pouvoir ſe diſpenſer de prévenir le Capitaine *Cook*. Il ſe préſenta, mais avec précaution, la prudence voulant qu'il ne ſe livrât pas témérairement entre les mains d'un ami d'*Otoo* & de toute la Tribu O-Taïtienne. Ses craintes s'évanouirent par degrés, &

il ne mit plus de bornes à ſa confiance. *Maheine* étoit un homme de quarante à cinquante ans. Son ambition lui avoit inſpiré le deſſein de s'emparer du gouvernement d'*Eimeo* ; les crimes ne lui coûterent rien pour réuſſir : il ſe maintint à force de courage & de bonheur. Quand il parut à bord de *la Réſolution*, une eſpece de turban couvroit ſa tête ; ſoit qu'il eût imaginé cette diſtinction pour rehauſſer l'éclat de ſon rang, ſoit que, devenu chauve de très-bonne heure, il voulût cacher cette défectuoſité, ou tout ſimplement ſuppléer à ſes cheveux par cette coëffure. Peut-être la honte lui avoit-elle conſeillé cet ajuſtement ; il ſavoit que les étrangers raſoient les voleurs ſurpris en flagrant délit : ce genre de punition lui auroit perſuadé qu'ils mépriſoient les têtes ſans chevelure.

Quelques jours s'écoulerent dans l'amitié, la concorde & la paix. Un accident, minutieux en lui-même, mais important à raiſon des circonſtances, changea tout-à-coup de ſi aimables diſpoſitions. *Maheine* avoit demandé au Capitaine *Cook* deux

chevres vivantes. La demande n'ayant pas été exaucée, il fit dérober une chevre qu'on emmena à ſon habitation ; mais effrayé par les menaces du Capitaine, il rendit l'animal & livra le voleur, ou plutôt l'homme dont il s'étoit ſervi pour voler: montrant par cette conduite que là où il y a des Grands & des Petits, ceux-ci ſont facilement abandonnés & trahis par ceux-là, qui ſeuls recueillent le fruit du crime commun.

Cependant on déroboit encore une autre chevre, proie d'autant plus précieuſe qu'elle étoit pleine. M. *Cook* la redemanda avec la même hauteur qu'il avoit fait l'autre. D'abord on répondit qu'elle s'étoit égarée, & que ſon abſence n'étoit la faute de perſonne, ſinon des Anglais qui devoient la ſurveiller. On avoua enſuite qu'elle avoit été priſe; mais on ajouta que les filoux l'avoient, ſur le champ, tranſportée à l'autre extrêmité de l'Iſle. On nommoit la maiſon : c'étoit chez *Hamoa*, Chef de la partie méridionale. Quelques Naturels s'offrirent de guider les Etrangers qu'on

enverroit pour la reprendre. La propoſition fut acceptée. On arma un canot. Les envoyés arriverent à la maiſon d'*Hamoa* ; on les amuſa juſqu'à la nuit, en leur promettant à tout moment la chevre qui ne parut point. Ces tromperies multipliées donnerent beaucoup d'humeur au Capitaine, qui, réſolu de n'en avoir pas le démenti & de ſe faire reſpecter, deſcendit en perſonne à *Eimeo* à la tête d'une armée de cent hommes. Cette invaſion répand auſſi-tôt l'allarme dans le pays. Les foibles s'enfuient, s'enfoncent dans les bois, emportent tout, juſqu'à leurs morts. Les Guerriers s'aſſemblent : on voit, çà & là, porter des maſſues, des dards, & tous les inſtruments du carnage. Une confuſion épouvantable remplit ces lieux auparavant ſi tranquilles. M. *Cook* commence par déclarer qu'il ne tuera perſonne, mais qu'il veut ſa chevre, ou qu'il ſe vengera. L'aſſurance de ne point toucher *aux vies* eſt reçue avec une facilité incroyable : les Habitants rentrent dans leurs maiſons ; chacun reprend ſes occupations, avec autant de ſécurité que ſi les ennemis étoient

éloignés de cent lieues, & ils ſont au cœur de l'Iſle. La chevre ne revenant pas, *Cook* s'avance, brûle des maiſons, coupe des arbres, met le feu aux pirogues ou les briſe à coups de hâche. Ces hoſtilités durerent deux jours. Enfin les Inſulaires accourent en foule, des bananiers à la main, & criant pour la paix. La chevre eſt rendue & la paix faite.

Ainſi ſe termina une guerre qui, de l'aveu du Capitaine, nuiſit plus aux Inſulaires que l'expédition de *Towha*; & quoique mon illuſtre ami s'excuſe en diſant qu'il étoit trop avancé pour reculer, qu'il falloit ne pas s'avilir, mais inſpirer à propos une crainte ſalutaire, je m'étonnerai toujours qu'un homme qui n'avoit pas voulu aider *Otoo* dans la plus ſainte, la plus juſte de toutes les entrepriſes, ait tiré l'épée & cauſé des dommages inappréciables à tout un peuple, pour une chevre que quelques particuliers avoient dérobée, & qu'ils retenoient.

Nous quittâmes le havre de *Taloo*, &

nous cinglâmes vers *Huaheine*, Iſle (on s'en ſouvient) d'où j'étois parti avec le Capitaine *Furneaux*. Déjà les vaiſſeaux mouillent à l'entrée de la baie d'*Owharre*; bientôt on les remorque, & nous amarrons

# SIXIEME NARRATION,

## *COOK.*

Je vais raconter mon établiſſement par ſes ſoins, & notre ſéparation : voilà pourquoi ſon nom honorera cette partie de mon récit.

QUI pourroit peindre la ſurpriſe des hommes d'*Huaheine*, en me revoyant ! Leurs yeux, leurs geſtes, leurs diſcours, tout exprimoit l'admiration. C'étoit à qui me parleroit, m'interrogeroit le premier ; on m'adreſſoit cent queſtions à la fois. Je répondis honnêtement à toutes, & je recueillis le fruit de cette complaiſance dans les égards qu'on me témoigna.

Avant de deſcendre à terre, le Capitaine *Cook* me prit par la main, & s'enfermant avec moi dans ſa chambre : » Voilà, me » dit-il, vos courſes finies, mon cher » *Omaï*.... (*Il m'embraſſa*) La Providence a » veillé ſur vos jours ; elle vous ramene

» ſain & ſauf ſur cette Iſle que vous quit-
» tâtes il y a plus de quatre ans, pour ſui-
» vre des Etrangers qui ne ceſſeront de
» s'honorer de la noble confiance avec
» laquelle vous vous livrâtes à leurs pro-
» meſſes & à leur foi.

» L'*Eatooa* m'eſt témoin qu'il me ſeroit
» doux de ne pas diviſer mon exiſtence de
» la vôtre. Vous m'aimez, & je le mérite.
» Que je vous propoſaſſe de ſacrifier vos
» biens actuels & vos eſpérances au plaiſir
» d'être encore le compagnon de mes voya-
» ges & de mes dangers, j'en ſuis ſûr, vous
» ne balanceriez pas un ſeul inſtant; votre
» cœur m'eſt connu: d'ailleurs j'en juge par
» le mien.... (*J'ouvrois la bouche pour lui
» proteſter qu'il me jugeoit bien. Il me la fer-
» ma en continuant*)... mais vous êtes jeune,
» & je ne le ſuis plus. Mille accidents peu-
» vent ſe joindre à la nature, pour abréger
» ma carriere, & il vous reſtera bien des
» années à parcourir. Non, je ne penſe pas
» qu'*Omaï*, ſi cher au Peuple Anglais,
» demeurât ſans protecteurs; mais des pro-

» tecteurs ne remplacent qu'imparfaitement
» un ami.

» Enfin, j'ai reçu l'ordre de vous dépo-
» ser ſur quelqu'une des Iſles *de la Société* ;
» & je les abandonne, ſous peu de jours,
» pour n'y jamais revenir. Cher *Omaï*, nous
» touchons au moment de notre éternelle
» ſéparation : il s'agit de ſavoir où vous
» voulez que nous fixions votre demeure.
» Eſt-ce à *Ulietea* qui vous vit naître? Eſt-
» ce à *Huaheine* qui vous adopta, mal-
» heureux & perſécuté? Il me ſemble que
» vous devez choiſir entre ces deux en-
» droits. Mon premier plan avoit été de
» vous établir à *O-Taïti*, ſous la protec-
» tion d'*Otoo*, qui vous auroit aimé à cauſe
» de moi : mais quelques petites impru-
» dences qui indiſpoſerent contre vous une
» partie des Chefs, ſans diminuer mon
» affection, parce qu'elles ne démentoient
» pas l'excellente bonté de votre cœur,
» m'ont fait abſolument renoncer à ce deſ-
» ſein. Dites-moi donc, *Omaï*, où voulez-
» vous que je vous donne une maiſon & des
» terres?.... Eſt-ce à *Ulietea* ?.... Dans trois

» jours nous mettrons à la voile pour nous » y tranſporter ? «

Je ne répondis d'abord que par mes larmes. Quelques-unes, les ſeules que j'aimaſſe à répandre, furent données à la reconnoiſſance ; les autres me furent arrachées par des ſouvenirs amers, qui ne ſe repréſentoient jamais à mon eſprit ſans le troubler & le confondre. — Eſt-ce à *Ulietea*, reprit avec douceur M. *Cook*, après m'avoir laiſſé pleurer quelque temps ? — C'eſt, lui dis-je enfin, l'endroit que je préférerois. — Eh bien, continua-t-il, je m'engage à obtenir du Roi de *Bolabola* qu'il vous reſtitue les terres de votre famille. — *A obtenir*, m'écriai-je vivement ! Vous n'emploierez donc pas les forces que vous avez en main ? Vous interpoſerez ſeulement vos bons offices ?.... Sublime *Eatooa !* l'invincible *Cook* s'abaiſſer juſqu'à faire des ſupplications, & à des tyrans !.... Et pour *Omaï*.... qui, abandonné de toute la terre, rougiroit de s'humilier à ce point devant l'uſurpateur *Opoony !*.... Allons à *Ulietea*, mais les foudres à la main, & détruiſons une race im-

pie qui répandit le ſang d'une partie des miens, proſcrivit mon malheureux pere, & me deſtina moi-même à tomber ſous la maſſue de ſes Prêtres..... Dieux d'*Omaï* & de ſa famille !..... je jure de ne rentrer à *Ulietea* que pour immoler nos ennemis.... ou mourir à la peine. — Cela étant, continua froidement l'honorable *Cook*, c'eſt à *Huaheine* que j'établirai mon ami. Son projet de vengeance n'a jamais eu mon approbation; & quand je l'approuverois, en me mettant, pour ainſi dire, à ſa place, je ne crois pas que, reſtant à la mienne, je puſſe l'aider dans l'exécution. *Bolabola* n'a point offenſé l'Angleterre, qui ne m'envoie ſi loin d'elle que pour faire du bien aux hommes.... Dans une heure nous irons à terre; préparez-vous.

Il ſe leva ſans attendre de réponſe, & ſortit. Ce que j'avois à lui dire ne l'auroit pas choqué : j'acceptois avec reconnoiſſance les ſoins pacifiques que ſa bonté m'offroit; *Ulietea* étoit le ſeul pays de l'Univers où je ne vouluſſe rentrer que les armes à la main. Quant aux *imprudences* qui

empêcherent

empêcherent mon établiſſement à *O-Taïti*, je ſuis bien aiſe d'avertir ici qu'elles furent réfléchies. Je ne me ſouciois nullement d'être fixé dans cette Iſle, trop éloignée de *Bolabola* & d'*Ulietea*, & dont les Chefs étoient trop riches & trop ambitieux, pour que je puſſe me flatter de m'élever un jour à côté d'eux, & de les conduire. Delà vint que je ne les ménageai guere. Le Capitaine trouva mauvais que je flattaſſe des gens d'une moindre extraction, & que je dépenſaſſe avec eux une partie de mes richeſſes; mais ces gens avoient du mérite, ils pouvoient un jour quitter *O-Taïti*, s'attacher à ma fortune : c'étoient des vengeurs que j'achetois.

*Orée*, que M. *Cook* avoit beaucoup connu dans ſes premiers voyages, & qui lui avoit donné des marques du plus ſincere attachement, n'étoit plus le Chef principal d'*Huaheine*. Régent de l'Iſle pendant la minorité de *Tairée-Tareea*, Souverain actuel, il avoit été contraint de ſe dépouiller de ſon autorité & de ſe retirer à *Ulietea*. Sa démiſſion n'avoit pas été libre. Il

disputa long-temps le terrein, & ne céda qu'à la force. *Tairée-Tareea* étoit un enfant de dix à onze ans, incapable de gouverner, & qui, Roi de nom, ne pouvoit être que l'esclave des Chefs. Il l'auroit été, en effet, sans les grands talents de *Nowa*, sa mere, entre les mains de qui la jalousie mutuelle des *Earées* aima mieux déposer le pouvoir suprême, que de le conférer à un de leurs égaux.

Le moment approchoit où je devois suivre le Capitaine à l'audience du Roi & des Chefs. Je m'habillai très-proprement, & je n'oubliai pas que, dans nos contrées, il est utile d'appuyer ses requêtes par de riches présents. J'en préparai un magnifique pour mon jeune Souverain. Sachant combien il importoit de se concilier l'affection de nos *Téaponées*, Ministres trop puissants du plus terrible de tous les cultes, je destinai à l'*Eatooa* diverses offrandes d'un grand prix, quoique dès-lors j'eusse résolu d'anéantir, au moins de réformer, si je le pouvois, une religion qui déshonoroit les adorateurs & l'Etre adoré. Nous partîmes. Un

Peuple immenſe couvroit le rivage. Les Chefs étoient aſſemblés pour nous recevoir. On avoit perſuadé au Roi qu'il étoit de ſa dignité de ſe faire attendre quelques inſtants. Il arriva. Sa mere l'accompagnoit. Je me tins à une certaine diſtance du royal enfant & des Grands qui l'entouroient, & m'adreſſant au Hiérarque (1), je le priai d'accepter, au nom du Dieu d'*Huaheine*, les dons qu'oſoit lui faire ſon humble ſerviteur. Ils conſiſtoient en plumes rouges, en étoffes, & en pluſieurs autres curioſités. Je m'apperçus que le *Téaponée* les regardoit d'un œil propice, & je ne doutai plus que la Divinité ne fût pour moi. Je préſentai enſuite ce que j'avois apporté pour le Roi, ſa mere & les Chefs. On en parut très-ſatisfait, & on avoit bien ſujet de l'être, puiſque je donnai plus de plumes rouges qu'il n'en eût fallu pour payer tous les cochons de l'Iſle. Pendant ma double oblation, un de mes amis prononça le diſ-

(1) Chef du College des *Téaponées* ou premier Prêtre. Ce mot *Hiérarque* me paroît être de la façon du Traducteur ; je ne l'ai vu nulle part ailleurs.

cours d'uſage en pareil cas. Il parla beaucoup de mes aventures, nomma ſouvent l'*Earée* Roi de la Grande-Bretagne & le Lord *Sandwich*, plus ſouvent encore *Toote* & *Tatée* (Cook & Clerke) *ici préſents*, diſoit-il, en les montrant de la main. Je lui ſoufflai preſque mot à mot toute ſa harangue. Quand elle fut finie, le Hiérarque prit un à un les divers articles que j'avois dépoſés devant lui, fit une courte oraiſon, & envoya mes préſents au *morai*. Ces préliminaires remplis, j'allai m'aſſeoir auprès du Capitaine *Cook*, qui lui-même étoit aſſis à côté du Roi.

Le jeune Monarque & les Etrangers ſe firent des préſents réciproques. C'étoit l'exorde de la négociation. L'on régla de quelle maniere on traiteroit les échanges. Les Inſulaires furent avertis de ce qu'ils avoient à craindre, pour peu qu'ils cédaſſent à la paſſion du vol dont ils étoient dévorés. L'exemple récent de la dévaſtation *d'Eimeo*, pour une chevre dérobée, fut mis ſous leurs yeux avec des couleurs effrayantes. Enfin l'on s'occupa de moi.

Je dis à l'aſſemblée, avec une aſſurance modeſte, que les Anglais m'avoient conduit dans leur patrie : que leur grand Roi & ſes *Earées* m'avoient bien accueilli : qu'il étoit impoſſible d'avoir pour perſonne plus d'égards qu'on en avoit eu pour moi : qu'après un long ſéjour à *Britanne*, où j'avois vécu dans l'abondance de toutes les choſes néceſſaires à la vie, le Capitaine *Cook*, l'ami de toutes les Iſles & le mien, me ramenoit au lieu où l'on m'avoit pris : que j'arrivois poſſeſſeur d'une immenſe quantité de tréſors qui feroient un jour la richeſſe de tous mes compatriotes : que l'invincible *Cook*, repréſentant la Nation Anglaiſe, demandoit inſtamment qu'on m'accordât un terrein, avec la permiſſion d'y bâtir une maiſon & de la cultiver pour ma ſubſiſtance & celle de mes domeſtiques.... » S'il ne l'obtient pas, ajoutai-je en groſſiſ- » ſant ma voix, il eſt décidé à me conduire » à *Ulietea*..... Nobles Chefs, répondez. «

Ce diſcours étoit moins de ma façon que de celle du Capitaine : il m'avoit indiqué les différents points ſur leſquels je devois

inſiſter ; j'en excepte pourtant l'article de mon tranſport à *Ulietea*, qui étoit tout entier de mon invention. Il produiſit un effet aſſez biſarre ; car les Chefs s'imaginerent que le Capitaine étoit déterminé à employer la force pour me rétablir dans les biens de ma famille, & chaſſer les Naturels de *Bolabola*, craints & haïs. Auſſi adopterent-ils avec beaucoup d'empreſſement l'idée de me fixer à *Ulietea*. Mais *Cook* ayant déclaré poſitivement qu'il ne feroit pas la guerre, qu'il ne ſouffriroit pas même, tant qu'il ſeroit dans nos parages, qu'on la fît à la peuplade gouvernée par *Opoony*, & qu'il ne me rétabliroit dans ma terre natale que par la voie de la négociation, ce langage changea tout-à-coup les diſpoſitions du Conſeil, & l'on aima mieux m'avoir à *Huaheine*, que d'enrichir de ma perſonne & de mes tréſors, *Ulietea*, ſoumiſe à un Uſurpateur. Un des principaux Chefs, le plus vieux, *Mataneo*, dit au Capitaine qu'il pouvoit diſpoſer de l'Iſle toute entiere, & en donner à ſon ami telle portion qu'il voudroit. M. *Cook jugeant* ſainement qu'offrir tout c'étoit ne rien donner,

exigea, non-ſeulement que le local fût déterminé, mais encore que la portion du terrein cédé fût exactement meſurée & circonſcrite. On acquieſça à ſa demande, & l'on me tranſmit la propriété d'un morceau de terre ſitué le long de la côte, près du havre d'*Owharre*, & qui s'étendoit depuis le rivage juſqu'à une colline élevée, dont la partie fertile étoit de mon domaine. J'avoue que je m'attendois à quelque choſe de mieux ; mais, au fond, il ne m'en falloit pas davantage pour le moment actuel, & je compris qu'il m'importoit ſouverainement d'être modéré, ſur-tout dans les commencements.

La poſition de mon domicile, au bord de la mer & à portée du meilleur havre d'*Huaheine*, me plut ſinguliérement ; car j'avois formé le projet de devenir *Puiſſance maritime*. Je ne ſaurois non plus exprimer à quel point je fus ſatisfait de l'avidité avec laquelle les Chefs de l'Iſle ſaiſirent l'idée de me tranſporter à *Ulietea*, tant qu'ils crurent que M. *Cook* m'y conduiroit les armes à la main : ce mouvement indélibéré

m'apprit que leur concorde avec ceux de *Bolabola* n'avoit d'autre fondement que la crainte, & qu'à la premiere occaſion favorable ils recommenceroient la guerre, ne déſirant rien plus ardemment que d'exterminer un Peuple, dont l'exiſtence menaçoit ſes voiſins de l'aſſerviſſement ou de la mort. Cette conſidération me parut aſſurer ma vengeance, & m'en fit goûter les prémices.

Dès que je fus poſſeſſeur incommutable de mon terrein, le Capitaine envoya à terre les Charpentiers des deux vaiſſeaux, pour me conſtruire une maiſon commode & sûre. Je marquai ſon emplacement au pied de la colline. On lui donna vingt-quatre pieds de long, ſur dix-huit de large, & dix de hauteur. On arrêta qu'après le départ de M. *Cook*, j'en bâtirois une beaucoup plus grande ſur le modele des habitations du pays. Quelques Chefs promirent de m'aider dans cette opération : on verra que je ſus me paſſer de leur ſecours. M. *Cook* recommanda à ſes Ouvriers de n'employer à ma maiſon que le moins qu'ils

pourroient de clous & de ferrements, de peur que les Naturels d'*Huaheine* ne ſe portaſſent à renverſer l'édifice, ou du moins à en altérer la ſolidité, pour ſe procurer les morceaux de ce métal utile, la choſe la plus eſtimée d'eux, après les plumes rouges. Le frontiſpice de mon hôtel fut orné d'une inſcription en langue latine, dont voici la traduction : *Georges III. Roi. 2 Novembre 1777. Vaiſſeaux, la Réſolution & la Découverte. Capitaines, Cook & Clerke.* Je perſuadai à mes crédules concitoyens que cette écriture étoit une conjuration pour faire mourir, entre deux ſoleils, quiconque auroit l'audace inſenſée de vouloir me nuire.

La maiſon n'étoit pas encore achevée qu'on me créa, pour ainſi dire, un jardin, ſource de mille petites douceurs européennes. M. *Cook* y ſema lui-même pluſieurs graines qu'il avoit apportées d'Angleterre; avant de quitter *Huaheine*, il eut le plaiſir de voir chaque partie de cette plantation donner des marques de vie, & des eſpérances de fécondité. Je ne dois pas omettre

que ce jardin n'étoit pas d'une grande étendue ; des raiſons que je ne tarderai pas à développer, m'avoient fait déſirer qu'il n'occupât qu'une médiocre portion de mon terrein.

Auſſi-tôt que ma maiſon fut en état de me recevoir, j'y tranſportai toutes mes richeſſes, & les nouveaux préſents que me fit le Capitaine *Cook* : ils conſiſtoient en un beau cheval de race anglaiſe & une jument, non moins belle, que le cheval avoit couverte pendant le ſéjour à *O-Taïti*, & qui, ſelon les apparences, devoit me donner inceſſamment un poulain : en une chevre pleine : en une truie & deux cochons de race anglaiſe, dont la ſociété ne pouvoit qu'améliorer la race indigene de nos contrées : en quantité de paquets de graines de toutes les eſpeces. Il joignit à ces dons celui d'un mouſquet, armé de ſa baïonette, d'un fuſil de chaſſe, de deux paires de piſtolets, de trois grands ſabres, d'un baril de poudre, de vingt ou trente livres de petit plomb, & d'un ſac où il pouvoit y avoir une cinquantaine de balles. „ Je

» crains, me dit-il, en me remettant cette » partie de ſon préſent, qui me flattoit plus » que tout le reſte, je crains, cher *Omaï*, » que ces armes ne ſervent ici à augmenter » vos dangers, au lieu d'y établir votre » ſupériorité. Elles peuvent vous rendre » imprudent & vain ; & alors vous êtes un » homme perdu. Si je ſuivois mon incli- » nation, je ne vous les laiſſerois pas ; » mais vous me les avez demandées avec » tant d'inſtance, que je craindrois que » vous ne m'accuſaſſiez de mauvaiſe vo- » lonté, ſi je vous les refuſois. « Je lui proteſtai que le ſouvenir de ſa ſageſſe & de ſes conſeils régleroit mes démarches, préſideroit à toutes mes actions, & que s'il entendoit un jour parler de moi, il n'auroit point à rougir de m'avoir aimé, ni à ſe repentir de m'avoir comblé de ſes bienfaits.

Il faut que je diſe, avant d'aller plus loin, que mon arſenal étoit compoſé de beaucoup plus de pieces que M. *Cook* ne le croyoit. Le projet d'arracher *Ulietea*, ma patrie, à la dure & honteuſe ſervitude

où elle étoit réduite, ne m'ayant pas quitté un ſeul inſtant, depuis que les Anglais me prirent à *Huaheine* pour m'emmener avec eux, j'avois fait, à la dérobée, nombre d'acquiſitions qui pouvoient faciliter l'exécution de mes deſſeins ; &, ſans que perſonne s'en apperçût, je les avois ſerrées au fond de mes coffres. En voici la liſte : Quatre mouſquets & leurs baïonettes, & pluſieurs autres baïonettes de rechange..... ſix piſtolets d'arçon..... douze piſtolets ſi petits, que la main qui les tenoit n'en paroiſſoit pas armée, à moins qu'on n'y regardât de bien près..... deux couteaux de chaſſe de la meilleure trempe..... une armure complette, caſque, cuiraſſe, lance, &c..... quelques fers de piques ou hallebardes..... une quantité aſſez conſidérable de poudre & de balles.

Toutes ces richeſſes meurtrieres m'avoient été données en partie par différentes perſonnes à qui je témoignois beaucoup d'envie de les avoir ; j'en avois auſſi échangé contre d'autres choſes précieuſes en Europe, dont on m'avoit fait préſent,

mais inutiles chez nous, du moins inutiles à ma vengeance; j'en avois même acheté quelques pieces, car Milord *Sandwich* porta l'attention, pendant mon ſéjour en Angleterre, juſqu'à pourvoir abondamment à mes beſoins, je dirois preſqu'à mes fantaiſies pécuniaires. Fixé à *Huaheine*, je traitai, avec les gens de l'équipage, de mes pots, chaudrons, plats, aſſiettes, verres, bouteilles & autres meubles dont un ménage en Europe ne ſauroit ſe paſſer, mais dont le mien n'avoit pas un beſoin extrême, puiſqu'on boit à merveille dans un coco, & qu'un mets pour être ſervi dans une belle feuille de bananier, n'en eſt pas moins délicat. Ces ſuperfluités pouvoient être une reſſource dans les nouveaux pays que M. *Cook* alloit découvrir, & j'obtins en échange des inſtruments de fer, comme limes, marteaux, ſcies, clous, &c, mais ſurtout un bon cornet de poudre. Je poſſédois des feux d'artifice: on m'offrit de les reprendre en me payant leur valeur en marchandiſes à mon uſage; je le refuſai. Outre que je prévoyois les grands ſer-

vices qu'ils pourroient me rendre, j'étois bien aiſe de les conſerver pour le jour de mon triomphe, ſuppoſé que l'*Eatooa* me donnât la victoire ſur mes ennemis.

On ne ſera pas fâché de trouver ici le détail des principales pieces qui compoſoient mon tréſor. J'avois un étui de mathématiques & quelques inſtruments relatifs à cette ſcience; un beau téleſcope & deux bonnes lunettes d'approche; un gros paquet de lunettes ordinaires..... Un tour avec une ample collection des outils qui lui ſont propres; j'étois auſſi approviſionné de ceux du Menuiſier..... Un aſſortiment complet de clincaillerie: ſerrures, clefs, verrous, gonds, fiches, crochets, &c..... Deux ſocs de charrue, douze fers de bêche, deux rateaux de fer, &c..... Un moulin à poivre & deux moulins à café..... Pluſieurs têtes à filer de la laine & du lin, garnies de leurs broches..... Une boëte pleine d'épingles, d'aiguilles à coudre, de pelotons de fil & de ſoie de toutes couleurs..... Pluſieurs coupons de toile de différentes qualités, des habillements

complets, tels que les hommes & les femmes en portent en Angleterre, & des étoffes pour en faire d'autres..... Une machine électrique, une lanterne magique, un trictrac, des damiers, un jeu d'échecs, des cartes à jouer, un dominot, un ſolitaire, &c..... Un orgue portatif, un cor, un ſerpent, une flûte, un violon, une vielle, &c., & des cordes à proportion..... Une collection d'eſtampes & quelques tableaux, des cartes de géographie, des deſſins, des plans..... Une petite bibliotheque choiſie ; quantité de recettes manuſcrites, de deſcriptions, d'analyſes, de ſecrets..... Des modeles en petit d'un vaiſſeau, d'un moulin à vent, d'une pompe, d'un rouet, d'un dévidoir, d'une charrue, d'une herſe, & de pluſieurs autres machines ; d'une maiſon toute entiere ; d'un *morai* ou temple chrétien & de toutes ſes parties..... Une vaſte & forte armoire, pluſieurs coffres : tout cela démonté..... Enfin une grande caiſſe remplie de plumes rouges, de miroirs, peignes, tabatieres, rubans, poupées, pantins, & autres joujoux que j'eus ſoin de montrer à mes com-

patriotes, & qu'ils regarderent avec l'attention du défir : ces charmantes bagatelles me promettoient des amis à bon compte.

Ma maiſon arrangée, & mes richeſſes placées dans un ordre convenable, ſouſtraites, autant qu'il étoit poſſible, aux yeux & à la main, tant des voleurs qui voudroient me ſurprendre ou m'attaquer à force ouverte, que des honnêtes fripons qu'une fauſſe & très-ruineuſe bienveillance attireroit chez moi, j'invitai M. *Cook* & les principaux Officiers des deux vaiſſeaux, à venir dîner avec leur fidele & reconnoiſſant *Omaï*. Ils me firent tous cet honneur, & ma réception les flatta au point qu'ils renouvellerent trois fois leur viſite, & accepterent autant de fois le repas ſimple & frugal que l'amitié leur prépara. Un jour que je reconduiſois M. *Cook* à ſon canot, reſté ſeul avec moi, il me tint ce diſcours, que j'écoutai comme le teſtament de ce grand homme.

» Mon ami, je n'attends plus qu'un vent favorable

favorable pour lever l'ancre, & vous quitter..... (*Il parla très-lentement, s'arrêtant preſqu'à chaque phraſe.*) Nous vous avons fait tout le bien que nous étions capables de vous procurer, & que vous étiez capable de recevoir. Vous voilà le plus riche Inſulaire de cette peuplade. Le Roi, la Régente & les Chefs ſont pauvres en comparaiſon de vous..... J'appréhende cependant que vous ne ſoyez bientôt dans une poſition moins heureuſe (*cela n'étoit pas poſſible*) que celle où vous étiez avant de nous avoir connus. Peut-être qu'accoutumé aux douceurs de la vie civiliſée, il vous ſera pénible, douloureux, de ne les plus goûter..... Les avantages que vous avez tirés de votre commerce avec nous, & de la tendre amitié que vous avez ſu nous inſpirer, mettent votre ſûreté perſonnelle dans un péril très-imminent: il eſt impoſſible que vous y échappiez, à moins que la prudence & la circonſpection ne reglent toutes vos démarches..... Careſſé en Angleterre par tout ce qu'il y avoit de grand, vous avez preſqu'oublié votre premiere condition. Il im-

portoit peu à ceux qui vous accueilloient dans ma patrie que vous fuſſiez né ſur le trône d'une de vos Iſles, ou au dernier rang de la Nation o-taïtienne : on ne voyoit en vous que la qualité d'étranger, d'homme aimable, & ſur-tout d'homme nouveau..... Revenu ici, dans cet endroit où vous vécûtes d'abord miſérable & dépendant, vous ne devez pas prétendre à un état diſtingué ; on ſe ſouvient de ce que vous fûtes autrefois : & ſi la mémoire s'en étoit perdue, comptez que l'affreuſe jalouſie, née déjà de vos richeſſes dans la plupart de vos compatriotes, ne manqueroit pas de le rappeller..... Réfléchiſſez attentivement ſur le caractere des hommes auxquels vous vous êtes volontairement aggrégé, & vous ſentirez comme moi que le mérite perſonnel ne parviendroit que très-difficilement, qu'il ne parviendroit peut-être jamais à vous faire ſortir de votre claſſe, pour vous tranſporter dans une claſſe ſupérieure. Ce déplacement eſt ſans exemple parmi vos Inſulaires. Le préjugé des diſtinctions héréditaires les tyranniſe de la maniere la plus aveugle & la plus

opiniâtre..... Tâchez d'atteindre à la conſidération qui ſuit l'aiſance, les talents, les moyens d'obliger, en tout genre, & toutes ſortes de perſonnes ; mais gardez-vous d'aſpirer à celle qui vient du pouvoir ou qui le donne : l'ambition feroit de vous une de ſes plus illuſtres victimes. «

» Je vous conſeille, *Omaï*, de vous attacher particuliérement à quelques-uns des Chefs d'*Huaheine*, & de vous aſſurer leur protection par des préſents diſtribués à propos : il vous reſtera toujours aſſez de bien, ſi la tranquillité vous reſte..... Il ſeroit poſſible que cette tentative ne réuſsît pas ; qu'on prît vos préſents ſans vous protéger : nulle part la reconnoiſſance n'eſt la vertu favorite des Grands ; n'importe, il faut tenter ; le ſuccès ne dépend pas de nous. «

» Je vous conſeille plus que je n'ai jamais fait, de renoncer à vos projets contre les Inſulaires de *Bolabola*, ou, tout au moins, de les renfermer dans le fond de

votre ame, juſqu'à ce qu'il ſoit temps de les exécuter. On hait *Opoony*, mais on le craint encore davantage; s'il menaçoit, & qu'on eſpérât l'appaiſer en vous livrant, vous ſeriez ſacrifié. Ménagez cet Uſurpateur. Ne dites rien, ne faites rien qui ſoit de nature à l'offenſer. Je vous en avertis: on épiera toutes vos démarches, & pour peu qu'elles ſoient ſuſpectes, on les empoiſonnera..... Les révolutions ſont aſſez fréquentes dans votre pays; attendez-en une favorable à vos deſſeins. Si elle n'arrive point, vous ne vous ſerez pas vengé; mais vous aurez vécu dans le calme qui vaut mieux que la vengeance. «

» Je vous conſeille enfin de vous appliquer à l'agriculture & aux ſoins domeſtiques, à tous les arts dont vous avez reçu les notions pendant votre voyage. Que vos Compatriotes jouiſſent des connoiſſances que vous avez acquiſes. Régnez ſur eux par des bienfaits ſans nombre, & ne ſoyez jamais que leur égal..... Méritez l'eſtime de vos contemporains, les regrets de ceux qui vous ſurvivront, & l'admira-

tion de la poſtérité. Que le nom d'*Omaï* ne ſoit prononcé après ſa mort, &, s'il eſt poſſible, de ſon vivant, qu'avec ce doux attendriſſement qu'on éprouve en penſant à un être chéri & reſpecté..... Vous aurez beaucoup à travailler pour arriver-là ; mais eſt-il des peines que n'adouciſſe l'eſpoir d'une pareille récompenſe ? "

„ Si vous m'en croyez, vous vous marierez inceſſamment. L'ami, le compagnon du Capitaine *Cook* doit avoir des mœurs. Une bonne & charmante épouſe vous fera aimer la vie plus que la vengeance ; & en vous rendant pere, elle doublera l'obligation de vous conſerver.

„ Chaque fois qu'un vaiſſeau européen relâchera à *Huaheine*, ou dans une Iſle voiſine, vous me devrez un compte exact de tout ce qui vous ſera arrivé depuis mon départ ou depuis vos dernieres nouvelles ; en revanche, vous aurez des miennes, autant que je le pourrai..... J'oſe vous promettre qu'*Omaï* deviendra aſſez célebre en Euro-

pe par la *relation de mon voyage*, pour qu'aucun Capitaine, ſéjournant dans vos contrées, ne vous refuſe ſon aſſiſtance, ſi vous la lui demandez en mon nom..... Quant à moi, cher *Omaï*, il eſt probable que je ne vous reverrai pas ; mais ne le dites à perſonne : ce ſecret doit, pour votre avantage, demeurer entre nous deux. «

Ainſi parla le Capitaine *Cook* : nous arrivions au canot quand il finiſſoit. Ma réponſe fut une promeſſe de docilité. Si, dans la ſuite, je l'ai oubliée, j'étois ſincere alors : le Capitaine eut même la ſatisfaction d'entendre, avant ſon départ, deux Chefs des plus puiſſants ſe vanter de *préſents magnifiques* dont je les avois *honorés*. J'avouerai néanmoins que cette diſtribution n'étoit pas de mon goût. Je penſois que choiſir un petit nombre d'*Earées* pour répandre ſur eux quelques écoulements de ma fortune, c'étoit indiſpoſer les autres qui ſe verroient négligés ; & que ceux-ci pourroient plus pour me nuire que ceux-là pour me défendre, tant parce que les mécontents ſeroient en plus grand nombre,

que parce que les moyens de faire du mal ſont plus multipliés que les moyens de faire le bien. Mais, un ſeul article excepté, j'aurois ſuivi ſans examen tous les conſeils de mon incomparable ami, & ma raiſon n'étoit écoutée que lorſqu'elle s'accordoit avec la ſienne. Je voulus l'accompagner à ſon bord pour y paſſer la nuit; il me renvoya, en me diſant gracieuſement *qu'un maître de maiſon devoit coucher chez ſoi*, & que d'ailleurs il falloit s'exercer à notre ſéparation. Je craignis que, pour m'en épargner la douleur, il ne partît ſans autre adieu : il me raſſura. *Dès demain*, me dit-il, en démarant, *je reviens à terre, & ce ſera encore pour vos intérêts.*

La nuit qui ſuivit cette converſation me fut fatale, mais autrement que je l'avois imaginé. Il faut reprendre les choſes d'un peu plus haut.

Le commerce d'échange entre les Anglais & les Inſulaires, s'étoit fait, pendant quelques jours, avec la meilleure foi du monde & toute la tranquillité poſſible. Le

récit des punitions infligées à *Eimeo* avoit contenu les voleurs; du moins on ne s'étoit pas apperçu qu'ils euſſent rien dérobé. Le 29 Octobre, au ſoir, un Naturel de *Bola-bola*, nommé *Hapi*, ſe gliſſa dans l'obſervatoire établi à terre, & emporta furtivement un *ſextant*. M. *Cook* accourut ſur le champ pour en demander la reſtitution aux Chefs, aſſemblés à l'occaſion d'un *Haïva*. J'articulai la réclamation de mon commettant avec toute l'énergie dont notre langue eſt capable. On ne m'écouta pas, & le divertiſſement continua. Indigné de cette eſpece de mépris, le Capitaine ſe leva, donnant les marques d'une colere prête à éclater. Il commanda aux acteurs d'interrompre des jeux, qui n'étoient plus de ſaiſon quand il ſe plaignoit; & s'adreſſant aux Chefs, il les ſomma de lui déclarer s'ils entendoient ou non lui remettre le voleur & la choſe volée. Il étoit aſſis au milieu d'eux; je le déſignai, il nia; j'inſiſtai, & ſur mon témoignage, *Cook*, piqué au vif, le fit enlever par un détachement des Soldats de la marine, & conduire à bord de *la Réſolution*. Ce coup hardi excita une

rumeur générale. La plupart des Insulaires avoient été trompés par l'assurance avec laquelle il se disoit innocent. Il m'importoit extrêmement que *Hapi* fût trouvé coupable, sans cela j'aurois été regardé de très-mauvais œil à *Huaheine*. Heureusement que se voyant pris, il avoua tout, & indiqua l'endroit où il avoit caché le *sextant*. On admira mon discernement. Il semble que le Capitaine désirant que les Naturels de *Bolabola* ne troublassent point ma tranquillité, il eût été naturel de pardonner à un coupable de cette peuplade, arrêté sur ma dénonciation. Il n'y pensa point, ou il ne fut pas assez maître de son ressentiment; *Hapi* retourna à terre, sans cheveux, sans barbe & sans oreilles. Cette excessive rigueur le mit au désespoir; il jura de brûler ma maison, de m'assommer. La nuit dont je parle, montra que sa rage ne s'exhaloit point en menaces vaines. Il s'introduisit dans mon jardin, en arracha les plantations, ne ménagea rien, & endommagea presque tout. Les seps de vigne que j'avois apportés d'*O-Taïti* ne furent pas plus épargnés que le reste : j'en retrou-

vai quelques-uns, & avec eux l'eſpérance flatteuſe de donner le vin aux *Iſles de la Société*.

Les emportements de *Hapi* engagerent le Capitaine à s'en ſaiſir une ſeconde fois. Son deſſein étoit de le tranſporter dans une terre ſi éloignée, que l'impuiſſance de me nuire lui en ôtât l'envie, ou la rendît inutile. L'ingénieux coquin eut l'adreſſe de ſe ſauver, traînant à ſa jambe le morceau de fer qui l'attachoit ſur le vaiſſeau. Le bruit courut qu'il s'étoit retiré à *Ulietea*, & M. *Cook*, qui avoit réſolu de deſcendre ſur cette Iſle, ſe promettoit bien d'y reprendre ſon homme. On verra que l'exécution ne répondit point à la volonté.

Enfin le moment du départ des vaiſſeaux étoit arrivé. M. *Cook* vint prendre congé du Roi & des *Earées*, réunis pour cette derniere & ſolemnelle entrevue. Après mille proteſtations d'eſtime & d'affection réciproque, mon protecteur, mon ſecond pere s'occupa de mes intérêts. » Je confie à votre garde, » dit-il au jeune Roi & aux Chefs, la per-

» ſonne d'*Omaï*, ſes domeſtiques & ſes
» biens : vous m'en répondrez tous ſolidai-
» rement..... En le voyant, ſouvenez-vous
» qu'il eſt le protégé d'un puiſſant Monar-
» que, & l'ami du Capitaine *Cook*..... Je
» reviendrai bientôt à ce même endroit où
» je vous parle ; mon premier ſoin ſera de
» m'informer d'*Omaï* : ſi j'apprenois qu'on
» eût manqué aux égards qu'on lui doit,
» aux promeſſes que vous m'avez faites de
» le défendre..... rien, non rien ne vous
» ſauveroit des fureurs de ma vengeance.
» Ecoutez mon ſerment : ſi je l'apprenois....
» je jure par l'*Eatooa* d'embraſer vos mai-
» ſons, vos pirogues, de couper vos ar-
» bres, de ravager vos campagnes, de vous
» exterminer ſans diſtinction d'âge, de
» ſexe, de pouvoir, ou de vous réduire à
» un eſclavage pire que la mort..... je le
» jure. Quand le Dieu des ames aura re-
» pris la mienne, un autre Anglais me
» ſuccédera ; il aura mes ſentiments pour
» *Omaï*, devenu notre compatriote, notre
» frere. En vous quittant, Roi & Chefs
» d'*Huaheine*, je vais à *Bolabola*, & je ré-
» péterai à *Opoony* ce que vous venez d'en-

» tendre. S'il oſoit vous inquiéter à cauſe » d'*Omaï*, ſoyez sûrs que nous revolerions » ici pour vous ſecourir ou vous venger.... » Adieu. Méritez l'amitié de la Nation » anglaiſe ; je vous demande la vôtre. « A ces mots le Capitaine ſe leve, embraſſe le jeune Roi, ſalue les Chefs & le Peuple, & reprend le chemin du rivage, accompagné de toute l'aſſemblée. Je le ſuis au vaiſſeau ; on appareille ; l'Iſle eſt ſaluée de cinq coups de canon : le vent gonfle les voiles, & nous pouſſe en plein mer. On étoit au 3 Novembre 1777.

Il n'étoit plus poſſible de différer d'un ſeul moment notre ſéparation. J'embraſſai tendrement chacun des Officiers, preſque tout l'Equipage : mon courage ſe ſoutint juſqu'à M. *Cook* ; mais en ouvrant les bras pour le recevoir, en me précipitant dans les ſiens, un torrent de larmes coula de mes yeux, & inonda ſon viſage. Ma reconnoiſſance & ma douleur n'employerent point d'autres expreſſions. J'ignore s'il me parla, ce qu'il me dit ; je n'étois plus à moi. Il fallut m'arracher à cette pénible &

délicieuſe ſituation. M. *King* me tranſporta dans un canot, & me conduiſit lui-même à terre. Mes gens m'attendoient ſur la greve; on me remit entre leurs mains. J'y reſtai dans le ſilence de l'anéantiſſement, les yeux fixés ſur le vaiſſeau qui s'éloignoit. Il n'étoit plus viſible que je croyois encore le voir. Une multitude de ſentiments tumultueux rempliſſoient mon ame, la déchiroient: cette guerre inteſtine ſe manifeſtoit au dehors par des ſoupirs brûlants, des gémiſſements entrecoupés, des geſtes où ſe peignoit le délire de l'affliction. Cependant le jour tomboit: deux de mes domeſtiques me prirent par-deſſous les bras, & me traînerent à la maiſon. Je m'étendis ſur une natte. La nature accablée pria le ſommeil de ſuſpendre mes peines; il le fit: & l'aurore du lendemain me trouva calme & tranquille, mais toujours affligé. Je le ſuis encore, & je ne crois pas que je ceſſe entiérement de l'être.

Ma famille étoit alors compoſée de neuf perſonnes, ſans me compter. J'avois pris à *O-Taïti* quatre *Towtous* ou domeſtiques,

que j'avois eu ſoin de choiſir intelligents, robuſtes & courageux. Je trouvai à *Huaheine* un de mes freres qui m'aimoit beaucoup : il ſe nommoit *Balaami* ; une ſœur d'un caractere excellent : ſon nom étoit *Zée* ; l'époux de cette ſœur ( *Faloonou* ), homme précieux par ſon honnêteté & ſon bon ſens. Ils conſentirent tous trois à s'attacher à ma fortune & à confondre leurs ménages avec le mien. Ils étoient abſolument ſans crédit à *Huaheine* ; mais les ſervices que j'en attendois, n'avoient beſoin que de leurs qualités perſonnelles. Enfin le Capitaine m'avoit donné les deux Zélandais qui s'étoient embarqués avec nous. C'étoit, en hommes, la plus riche partie de mon tréſor. *Taweiharooa*, le plus âgé, avoit un jugement exquis, & une facilité ſinguliere à apprendre tout ce qu'il vouloit. *Kokoa*, le plus jeune, annonçoit beaucoup d'énergie dans le caractere, & cette eſpece de vivacité, cette aimable étourderie, qui eſt plutôt le germe des vertus que des vices. Tous deux étoient ſuſceptibles de l'attachement le mieux ſenti & le plus inviolable ; tous

deux promettoient une force de corps, à quoi nulle autre, dans toutes nos Iſles, n'étoit comparable : je ne devois pas, eu égard à ma poſition, me montrer indifférent ſur cet article.

Réſolu d'employer au moins un an à conſolider mon établiſſement à *Huaheine*, & à acquérir, avec des amis, la conſidération à laquelle je pouvois prétendre, ſuivant les idées de M. *Cook*, je penſai qu'une femme pour les détails du ménage, & huit hommes, dont quatre pour les gros travaux, & quatre pour vivre plus familiérement avec moi, ſuffiroient à ce que je me propoſois d'exécuter dans un ſi court eſpace de temps, & qu'il ne convenoit pas que je me ſurchargeaſſe de bouches inutiles.

Chef ou Supérieur de la Communauté, je commençai l'exercice de mes fonctions par régler la ſubordination que je voulois être obſervée dans ma famille. Je déclarai donc que les *Towtous* obéiroient à mon frere & à mon beau-frere comme à moi-

même ; je leur enjoignis d'avoir la même déférence pour les ordres de ma ſœur, relativement aux choſes de ſon diſtrict : ſauf, dans tous les cas, l'appel à mon Tribunal ; mais intérieurement je me promettois bien de toujours favoriſer l'autorité, à moins que l'erreur ne fût dangereuſe ou palpable ; car la raiſon, dans le premier cas, & la ſaine politique, dans le ſecond, m'impoſoient le devoir d'être juſte. Quant aux deux Zélandais, je voulus que, pendant quelque temps, ils fuſſent ſoumis à tout le monde, non comme les *Towtous*, ni par le même motif, mais pour apprendre à commander.

En général, je m'efforçai de réduire au plus ſimple néceſſaire les nuances d'inégalité qui diſtinguent les membres d'une même famille. C'eſt pourquoi j'arrêtai que nous mangerions tous enſemble. Ce réglement ſouffroit quelque difficulté pour ma ſœur, parce que dans les mœurs o-taïtiennes, les femmes ne peuvent pas même prendre leurs repas en préſence des hommes. Ce *taboo* ridicule, injurieux à la

plus belle moitié du genre humain, étant un de nos uſages que je projettois d'abolir, ſi jamais on accueilloit mes réclamations contre nos abſurdes préjugés; je mis en délibération la ſéance de *Zée* à notre table. Tous les capitulants furent de l'avis qui me plaiſoit, à l'exception pourtant d'un *Towtou* qui craignit de compromettre ſa dignité virile. *Koka* lui dit brufquement que s'il avoit du goût pour la ſolitude, il mangeroit à part & nous tourneroit le dos. Il aima mieux impoſer ſilence à ſa vanité ſexuelle; & faire comme nous. Je tenois le haut bout; *Baladmi* étoit à ma droite; *Faloonou* à ma gauche; venoient enſuite *Zée*, les Zélandais & les *Towtous*. J'affectai de mettre ma ſœur à côté de ſon mari, quoique je n'ignoraſſe pas qu'en Europe, on fait préciſément le contraire. Pendant mon ſéjour en Angleterre, j'ai eu plus d'une occaſion de me convaincre qu'à table, la meilleure place d'une femme ſera toujours celle que j'aſſignai à *Zée*. Comme je conſeillerai toujours aux meres de n'y point laiſſer d'eſpace entre leurs filles & elles. J'ai mes raiſons; elles ſe-

ront ſenties à *O-Taïti* & dans les autres *Iſles de la Société*, ſi la mode de réunir les deux ſexes à la même table, efface l'odieuſe diſtinction qui éleve le plus fort & avilit le plus aimable.

Ces petits arrangements étant faits, je crus qu'avant de diſtribuer réguliérement les occupations, il convenoit que tout mon monde travaillât ſans délai à garantir des inſultes ennemies, notre commune habitation, & à cultiver ſoigneuſement le terrein qui m'avoit été cédé, afin que, profitant de la ſaiſon des ſemailles, nous puſſions eſpérer une abondante & prompte récolte. Le lendemain du départ de M. *Cook*, nous emmanchâmes quatre de nos bêches & quelques autres inſtruments propres à remuer la terre. La sûreté de ma maiſon m'intéreſſant plus que tout le reſte, je ne différai pas d'un inſtant à pourvoir à cet article de premiere néceſſité. Nous traçâmes, *Taweiharooa* & moi, l'enceinte d'une cour, aſſez peu vaſte pour que nous la gardaſſions facilement, mais néanmoins aſſez grande pour contenir nos

beſtiaux pendant la nuit, & recevoir dans la ſuite quelques bâtiments que je me propoſois d'y conſtruire, tels qu'un magaſin, une écurie, des étables, &c. La forme de cette cour étoit irréguliere, parce que les bâtiments n'exiſtoient encore qu'en projet : leur conſtruction devoit remédier à ce défaut, qu'elle auroit produit, s'il n'avoit pas été prévu. Le plan conçu & les jalons plantés, j'ordonnai l'excavation d'un double foſſé, dont les dimenſions furent inégales. Le foſſé intérieur n'avoit que trois pieds de large, & à-peu-près autant de profondeur ; le foſſé extérieur en avoit dix dans les deux ſens. On jetta la terre ſur l'eſpace qui ſéparoit les deux foſſés, & elle ſervit à faire une terraſſe d'une élévation conſidérable, ouvrage que je regardai, avec raiſon, comme la meilleure partie de mes fortifications. Non loin de ma demeure, ſur le penchant de la colline à laquelle on l'avoit preſqu'adoſſée, couloit un foible ruiſſeau que je pouvois conduire dans mes deux foſſés. Conſidérant que nos Inſulaires nagent comme des poiſſons, je me contentai d'introduire

l'eau dans la capacité du foſſé intérieur, où elle devint infiniment utile aux beſoins du ménage, & je laiſſai à ſec le grand foſſé. Des deux côtés de la terraſſe, & ſur le bord extérieur du grand foſſé, on ficha en terre des branches d'un arbuſte qui vient de bouture, & dont les pouſſées, ſi on les façonne en charmille, ne tardent pas à procurer une haie impénétrable. Ma cour n'avoit qu'une entrée; j'aurois bien voulu la fermer avec un pont-levis; mais je fus obligé de me contenter d'une forte barriere. Il falloit que, du côté de la maiſon, l'accès de la terraſſe fût aiſé: de place en place on ménagea des coupures dans la haie, & l'on mit ſur le foſſé intérieur des claies couvertes de gazon; ponts fragiles, mais peu diſpendieux, qui correſpondoient aux coupures.

Ces travaux dont l'hiſtoire ne coûte ici que quelques lignes, nous fatiguerent extrêmement. J'aurois voulu les achever, tandis que la terreur du nom anglais ſubſiſtoit encore à *Huaheine*, & que le ſéjour du Capitaine *Cook* à *Ulietea* & à *Bolabola*

pouvoit ſervir à la renouveller, ſi je m'appercevois qu'elle s'affoiblît, & qu'on ſe prévalût de l'éloignement de mes protecteurs pour me tourmenter ou pour me nuire. Mais ils conſumerent beaucoup de temps, quoique nous priſſions à peine huit à neuf heures de repos, & que l'envie d'en faire plus que les autres, eſpece d'émulation que je ſus faire naître & entretenir, doublât, en quelque ſorte, les efforts & l'activité de mes collaborateurs.

Rendons juſtice aux pacifiques & louables diſpoſitions du peuple qui m'avoit adopté. Depuis le matin juſqu'au ſoir nous étions environnés d'Inſulaires, qui non-ſeulement ne nous gênoient en aucune façon, mais ſembloient encore prendre plaiſir à voir l'ardeur avec laquelle nous fouiſſions la terre & pouſſions nos tranchées. Me doutant qu'ils ne manqueroient pas de nous interroger ſur le but que nous nous propoſions, je recommandai qu'on leur répondît que c'étoit pour nous loger à la maniere uſitée en Angleterre. Beaucoup nous aiderent; mais le deſir de manier &

d'eſſayer nos outils, eut plus de part à cette bonne œuvre, que celui de nous obliger. N'importe le motif de l'action, nous en recueillîmes le fruit.

Ma cour étant fermée, je tournai mon attention & toutes les forces de mon atelier du côté de notre jardin. On l'environna d'un petit foſſé. L'eau qui ſortoit du foſſé intérieur de ma maiſon rempliſſoit celui du jardin, & delà s'acheminoit à la mer en ſerpentant dans tout le reſte de mes poſſeſſions. Cet arroſement artificiel fut la premiere leçon économique que je donnai à mes compatriotes.

Je me ſervis d'une eſtampe de ma collection pour diviſer, ſymmétriquement & avec goût, la portion de mon terrein, conſacrée au jardinage. Aux graines déjà ſemées par le Capitaine *Cook*, j'en ajoutai d'autres en aſſez grande quantité. Je m'appliquai ſur-tout à varier & à multiplier les eſpeces, de ſorte qu'un même carreau offroit quelquefois à l'œil deux ou trois productions différentes. Cette confuſion

ne dura guere qu'une année. Je laiſſai preſque tous mes végétaux parcourir le cercle entier de leur croiſſance & de leur maturité, afin d'avoir, au renouvellement de la ſaiſon, de quoi enſemencer plus de terrein, & faire des échanges ou des préſents : car dès que mes légumes parurent hors de terre, ils exciterent l'envie de tous ceux qui ſe trouvoient à portée d'en ſuivre les progrès. Communicatif par caractere, & heureux du bonheur que j'avois procuré, j'accordai des graines, aux pauvres en pur don, aux riches pour autre choſe, mais je demandois ſi peu qu'on ne s'aviſa jamais de me rien conteſter. Bientôt les ſubſtances végétales, apportées du grand monde civiliſé, furent auſſi communes dans tout *Huaheine* que chez moi, & de notre Iſle elles paſſerent inſenſiblement aux Iſles voiſines. Les Navigateurs qu'un eſprit de paix amenera ſur nos côtes, y verront des pois, des feves, des lentilles, des oignons, des betteraves, des artichaux, des melons exquis, des citrouilles monſtrueuſes, & pluſieurs eſpeces analogues, &c. Ils les entendront déſigner par l'appellation gé-

nérale de *manger de Cook* ou de *manger d'Omaï* : les noms particuliers ſont les mêmes qu'en Angleterre, mais tellement défigurés par la prononciation o-taïtienne, qu'ils paroîtront appartenir excluſivement à la langue de notre pays.

Il me reſtoit à mettre en valeur la plus grande partie du terrein que les *Earées* m'avoient cédé. Je la diviſai en deux portions égales ; l'une devint une belle prairie, au bout de laquelle je ménageai l'emplacement d'une pépiniere, garantie des incurſions animales par un bon foſſé & par une haie ; l'autre fut deſtinée au labourage : je la couvris de froment, d'orge, d'avoine, de graine de lin & de chanvre. Il m'avoit été impoſſible de conſerver des pommes de terre ; mais un peu de graine de ce précieux végétal le reviviſia inſenſiblement parmi nous, & les pommes que nous obtînmes, lentement à la vérité, étoient ſi ſupérieures à celles que j'avois mangées en Europe, que je me félicitai d'avoir été contraint de ſubſtituer la ſemence aux œilletons. Je n'oubliai pas de

planter ſur mon terrein, & dans les endroits les plus propres à ce genre de culture, des bananiers, des palmiers, des cannes à ſucre, &c. J'y joignis dans la ſuite quelques arbres étrangers, dont j'avois encaiſſé les pepins & les noyaux, en partant de *Londres*. Cette précaution nous vaudra, avec le temps, des pommes & des poires, des pêches & des abricots, des ceriſes, des groſeilles, &c. Je me flatte que la bonté du ſol les perfectionnera. Peut-être même acquerrons-nous des variétés intéreſſantes, en mariant enſemble, par la greffe ou l'écuſſon, les eſpeces indigenes & exotiques qui ont entr'elles quelqu'analogie. J'ai déjà dit un mot de mes ceps de vigne, & j'en reparlerai encore ailleurs : je remarquerai ſeulement ici que les ayant retrouvés, après cette nuit déſaſtreuſe, que la vengeance du méchant de *Bolabola* rendit ſi funeſte à mon jardin, je les replantai ; qu'ils languirent long-temps, mais qu'ils vécurent. Leur réſurrection me coûta des ſoins infinis : eh ! pouvois-je l'acheter trop cher ! Actuellement, ſix ans après l'attentat de mon

voleur, je ne conſidere point ces grappes vermeilles qui enrichiſſent nos collines, ſans frémir du danger que toutes avoient couru, renfermées dans les boutures élémentaires que *Hapi* voulut ſe ſacrifier.

Les détails que je viens d'écrire ſans interruption, correſpondent à pluſieurs années ; reprenons la ſuite naturelle des événements.

Dès que le Capitaine *Cook* eut quitté le havre d'*Owharre*, je crus devoir une viſite à mon jeune Monarque, à ſa mere, & à tous les Chefs de l'Iſle. Chacun de ces grands perſonnages me fit l'accueil le plus obligeant : j'entrevis néanmoins que, chez la plupart, il y avoit autant de politique & d'affectation, que de bienveillance & de cordialité, davantage peut-être. Comme je n'ambitionnois alors que le repos, la faveur apparente ou réelle des principaux *Earées* me ſuffiſoit : j'attendois le reſte du temps & des circonſtances.

Les Chefs me rendirent ma viſite. Je

ne comptois pas ſur celle du Roi ; mais on me regarda, à ſa Cour, comme un homme aſſez important pour que *Sa Majeſté* m'honorât de cette marque de faveur & de protection. D'ailleurs mes amis avoient adroitement répandu qu'*Otoo*, Roi ſuprême d'*O-Taïti*, n'avoit pas dédaigné de s'aſſeoir à ma table : l'exemple étoit déterminant. Un jour donc je vis arriver dans mon habitation *Tairée-Tareea*, conduit par ſa mere, qui lui ſervoit de tuteur & de Miniſtre. Il étoit accompagné de *Méemé* ſa ſœur, enfant de huit ans au plus, mais très-avancée pour ſon âge, & promettant une rare beauté. Elle a tenu parole. La mere étoit aimable au poſſible. Fille unique d'un Chef qui joignoit de grands biens à beaucoup d'autorité, elle avoit été mariée de très-bonne heure au pere du Prince régnant. Ils ne vécurent enſemble que peu d'années. L'époux fut tué à la guerre : choſe aſſez rare parmi nos Souverains, qui, ne ménageant pas trop la vie de leurs Sujets, ſe gardent bien d'expoſer la leur. Cependant c'eſt ordinairement pour eux qu'on ſe bat, & le moins ſeroit qu'ils ſe

miſſent ſérieuſement de la partie. *Nowa*, demeurée veuve à dix-neuf ans, ayant tout pour elle, taille, figure, rang, fortune, & une réputation de ſageſſe que la médiſance n'attaqua jamais; *Nowa* eut autant de ſoupirants qu'il y avoit à *Huaheine* d'hommes de condition égale à la ſienne. Des Rois la rechercherent; *Etary* offrit de lui communiquer ſa divinité. Elle ſe refuſa honnêtement à toutes les propoſitions de ce genre, réſolue, diſoit-elle, de ne vivre que pour ſes enfants, tant que la foibleſſe de leur âge & le ſoin de leur éducation lui impoſeroient le devoir de ne les point abandonner. Elle ne paſſoit pas vingt-quatre ans à l'époque où nous ſommes; & ſi dès-lors j'avois oſé lever les yeux ſur une femme d'un état ſi diſtingué, ſi ſupérieur au mien, les vœux de M. *Cook* euſſent été exaucés; *Nowa* métamorphoſoit en époux ſtable le plus incertain de tous les hommes. Je tirai de ma caiſſe aux joujoux un *pantin* pour le jeune Prince, & une *poupée* pour ſa ſœur: ils ne s'attendoient pas à un auſſi magifique préſent; leur joie ſe manifeſta de la maniere la plus

vive & la plus ingénue. J'offris à la Reine-mere un collier de brillants qui, même à *Londres*, eût été beau. Elle refuſa d'abord de l'accepter, moins par orgueil que par modération ; mais s'appercevant qu'elle me faiſoit de la peine, elle le prit & s'en para au même moment. Je reconduiſis la royale famille à ſa demeure. En y entrant la charmante Reine me pria de recevoir un coco dans lequel elle avoit bu : les deux enfants m'embraſſerent.

Il n'eſt point de bonheur ſans mêlange : c'eſt un point ſur lequel j'ai vu qu'on s'accordoit dans tous les pays de l'Univers. Le ſoir du jour où l'aimable *Nowa* me donna ſa taſſe & porta mon collier, ma chevre chévreta, & mourut ; ſon fruit mourut avec elle. Cette perte me fut extrêmement ſenſible. Heureuſement M. *Cook* étoit encore à *Ulietea*, où il m'avoit dit qu'il paſſeroit au moins quinze jours, & où il m'avoit recommandé de lui faire parvenir de mes nouvelles. Je lui dépêchai deux *Towtous* avec une lettre dans laquelle, après avoir expoſé les douceurs de ma

ſituation par rapport aux Inſulaires, je le priois, s'il étoit poſſible, de réparer le malheur qui m'étoit arrivé. Je brûlois d'être moi-même mon commiſſionnaire ; mes yeux euſſent vu encore une fois l'ami de mon cœur ; je l'euſſe embraſſé encore une fois : mais quand je penſai qu'il faudroit auſſi m'en ſéparer *encore une fois*, cette douloureuſe perſpective, ſans éteindre le deſir qui m'agitoit, me retint à *Huaheine*.

Une autre raiſon y rendoit ma préſence néceſſaire. *Zée*, un ſoir qu'elle prodiguoit à ma pauvre chevre des ſoins qui ne l'empêcherent pas de mourir, mais qui adoucirent ſes douleurs cruelles, car elle ſouffrit exceſſivement, crut entrevoir un homme ſans cheveux & ſans oreilles, rodant autour de ma maiſon. Si elle ne s'étoit pas trompée, ce ne pouvoit être que *Hapi*, qui, réfugié chez quelque malheureux de ſa trempe, n'avoit pas quitté *Huaheine*, ou qui y revenoit dans le deſſein d'accomplir le projet de vengeance dont il m'avoit menacé. Cette apparition

me cauſa beaucoup d'inquiétude. Il étoit poſſible que mon coquin ne fût pas ſeul; & d'ailleurs la puiſſance de nuire eſt ſi étendue, qu'un méchant, n'eût-il point d'aſſociés, eſt toujours à craindre. Je marquai au Capitaine mes légitimes appréhenſions & lui demandai des conſeils. Mais comme probablement nous aurions beſoin d'agir avant qu'ils fuſſent arrivés, je délibérai avec *Balaami* & *Faloonou* ſur le parti qu'il y avoit à prendre. Après quelques petites altercations d'uſage, toutes les fois qu'on délibere, nous arrêtâmes premiérement, que les *Towtous* & *Kokoa* ne ſeroient inſtruits de rien: celui-ci, parce qu'il étoit trop jeune; ceux-là, parce qu'ils n'étoient que des domeſtiques dont la fidélité n'avoit pas été éprouvée..... Secondement, que nous veillerions tour-à-tour pour n'être pas ſurpris par notre ennemi, penſant bien qu'il choiſiroit les ténebres pour en faire les complices du crime que ſa haine méditoit..... Troiſiémement, que nous ne nous renfermerions ni plutôt ni plus qu'à l'ordinaire, afin que *Hapi* ne ſoupçonnât pas qu'il étoit attendu.

Trois jours s'écoulerent. Rien ne parut. Nous commençions à croire que *Zée* avoit pris & donné l'allarme mal-à-propos ; mais le quatrieme jour, vers l'heure que les Européens appellent *minuit*, mon frere, qui étoit de garde, vint nous dire qu'il voyoit au loin *une maniere de corps lumineux*, qui fe montroit & fe cachoit à chaque moment. Nous nous levâmes avec précipitation, & ce que *Balaami* avoit obfervé fut diftinctement apperçu de nous tous. Cette lumiere n'étoit qu'un point qui n'auroit pas été vifible fans l'obfcurité de la nuit. Elle changeoit de place continuellement ; on eût dit qu'elle fautilloit. Son éloignement, fa pofition, fes mouvements, tout annonçoit que ce feu étoit dans une pirogue qui manœuvroit fur la mer.

Quoique ces apparences n'indiquaffent pas néceffairement des hoftilités prochaines, nous nous préparâmes au combat. Je m'armai d'un fabre ; je donnai un couteau de chaffe à mon Zélandais ; *Balaami* & *Faloonou* fe contenterent chacun d'une maffue,

maſſue, arme nationale qu'ils manioient avec une adreſſe ſinguliere. Je mis deux piſtolets à ma ceinture ; j'en confiai un à *Taweiharooa*, lui recommandant de ne s'en ſervir qu'à la derniere extrêmité, & de ne tirer qu'à bout portant.

Ces diſpoſitions étoient à peine achevées, que la pirogue entra dans la baie d'*Owharre*. Le *corps lumineux* ſe déplaça, prit à gauche de ma maiſon, & gagna la colline au pied de laquelle mon bâtiment étoit aſſis. Nous comprîmes que l'ennemi vouloit tomber ſur nous par les derrieres, tant à cauſe de l'état de mes fortifications, encore très-imparfaites en cet endroit-là, qu'à cauſe de la facilité qu'il auroit à fuir & à ſe cacher, ſi ſa tentative ne réuſſiſſoit pas.

Nous allâmes nous poſter deux à deux aux bouts de la maiſon, ventre à terre, dans un ſilence profond, oſant à peine reſpirer. Le ſignal pour courir ſus à nos incendiaires fut le nom de *Cook*, que je devois prononcer d'une voix terrible, ſi-

tôt que j'aurois jugé l'insurrection convenable.

Le *corps lumineux* se fit appercevoir, descendant de la colline, lentement & comme à pas comptés. Au bout de quelques minutes les méchants & leur complot se dévoilerent à nos yeux. La nuit étoit claire, nous vîmes distinctement deux hommes, dont l'un portoit une espece de tison qui, une fois embrasé, ne s'éteint point, & l'autre un gros paquet de menu bois. L'homme au paquet met sa charge par terre; ils s'agenouillent nez-à-nez, & couvrant de petites branches leur tison, ils soufflent à qui mieux mieux pour enfanter la flamme.

Nous n'étions qu'à douze ou quinze pas de ces malheureux. Leur attitude nous invitoit à nous jetter sur eux. Nous nous levons le Zélandais & moi..... Donner le signal convenu, courir à nos drôles, les renverser, les saisir à la gorge, les menacer de la mort à l'instant même, s'ils se défendent, s'ils remuent, jettent un

cri : toutes ces opérations ſe font en moins de temps qu'il n'en faut pour les écrire. *Balaami* & *Faloonou* étoient accourus à ma voix. Si je les avois voulu croire, ils auroient ſur le champ expédié les coupables à coups de maſſue ; mais l'envie de tirer de mes ſcélérats quelques éclairciſſements, un reſte de compaſſion peut-être, & cette humanité qui, dans un bon cœur, plaida toujours pour des ennemis déſarmés, m'engagerent à ſuſpendre au moins l'exécution de l'arrêt que leur déteſtable action avoit comme prononcé. Immobiles de ſurpriſe & d'effroi, ils ne nous avoient oppoſé aucune réſiſtance. Ne voulant pas qu'ils puſſent concerter leurs réponſes à l'interrogatoire que je me propoſois de leur faire ſubir, je les avois fait traîner auſſi-tôt, & ſéparément, dans deux petites grottes ou cavernes, creuſées au pied de ma colline. On les y garotta.

Toute cette ſcene s'étoit paſſée ſans bruit, & n'avoit été éclairée que par la foible lueur de quelques étoiles. *Tawei-*

*harooa* ayant apporté un flambeau, je procédai à la visite de mes prisonniers.

Le premier qui se présenta à mes regards fut ce fripon de *Hapi*, à qui, sans le vouloir, j'avois occasionné la perte de ses deux oreilles. La pâleur de la mort étoit sur son visage ; il trembloit de tous ses membres, se soutenoit à peine. Je lui demandai pourquoi il avoit formé l'horrible projet de me brûler avec toute ma famille, moi à qui il ne pouvoit reprocher que d'avoir découvert un vol dont il étoit vraiment coupable. Il me répondit, en bégayant, qu'on l'y avoit excité. Et quand, lui dis-je ? Etoit-ce avant que le Capitaine *Cook* te mutilât ? Il fut un peu de temps sans parler, puis de l'air le plus suppliant : Promettez-moi, dit-il, de ne me pas tuer, je déclarerai tout. — Je ne te promets rien ; mais si tu veux éviter les plus cruels supplices, dépêche, & sur-tout sois vrai. — Puisque vous ne voulez pas même me promettre la vie, répliqua-t-il froidement & en rappellant son courage, vous ne saurez rien. — Nous allons voir, m'écriai-

je, ſi cette conſtance ſe ſoutiendra dans les tourments..... *Taweiharooa*, allez chercher le bois que ce malheureux avoit apporté pour nous réduire en cendres, & que l'inſtrument de ſon crime en commence la punition..... On couvrit de ce même bois les jambes de *Hapi*, qui conſidéra ces préparatifs ſans mot dire; mais quand il vit que je ſaiſiſſois le flambeau, & que, furieux, je m'approchois pour mettre le feu au bûcher, il me dit qu'il avoueroit tout, & que pour la vie, que je ne lui promettois pas, il l'eſpéroit de ma clémence. Cette déclaration me fit d'autant plus de plaiſir, que s'il avoit perſiſté dans ſon obſtination, je me ſerois trouvé fort mal à mon aiſe, ne pouvant pas trop décemment reculer, & pouvant encore moins me réſoudre à tourmenter un de mes ſemblables par l'horrible queſtion du feu. Je ne prétendois pas me venger, mais ſeulement mettre mes ennemis hors d'état de me nuire, leur épargnant les horreurs de la mort, ſi les circonſtances me pouſſoient impérieuſement à leur arracher la vie. Je t'écoute, dis-je à *Hapi*; ſi tu es ſincere,

ma bonté fera peut-être pour toi plus que tu n'oſes eſpérer. Il continua en ces termes :

» Je ne vous vis pas arriver à *Huaheine*, » & ſur-tout vous y fixer, ſans en con- » cevoir beaucoup de chagrin. Vos diſ- » cours contre ceux de *Bolabola*, mes com- » patriotes, exciterent mon indignation. » Les richeſſes que vous étaliez avec com- » plaiſance me firent connoître l'envie, » ſentiment affreux que j'avois ignoré juſ- » qu'alors. Il me devint comme impoſſible » de ne pas haïr les Anglais dont vous » étiez aimé, & particuliérement *Toote*, » qui vous avoit comblé de tant de biens. » Je volai un inſtrument dans l'obſerva- » toire : il m'étoit inutile, mais je me dou- » tai que ſa perte ſeroit ſenſible à vos amis; » ce motif me détermina. Vous me déce- » lâtes..... Si l'on m'eût pardonné, cette » indulgence me réconcilioit peut-être avec » vous ; l'indigne traitement que la force » européenne me fit éprouver, alluma dans » mon ame un deſir de vengeance que » j'annonçai ſans ménagement, & qu'en

» effet j'avois juré à l'*Eatcoa* de porter aux
» plus terribles extrêmités. Cependant je
» remarquai la triſteſſe que vous occa-
» ſionna la barbare ſévérité dont *Toote*
» avoit uſé à mon égard ; & je me con-
» tentai de bouleverſer votre jardin, qui
» étoit ſon ouvrage. Le formidable Etran-
» ger, inſtruit des propos que je me per-
» mettois avec trop peu de diſcrétion,
» m'arrêta une ſeconde fois, & ne me diſ-
» ſimula pas qu'il me tranſporteroit ſi loin,
» que, paiſible à *Huaheine*, vous n'auriez
» rien à craindre de mon impuiſſante fu-
» reur. L'homme qui me gardoit ne vous
» aimoit pas ; il affecta de ne point voir ce
» que je faiſois, & je me ſauvai.

» Un Chef (c'eſt lui qui m'a perdu) me
» donna un aſyle dans ſa maiſon, & le
» bruit courut que je m'étois enfui à
» *Ulietea*. Mon protecteur eut ſoin de
» l'entretenir, tant que *Toote* demeura
» parmi nous.

» La ſolitude & la réflexion avoient di-
» minué mon reſſentiment. Je ceſſai de

» parler de vous, ne ſongeant plus qu'à
» quitter un pays où j'étois déshonoré.
» Mon hôte s'apperçut de ce changement.
» Il me le reprocha dans les termes les
» plus mortifiants : ce n'étoit pas moins
» qu'une *lâcheté*. Il eſſaya de me prouver
» qu'une vengeance éclatante effaceroit la
» honte dont j'étois couvert, & qu'au ſur-
» plus, ſi je voulois quitter *Huaheine*, il
» me ſeroit doux d'y laiſſer mon ennemi
» plus à plaindre que moi. Il ajouta qu'il
» me ſerviroit de ſecond, qu'il ne préten-
» doit pas m'expoſer ſeul au danger d'une
» auſſi glorieuſe entrepriſe ; qu'en cas d'ac-
» cident, ſon autorité & ſa complicité
» m'aſſuroient le pardon, & qu'il étoit
» aſſez riche pour me faire un ſort agréa-
» ble par-tout où je voudrois m'établir.
» *Enfin*, me dit-il, *vous êtes Sujet du grand*
» Opoony : *quoi que vous faſſiez, nos Chefs*
» *reſpecteront votre vie & votre liberté.*

» Ces dangereuſes paroles réveillerent
» un feu mal éteint ; & nous concertâmes
» auſſi-tôt le plan de vengeance, dont je
» ſuis content que vous ayez empêché
»,

» l'exécution, quoique la conſervation de
» votre vie mette la mienne en danger.
» Vous ne me croirez pas vraiſemblable-
» ment, ſi je le dis : il eſt pourtant vrai qu'en
» ſortant de la pirogue, le remords eſt
» entré dans mon ame ; qu'en m'appro-
» chant de votre habitation, j'ai témoigné
» du repentir à l'homme dont l'aſcendant
» me ſubjuguoit : & qu'au moment où vous
» êtes tombés ſur nous, la joie d'être arra-
» ché à un grand crime, s'eſt fait ſentir à
» mon cœur, au milieu de cette foule d'au-
» tres ſentiments qui l'ont accablé. « En
finiſſant ces paroles, il ſe tut.

Tu n'as fait, repris-je, qu'une partie de ta confeſſion ; acheve..... Quel eſt cet homme qui, ſi je t'ôte la vie, ſera ton bourreau plus que moi ? — Celui-là même, répondit-il ſur le champ, qui vous a échappé. ( *Je compris que ſe voyant ſeul, & n'ayant pas été à lui dans les premiers moments de ſa captivité, il imaginoit que ſon complice avoit pris la fuite. Je lui laiſſai cette erreur.* )..... Mais, continua-t-il, avec fermeté, ne me demandez pas ſon

nom. J'ai juré par l'*Eatooa*, & même par *Etée* (1), de ne jamais le révéler, duſſent tous les ſupplices unis enſemble me conduire au ſombre pays du crépuſcule éternel. Et, d'ailleurs, me conviendroit-il de perdre celui que les Dieux ont ſauvé?

Feignant de me rendre à ces raiſons, je n'inſiſtai pas davantage ſur la révélation d'un myſtere dont j'allois bientôt me procurer la plus ample connoiſſance, en me tranſportant à la grotte où l'on gardoit mon autre priſonnier. Quelle fut ma ſurpriſe en reconnoiſſant *Arepoo*, celui des Chefs à qui j'avois donné le plus de choſes pour qu'il me protégeât! Le traître!..... Il me prodiguoit les marques du plus vif attachement..... j'étois ſon cher *Omaï*..... il m'avoit embraſſé la veille..... ſa bouche perfide me nommoit ſon *tayos*..... tout ce qu'il poſſédoit étoit à moi..... au beſoin il auroit ſacrifié ſa vie pour la mienne..... Non, la foudre

(1) Le mauvais principe.

tombant à mes pieds, ou l'eſprit de la mort me ſaiſiſſant par les cheveux, ne m'auroit pas cauſé une émotion plus pénible que celle qui m'agita à la vue de cet abominable homme. Ah! malheureux, lui dis-je, quel démon t'a inſpiré.....
» Arrête, *Omaï*, reprit-il en m'interrom-
» pant : venge-toi ; mais..... ni reproches
» ni queſtions. Tu ſauras ſeulement que
» l'œil perçant d'*Arepoo* a remarqué que
» *Nowa* te diſtinguoit : tu ſauras qu'elle
» eſt ſa parente, & qu'il lui a offert ſa
» main..... qu'elle l'a refuſé..... Ces
» quatre mots renferment tout ce que je
» pourrois t'apprendre..... Ne me fais
» pas languir. « Et il tourna la tête.

J'étois fort embarraſſé ſur le parti que je devois prendre. Le plus court eût été d'immoler en ſecret les coupables : les loix du pays me le permettoient, & celles de la nature ne s'y oppoſoient pas. C'étoit peut-être l'unique moyen d'enſévelir toute cette affaire dans l'oubli qui convenoit à ma ſûreté, & de me débarraſſer de deux ennemis, qui ne me pardonneroient pas de

leur avoir pardonné. Le Zélandais penchoit de ce côté ; *Balaami* & *Faloonou* m'y pouſſoient ouvertement : l'humanité ſeule combattoit dans mon cœur pour *Arepoo* & *Hapi*. J'aurois pu, au lever de l'aurore, aſſembler les Chefs, demander juſtice contre les ſcélérats ; mais, premiérement, il étoit douteux qu'on me l'accordât : chez nous, un *Earée*, quoi qu'il faſſe, eſt rarement criminel aux yeux de ſes égaux, ſur-tout quand il eſt accuſé par un homme d'une claſſe inférieure. Secondement, en ſuppoſant que la crainte du Capitaine *Cook*, qui, en deux jours, pouvoit revenir à *Huaheine* & me venger, portât à prononcer indiſtinctement la mort du noble aſſaſſin & de ſon vil complice, ne reſtoit-il pas des parents, des amis, qui, tôt ou tard, ſe ſouviendroient que, ſans moi, *Arepoo* vivroit encore, & m'enverroient lui tenir compagnie dans le *Tourouva* (1) ? Il falloit donc renoncer abſolu-

(1) Suivant la Théologie o-taïtienne les ames des morts s'aſſemblent dans une maiſon ſpacieuſe pour ſe divertir enſemble & avec les Dieux. Cette maiſon ſe nomme *Tourouva*.

ment à l'idée d'une punition judiciaire. Après une mûre délibération, nous nous arrêtâmes à l'idée d'expédier une pirogue à *Ulietea* pour y tranſporter les deux incendiaires, & les remettre entre les mains du Capitaine *Cook*, qui diſpoſeroit d'eux ſouverainement. Ce projet n'étoit pas ſans inconvénients ; car bien que nous fuſſions réſolus de ne négliger aucune précaution pour cacher à tous les yeux *Arepoo* & *Hapi*, pendant le voyage & à l'arrivée aux vaiſſeaux, il n'étoit pas probable que nous euſſions le bonheur de dérober entiérement la connoiſſance de notre opération, tant à *Huaheine* qu'à *Ulietea* : & nous demeurions expoſés à un reſſentiment d'autant plus terrible dans ſes ſuites, que les motifs indiſpenſables de notre conduite ſeroient ignorés. Un vent de terre aſſez violent, qui s'éleva tout-à-coup, me ſuggéra une autre penſée ; & c'eſt elle, enfin, que j'exécutai de la maniere que je vais dire.

*Faloonou*, par mon ordre, alla réveiller *Zée*, & lui dire que je la priois de compoſer, ſans aucun retardement, deux po-

tions d'*ava* extrêmement fortes. On ſait que cette liqueur, pour laquelle nous ſommes paſſionnés, engourdit ſubitement toutes les facultés du corps & de l'eſprit, & que ſon plus infaillible effet eſt un aſſoupiſſement ſtupide qui dure plus ou moins de temps, ſelon qu'on a *mâché* plus ou moins de racine. Mon beau-frere inſtruiſit ſa femme de ce qui s'étoit paſſé ; mais ils ne ſavoient, ni lui ni elle, à quel deſſein je demandois le double ſoporifique : perſonne ne le ſavoit. L'étonnement fut grand lorſque j'ordonnai à *Balaami* & à *Taweiharooa* de porter à la pirogue de nos ennemis, une certaine quantité de nourritures groſſieres & de l'eau douce, de ſorte que deux hommes puſſent en vivre au moins huit jours.

Ces préparatifs achevés (& ils n'uſerent que très-peu de temps) je dis à *Arepoo* que, par conſidération pour ſa famille, nous lui accordions la vie & la liberté. *Hapi*, que j'avois fait amener à la grotte où le Chef étoit détenu, reçut la même aſſurance, *à cauſe de la franchiſe de ſa confeſſion*..... » Vous avez beaucoup

» ſouffert, ajoutai-je ; je veux un peu
» vous reſtaurer, avant que vous partiez.
» *Zée*, ma ſœur, va vous apporter une
» bonne potion d'*ava*, que vous boirez *à*
» *ma ſanté* : c'eſt la mode en Europe d'en
» uſer ainſi, quand on oublie les injures,
» & que des ennemis ſe réconcilient. « Ils crurent que je me moquois d'eux, que j'inſultois à leur malheur, ils me le dirent : mais *Zée*, en paroiſſant le vaſe à la main, rappella l'eſpérance bannie de leur cœur. Ils s'épuiſerent en remerciements, en proteſtations de fidélité inviolable, de reconnoiſſance éternelle.» Ils devoient être,
» dans la ſuite, mes meilleurs amis..... tous
» les ſervices qui ſeroient en leur pou-
» voir, ils me les rendroient ; me dreſſe-
» roit-on de nouvelles embuches?..... ils
» m'en avertiroient ; s'il falloit me défen-
» dre, ils me défendroient..... même au
» péril de leur vie. N'étoit-elle pas à moi,
» leur vie ? A quel uſage pouvoient-ils la
» mieux employer, qu'à la conſervation
» d'un homme qui, maître de la leur retirer,
» le devant peut-être, avoit été aſſez gé-
» néreux pour ſacrifier le plus juſte des

» reſſentiments, pour oublier..... Dieux! » quelle injure!..... « Ils étoient ſinceres; j'aime à le croire. Quel monſtre, dans les circonſtances où ils étoient placés, pourroit ſentir & s'exprimer autrement? Mais il n'eût pas été raiſonnable de compter ſur la durée de ces heureuſes diſpoſitions, & je ſuivis mon plan.

On délia les priſonniers, avant de leur préſenter la coupe remplie d'*ava*. Ces prémices de délivrance leur cauſerent une joie qu'ils ne purent contenir, & ils alloient recommencer un nouveau diſcours que l'enthouſiaſme produit par leur eſpece de réſurrection, auroit dicté, ſi je ne les avois pas interrompus, en obſervant que la nuit s'avançoit, & qu'il étoit temps de goûter les douceurs du repos. — » Buvez » promptement. Nous vous reconduirons » à votre pirogue; vous y dormirez en » attendant le jour. « Ils vuiderent le vaſe, ſans ſe le faire dire davantage. Nous nous acheminâmes tous ſix vers la mer. Je dis tout bas à *Zée* de ne point avoir d'inquiétude, ſi nous ne revenions que le lende-

main,

main, & ſur-tout de garder un profond ſilence ſur les événements de cette nuit mémorable.

A peine eûmes-nous fait vingt pas, que le grand air & l'émotion accélérant l'ivreſſe, nos deux vauriens commencerent à déraiſonner. Leurs jambes fléchiſſoient; nous fûmes obligés de les prendre par-deſſous les bras, & de les traîner juſqu'au rivage. Ils avoient entiérement perdu connoiſſance, quand ils entrerent dans leur pirogue. S'étendre tout de leur long & s'endormir, fut l'affaire d'un clin d'œil. Alors je déclarai à mes compagnons le deſſein que j'avois formé.

» Voilà, leur dis-je, nos ennemis en » proie à un ſommeil qui durera vingt- » quatre heures, &, ſuivant mon calcul, » ils ne ſe réveilleront que la nuit pro- » chaine. Nous allons attacher leur embar- » cation à la queue de la nôtre, & mettre » à la voile. Le vent ſouffle violemment; » ſa direction porte à la *grande mer*; vous » ſavez que de ce côté, à une demi-jour-

» née de la baie d'*Owharre*, il exiſte un
» *Aow* (1) terrible dans lequel on ne s'en-
» gage point impunément, puiſqu'une pi-
» rogue qui a le malheur d'y toucher, eſt
» entraînée ſans eſpoir de retour, bien
» que *Toerou*, ou même *Farooa* (2), ſe
» joignent aux efforts des rameurs pour la
» ſauver. C'eſt vers ce courant que nous
» allons diriger notre marche. Par le temps
» qu'il fait, nous ne tarderons pas à l'at-
» teindre ; nous y pouſſerons la pirogue
» de nos deux ennemis, qui deviendront
» ce qu'il plaira à *Tanne* (3); mais du
» moins nous n'aurons pas trempé nos
» mains dans leur ſang. On n'entendra plus
» parler d'eux; & muets au milieu des con-
» jectures qu'on formera ſur leur diſpari-
» tion, cachant un ſecret auquel eſt atta-
» chée la tranquillité & peut-être la con-

(1) Ce mot déſigne un *courant*, une *marée*, &c.

(2) Vents impétueux. Les Inſulaires de la mer du Sud perſonifient les vents, & les font mâles ou femelles, ſelon qu'ils ſont forts ou doux.

(3) Dieu d'*Huaheine*.

» ſervation de notre vie, nous ſupplierons
» l'*Eatooa* de nous pardonner d'avoir expoſé
» à un péril imminent, l'exiſtence de deux de
» ſes créatures. J'eſpere qu'*Arepoo* & *Hapi*
» ne périront pas. Ils ont des vivres pour
» huit jours. Avant l'expiration de ce ter-
» me, le courant les aura conduits à quel-
» que terre éloignée, où ils trouveront des
» aliments & probablement des hommes.
» Pour leur faciliter l'abordage, nous
» leur laiſſerons leurs pagaies & leur
» voile. «

Jamais diſcours ne fut reçu de ſes audi-teurs avec plus d'applaudiſſements que celui qu'on vient de lire ; ſeulement mes compagnons auroient voulu que je reti-raſſe aux deux bannis la voile & les pa-gaies, tant ils craignoient que les mé-chants ne s'en ſerviſſent pour revenir à *Huaheine*. Je me refuſai à une idée qui ren-doit vaines les précautions priſes pour nous débarraſſer de nos ennemis ſans les perdre : immobiles au milieu des mers, ils auroient pu mourir de faim à la vue d'une terre chargée de fruits. J'étois d'ailleurs

moralement sûr qu'une fois tombés dans les eaux de l'*Aow*, ils vogueroient avec une force si irrésistible & une rapidité si prodigieuse, qu'ils seroient infiniment trop loin pour songer au retour ou le pouvoir exécuter, lorsque l'affoiblissement du courant leur permettroit d'en sortir. De plusieurs pirogues d'*Huaheine* & d'*Ulietea* qui, à différentes époques, avoient imprudemment donné dans l'inexorable *Tarta-Bouelo* (1), aucune n'avoit reparu, aucune n'avoit fait parvenir de ses nouvelles : il en sera de même, assurai-je, de celle que nous allons librement lui confier..... J'étois maître : tout le monde revint à mon avis.

Nous démarâmes. Notre voile tendue à moitié suffisoit à une marche très-précipitée. Les pagaies n'étoient employées qu'à diriger l'embarcation.

Le jour parut. *Arepoo* & *Hapi* dormoient dans leur pirogue. Le sommeil de celui-ci

(1) Nom particulier du courant.

paroiſſoit fort tranquille ; mais le noble coquin donnoit de temps en temps des marques de la plus grande agitation. Nous le vîmes une fois lever le bras & l'abaiſſer auſſi-tôt avec l'action d'un homme qui frappe. Ce geſte fut accompagné de paroles très-animées ; nous ne diſtinguâmes que ces trois mots : *Meurs*..... Nowa *te*..... Ce rêve d'*Arepoo* ne prouvoit pas évidemment qu'il nourrît dans ſon cœur le deſir de ſe venger; mais pourtant il allégea la peine que je me faiſois d'abandonner à la merci des flots, deux hommes, certainement coupables, mais peut-être repentants.

Sur les trois heures après midi, un bruit ſourd nous avertit que le courant n'étoit pas loin, & un arbre entraîné avec une vîteſſe exceſſive nous l'indiqua. Le vent étoit beaucoup diminué. Nous calâmes notre voile, dans la crainte d'être jetés malgré nous dans l'épouvantable torrent. Deux pagaies qu'on agitoit lentement, & toujours en regardant autour de ſoi, nous en approcherent à une petite diſtance.

Là j'examinai de nouveau dans quelle ſituation j'allois laiſſer mes ennemis. Nous paſſâmes, *Balaami* & moi, ſur leur embarcation. Outre les vivres que j'y avois fait mettre, il s'y en trouvoit une certaine quantité qu'ils avoient eux-mêmes préparée. Nous remarquâmes de plus quelques vêtements & des inſtruments pour la pêche. J'y ajoutai deux maſſues & deux haches, & une bonne proviſion de cette matiere avec quoi nous évoquons le feu. L'humanité me dicta ces ſoins. Je voulois qu'*Arepoo* & *Hapi*, en débarquant ſur une rive étrangere, puſſent ſe loger, ſe nourrir & ſe défendre, & que, dans leur déſeſpoir, ils oubliaſſent de me maudire, en voyant ce que j'avois fait pour leur conſervation.

Tout étant ainſi diſpoſé, nous déployons tant ſoit peu la voile de la pirogue ennemie; & lui faiſant prendre le vent, de maniere qu'il pouſsât en droiture au *Tarta-Bouelo*, nous coupons la corde qui attachoit cette embarcation à la nôtre. Auſſi-tôt elle nous quitte, & nous

demeurons ſtationaires, conſidérant l'événement. Elle s'avance vers le terme fatal; déjà elle touche les bords du gouffre : on diroit qu'elle héſite d'y entrer, ou que les flots ſe heurtant, ſe preſſant, s'amoncelant, refuſent de lui ouvrir paſſage. Cependant une vague courroucée frappe le bout de la pirogue, la fait tourner bruſquement, & la livre à l'*Aow*. Elle fuit ; nos yeux la cherchent : elle a diſparu.

Dès que le ſort de nos ennemis eut été décidé par leur réception dans les eaux du *Tarta-Bouelo*, nous reprîmes le chemin d'*Owharre*. J'avois l'ame triſte, quoique ma conſcience ne me reprochât pas d'avoir fait une mauvaiſe action. Nous ſuppliâmes humblement le *Dieu-Mer* de veiller ſur les deux infortunés, qu'une juſte défenſe nous avoit obligés de remettre entre les mains de ſon pouvoir ſuprême. Il parut que cette redoutable *Eatooa* nous exauçoit, ou du moins que notre priere étoit à ſon gré. Le vent qui avoit ſoufflé juſqu'alors, & qui s'oppoſoit à notre re-

tour à *Huaheine*, tomba tout à coup. L'aimable & douce *Era-Potaia* (1) prit ſa place, agitant mollement les flots. Si elle ne nous diſpenſa pas entiérement de nous ſervir des pagaies, elle eſſuya nos viſages avec ſon haleine parfumée, & gonfla notre voile ſans faire courir de riſque à notre embarcation.

Nous rentrâmes, au point du jour, dans la baie d'où nous étions ſortis il y avoit un peu plus de vingt-quatre heures. *Zée* avoit paſſé la nuit à nous attendre, tourmentée par tous les fantômes de l'inquiétude. Elle fut au comble de la joie quand elle nous revit, & le ſuccès de notre expédition acheva de la tranquilliſer. J'appris d'elle que mes *Towtous* & *Kokoa* avoient été fort intrigués de notre abſence, & que ce n'étoit pas ſans peine qu'elle avoit éludé leurs queſtions. Elle avoit auſſi obſervé qu'*Arepoo*, qui manquoit, & qui n'avoit annoncé aucun voyage,

(1) Vent femelle, épouſe de *Toerou*.

étoit le ſujet de toutes les converſations. Pluſieurs Inſulaires vinrent demander s'il ne s'étoit pas montré chez moi. On le chercha dans toutes les Iſles voiſines. Ses parents l'attendirent plus de ſix mois ; mais enfin, n'en recevant point de nouvelles, & ſa jolie pirogue *de promenade* ayant diſparu avec lui, ils conclurent qu'il avoit fait naufrage, en allant à quelque partie nocturne : car il étoit garçon & libertin. Des collatéreaux s'emparerent de ſes biens, après que *Tairée-Tareea*, en ſa qualité de Souverain, eût retenu *le fief* pour en diſpoſer à ſa volonté.

Le jour même que je revins de mon voyage au *Tarta-Bouelo*, M. *Cook* me renvoya les *Towtous* que j'avois chargés d'aller à *Ulietea* lui apprendre la mort de ma pauvre chevre, & lui porter la lettre dans laquelle je le conſultois ſur la maniere dont je devois agir à l'égard de *Hapi*, qui renouvelloit toutes mes craintes. Le Capitaine me répondit ſur cet article important, qu'il me conſeilloit de me défaire à petit bruit, ſi je le pouvois, du

dangereux ſcélérat qui avoit juré ma ruine. Cet avis venoit trop tard, puiſque l'affaire étoit finie ; mais je me félicitai de l'avoir ſuivi ſans le connoître, & d'une façon que l'excellent cœur de mon honorable ami auroit approuvée.

Mes envoyés ne reparurent pas à *Huaheine* les mains vuides. M. *Cook* leur avoit remis pour moi deux jeunes chevreaux, l'un mâle & l'autre femelle : à ce moyen ma perte fut plus que réparée.

La lettre que m'écrivit le Capitaine, outre le conſeil dont j'ai fait mention, contenoit quelques détails touchant le ſéjour des Anglais à *Ulietea*. Un Soldat de marine, nommé *Jean Harriſon*, brave homme, que je connoiſſois beaucoup, avoit déſerté avec armes & bagages, ſéduit par quelques femmes du pays : on le rattrapa preſque auſſi-tôt. Deux autres Anglais de l'équipage de *la Découverte* avoient imité *Harriſon* ; mais il en coûta bien plus de peine pour les reprendre, parce qu'ils paſ-

ſerent à *Bolabola*, & ſucceſſivement en d'autres Iſles. M. *Cook*, pour les ravoir, employa ſa méthode ordinaire ; il ſe ſaiſit du fils, de la fille & du gendre d'*Oreo*, Vice-Roi pour *Opoony* à *Ulietea*, proteſtant qu'il les emmeneroit, ſi les fugitifs ne lui étoient pas reſtitués. Cette violence, qui produiſit l'effet accoutumé, c'eſt-à-dire, l'exécution des volontés abſolues de mon ami, manqua d'en occaſionner un autre à quoi les étrangers ne s'attendoient pas ; car les Naturels, par repréſailles de la détention ignominieuſe des leurs, avoient comploté de ſe ſaiſir de quelques Anglais des plus apparents, & leurs meſures étoient ſi bien priſes, que, ſans le babil d'une femme, MM. *Clerke* & *Gore*, deſcendus à terre, payoient de leur liberté l'attentat commis ſur la famille du Chef-Lieutenant. Cette femme étoit d'*Huaheine*. Elle avoit ſuivi un Officier anglais qu'elle aimoit ; & ſa tendreſſe la rendant attentive à tout ce qui pouvoit intéreſſer l'homme de ſon choix, elle éventa le projet des Inſulaires, & les trahit. Ils auroient puni cette action par une mort cruelle, ſi

M. *Cook* n'eût pas ſouſtrait la coupable aux recherches de ſes ennemis. Il me l'envoya, en me la recommandant pour le bon ſervice qu'elle lui avoit rendu. J'en pris ſoin. Elle étoit jeune, aimable : un de mes *Towtous* la trouva à ſon gré ; mais il fallut qu'il l'épousât, & je le prévins que ſon mariage, conformément à l'uſage que je me propoſois d'introduire, auroit une perpétuelle ſtabilité. Il ſe ſoumit à tout, & n'a jamais eu lieu de s'en repentir. *Laloë* eſt devenue le modele des épouſes ; & non-ſeulement elle a acquis, dans ma maiſon, de la conſidération pour elle-même par ſes excellentes qualités, mais encore elle en a procuré à ſon mari, qui, dirigé par elle, obtint inſenſiblement notre confiance, & fut le plus aimé, comme le plus utile & le plus sûr de nos *Towtous*. Ma ſœur, enchantée de n'être plus la ſeule femme de notre ménage, traita *Laloë* moins en eſclave qu'en amie ; & celle-ci affecta de toujours ſe ſouvenir que *Zée* étoit ſa maîtreſſe. On parcoureroit peut-être bien des Iſles de la Mer du Sud (pour ne pas aller juſqu'en Europe), avant de rencon-

trer deux femmes qui, rapprochées de la même maniere, méritaſſent le même éloge. Quant à moi, j'étois faché que *Laloë* eût fait reprendre les déſerteurs anglais. Ils n'auroient pas manqué, après le départ de leurs compatriotes, de me venir joindre à *Huaheine*, & un pareil renfort doubloit nos moyens d'attaque & de défenſe.

Le Capitaine me marquoit qu'il appareilleroit inceſſamment, & que, cinglant vers le Nord, il toucheroit à *Bolabola*, pour s'aboucher avec *Opoony*. Son deſſein étoit d'acheter une ancre que le Français *Bougainville* avoit laiſſée à *O-Taïti*, & que la crainte, inſpirée par l'Uſurpateur d'*Ulietea* & d'*Otaha*, lui avoit fait envoyer, comme s'il eût été ſeul digne de poſſéder ce tréſor. La négociation réuſſit, & ce fut un nouveau chagrin pour moi; car n'ayant jamais déſeſpéré de conquérir l'Iſle du ſuperbe *Opoony*, ou tout au moins de le forcer à une paix dont je dicterois les conditions, j'avois convoité

d'avance le riche morceau de fer dont il étoit dépositaire.

Les Anglais quitterent *Bolabola* & nos parages, dans les premiers jours de Décembre.

# SEPTIEME NARRATION,

## *O O R O O.*

*Ooroo* eſt le Roi que la nature & les Dieux m'avoient donné ; *Ooroo* eſt le meilleur & le plus infortuné des hommes ; il aimoit mon pere ; je le retrouve dans cette *Narration* : pouvois-je la dédier à un autre ?

ON a vu qu'une bonne partie de mon terrein avoit été deſtinée au labourage, & que je la chargeai en effet de pluſieurs ſortes de grains. Ce point important demande quelques détails, & c'eſt ici leur place, puiſque je ne devins agricole à la maniere des Européens, qu'un peu de temps après que les vaiſſeaux étrangers eurent quitté nos mers.

J'avois, en petit, un modele de charrue ; je parvins, avec le ſecours de l'ainé de mes Zélandais, qui étoit fort inventif, à en monter une dont les défauts étoient ſans doute conſidérables, mais qui pouvoit paſſer pour un chef-d'œuvre, eu

égard à nos moyens & à notre inexpérience. La conſtruction de cette machine piqua vivement la curioſité des Habitants d'*Huaheine*, & n'en devinant pas l'uſage, ou plutôt ne voyant pas comment elle pourroit ſervir à celui que j'avois annoncé, ils attendirent avec impatience le jour que j'en devois faire les premiers eſſais.

Ce jour arriva. Dès le matin on ſe rendit, de tous les cantons de l'Iſle, aux environs de mon habitation. La nouveauté du ſpectacle, dont j'avois eu ſoin de fixer le moment précis, une lune auparavant, attira beaucoup d'Inſulaires d'*O-Taïti*, d'*Ulietea*, d'*Eimeo*, & de pluſieurs autres Iſles. *Etary*, qui croyoit ſa préſence néceſſaire par-tout, étoit arrivé la veille dans la pirogue même d'*Opoony*. Ce fou reſpecté fut très-mécontent de moi; car au lieu de lui rendre quelques-uns des honneurs que la crainte & l'adulation lui prodiguoient ailleurs, je ne le regardai ſeulement pas; & prenant ſoin de placer, pour la cérémonie, les perſonnages diſtingués qui y étoient venus, je le laiſſai ſe mettre

mettre où il voulut. De retour à *Bolabola*, il ne manqua pas de jetter les hauts cris, & de ſe plaindre de l'eſpece d'inſulte que j'avois faite à ſa perſonne ſur-humaine. C'étoit ce que je déſirois. Réſolu de périr ou de me venger, je ne négligeois aucune occaſion d'exciter le courroux des uſurpateurs d'*Ulietea*, de maniere pourtant qu'on ne pût pas me reprocher d'avoir rompu la treve, & appellé la guerre dans le pays qui m'adoptoit.

*Orée*, ancien Régent d'*Huaheine*, qui demeuroit à *Ulietea*, vivant en riche particulier, fut du nombre des curieux. Nos Chefs ne le craignoient plus : ils lui témoignerent une exceſſive conſidération, qui, ſans doute, l'auroit flatté, s'il n'eût pas régné aſſez long-temps pour ſavoir apprécier les hommes. J'eus lieu de me louer des marques d'amitié qu'il me donna ; &, quoiqu'il m'avouât ingénuement que je les devois aux ſentiments que nous avions l'un & l'autre pour le Capitaine *Cook*, & à ceux que le Capitaine avoit pour nous, je ne me crus pas obligé à moins de re-

connoiſſance ; mais je me promis à moi-même de mériter, dans la ſuite, qu'il m'eſtimât & m'aimât perſonnellement.

*Œdidée*, & les deux O-Taïtiens, *T'anadoure* & *Opahiah*, qui avoient ſurvécu au voyage de *Lima* (1), faiſirent, pour me venir voir, l'occaſion de la fête annoncée. Ils habitoient *O-Taïti-Noë*. Le premier étoit très-riche ; le ſecond avoit plus que la médiocrité ; le troiſieme ne poſſédoit que l'amitié & les bienfaits des deux autres.

Il étoit environ dix heures du matin. Tout le monde étoit aſſemblé. *Tairée-Tareea*, la Régente ſa mere, & la jeune *Méemé*, occupoient une jolie tente, dreſſée au haut de mon champ. *Orée*, & ce qu'il y avoit de mieux parmi les Etrangers, étoit à côté d'eux. Les Chefs d'*Huaheine* gardoient l'entrée du pavillon royal, aſſis ſur des ſieges commodes. La

(1) Les deux qui moururent, ſe nommoient *Debedebea* & *Paoodou*.

multitude ſe tenoit debout, diſtribuée dans tous les endroits d'où l'on pouvoit apperçevoir l'opération, ſans gêner les travailleurs. On voyoit ma charrue à une petite diſtance de la tente ; non loin de-là une herſe, un ſac dans lequel il y avoit du bled, & un charriot de médiocre grandeur. On examinoit, mais ſans y toucher, ces différents objets ; on en raiſonnoit, on s'efforçoit d'en deviner l'uſage : un bruit ſourd & confus régnoit par-tout..... Je parois. Il ſemble que je ſois précédé du ſilence. On n'entend plus que le murmure des feuilles qu'agitoit un vent léger. Vêtu à la maniere des Laboureurs Anglais, je marche, un fouet à la main, derriere mes deux chevaux, convenablement enharnachés, & conduits par *Kokoa*. Déjà j'ai atteint le lieu où eſt la charrue. J'attele.... mais avant de commencer le ſillon, je crois devoir adreſſer aux ſpectateurs le diſcours ſuivant :

» Roi d'*Huaheine*, Chefs qui êtes ſon
» conſeil & ſa force, & vous, Peuple,

» dont il fera le pere, quand l'âge & l'expé-
» rience en auront fait un homme.....

» J'ai promis, en m'établiſſant ſur cette
» Iſle, ma ſeconde patrie, de vous com-
» muniquer les connoiſſances que j'ai ac-
» quiſes pendant mon voyage.

» Vous allez recevoir, en ce jour mémo-
» rable, la plus importante de celles que
» je m'honore de poſſéder. On crut autre-
» fois, dans le *grand monde*, qu'un Dieu
» l'avoit apportée du Ciel. C'eſt l'art de
» cultiver la terre.

» Il ne vous eſt pas totalement inconnu,
» cet art. On peut même dire, ſans trop
» vous flatter, qu'il eſt étonnant qu'avec
» auſſi peu de moyens que vous en avez,
» vous y ayez fait des progrès..... que
» *Toote* & ſes compagnons ont plus d'une
» fois admirés. Mais il vous reſte infini-
» ment à apprendre.

» Quoique je ne ſois pas un maître ha-
» bile, la leçon que je vais vous donner
» produira des chef-d'œuvres. D'abord

» vous m'imiterez, & bientôt vous me
» ſurpaſſerez..... & je me réjouirai d'être
» ſurpaſſé.

» Roi d'*Huaheine*, il exiſte un vaſte Em-
» pire, dont le Monarque ſe montre un
» jour de l'année, à la tête des Cultivateurs,
» habillé comme eux ; il fait, aux acclama-
» tions d'un Peuple immenſe, ce que vous
» allez me voir faire..... Je ne vous pro-
» poſe point en ce moment d'être l'émule
» de ce grand Prince ; vos mains ſont trop
» foibles : mais laiſſez-nous eſpérer que,
» l'âge les ayant fortifiées, vous établirez
» cette fête ſolemnelle, en l'honneur de
» l'humanité & des bons Rois. «

*Nowa* s'empreſſe de répondre qu'elle prend cet engagement au nom de ſon fils, & me prie de ne pas différer davantage le travail pour lequel on eſt aſſemblé. J'obéis. Le fer de ma charrue eſt tourné vers la terre. Mes chevaux, que j'avois eu ſoin de fatiguer, s'ébranlent, avancent à pas lents ; ma voix les anime, une de mes mains les guide de temps en temps,

tandis que le corps penché, je trace en ligne droite fur le fol une coupure profonde. La raie eft achevée. L'air retentit des applaudiffements de mes Compatriotes. Cependant une autre raie fe forme & s'acheve de même. Enhardi par le fuccès, j'accélere le mouvement de la charrue : en peu d'inftants j'ai labouré plus de terrein que n'en préparereit, en plufieurs jours, le *Towtou* le plus actif de toutes les Ifles de *la Société*. Alors, me promenant à grands pas dans cette terre groffiérement remuée, je feme le bled. Puis attachant un des chevaux à la herfe, j'ordonne à *Kokoa* de la paffer fur le fillon enfemencé, afin de l'unir & de recouvrir le grain. Cette feconde opération, qui réuffit à merveille, parce que la glebe étoit très-friable, excite de nouveaux tranfports. L'enthouſiaſme eft univerfel ; *Etary* bat des mains : le nom d'*Omaï* eft porté jufqu'aux nues.

Je fuis tenté de croire qu'en ce moment je n'eus que des admirateurs, & pas un envieux. Quoi qu'il en foit, mon expérience eut tout le fuccès que je pouvois

desirer. On jugea unanimement qu'une charrue étoit d'un prix infini, que des chevaux valoient mieux que des *Towtous*, qu'une herse étoit impayable, que des roues étoient la plus utile & la plus ingénieuse des machines. Tous les *Earées* s'approcherent successivement de la charrue, & voyant avec quelle facilité ils la remuoient, ils prononcerent qu'elle devoit avoir la préférence sur les instruments dont on s'étoit servi jusqu'alors. Il est vrai qu'on n'avoit pas de fer pour armer les charrues, mais des pierres bien aiguisées pouvoient y suppléer ; on n'avoit pas non plus de chevaux, mais des hommes en feront l'office, jusqu'à ce que ces admirables quadrupedes soient suffisamment multipliés. Je diminuai de beaucoup l'embarras qui résultoit du manque de chevaux, en disant aux Chefs que le Capitaine *Cook* avoit donné à *Otoo* d'autres animaux, propres au labourage ; qu'on les élevoit à *O-Taïti-Noë*, mais que je ne désespérois pas de les transférer incessamment à *Huaheine*, pourvu qu'on voulût m'aider dans l'exécution du plan que je

méditois. Cette idée fut reçue avec une ſorte d'avidité. On m'aſſura que je pouvois diſpoſer de toutes les forces de l'Iſle ; & j'aſſurai, à mon tour, que mon deſſein n'avoit rien que de pacifique. On n'exigea pas que je m'expliquaſſe davantage.

Je dirai, pour terminer cet article, que pendant tout le temps que durerent mes labours, les Grands & le Peuple me viſiterent de la maniere la plus aſſidue. On me queſtionnoit ſur la conſtruction de mes différentes machines, on en prenoit les dimenſions, on examinoit les changements qu'il y auroit à faire pour les rendre praticables ſans fer & ſans chevaux. Les principaux d'*Huaheine* ne tarderent pas à avoir des herſes & des charrues, bien imparfaites à la vérité, mais dont les défauts diſparurent inſenſiblement, corrigés par l'expérience & l'application.

Les inſtruments du labourage une fois connus, on chercha à améliorer la culture elle-même. On fit des obſervations ſur la qualité du ſol, la ſaiſon propre aux la-

bours, aux ſemailles. Souvent on manqua ſon coup ; mais des fautes commiſes furent un préſervatif contre d'autres fautes ſemblables, & un procédé par lequel on avoit obtenu un plein ſucès, ſervit de modele. Je donnai la théorie des engrais, point capital, auquel perſonne n'avoit ſongé dans nos Iſles, quoique la nature mît ſur la voie de cette découverte, en formant de la détrition des végétaux le ſol productif. Au bout de quelques années nous ſommes devenus des Agriculteurs conſommés.

Il étoit midi. Je propoſai des rafraîchiſſements aux plus conſidérables de ceux qui avoient aſſiſté à mon expérience. *Nowa* accepta la derniere, & j'oſai en conclure qu'elle deſiroit plus que perſonne d'accepter. *Etary*, que je ne priois pas de mon feſtin champêtre, s'en pria lui-même, & mangea en Dieu affamé. Peu s'en fallut que je ne lui demandaſſe ce qu'il venoit faire chez moi, & s'il penſoit qu'à *Huaheine*, un homme ſage fût obligé de recevoir un fou, conſidéré à *Bolabola*. Mais la crainte d'une rupture prématurée me con-

tint. J'aimai mieux diſſimuler & attendre que j'euſſe pris des meſures que la prudence du moins pût juſtifier, ſi la fortune ne les favoriſoit pas. Je me contentai de ne pas faire la moindre attention à *Etary*; on eût dit que, par enchantement, il m'étoit inviſible.

Pendant le repas, je me tins preſque toujours à côté de *Nowa*, & elle m'adreſſa ſouvent la parole, avec une bonté qui me cauſa autant d'embarras que de plaiſir. Mais non; le plaiſir dominoit, puiſque j'aurois été extrêmement fâché que voyant qu'elle m'embaraſſoit, elle eût, par ménagement, ceſſé de le faire.

Les Chefs, échauffés par l'*ava*, que je diſtribuai abondamment à tous ceux qui en voulurent, chanterent mes louanges. Ils ſe féliciterent hautement de m'avoir retenu au milieu d'eux. Quelques-uns pouſſerent la franchiſe au-delà des bornes accoutumées, car ils déclarerent que juſqu'à ce jour ils m'avoient haï : je me ſouvins pourtant qu'avant *ce jour*, ils me fêtoient

& me careſſoient de toutes les manieres qu'ils pouvoient imaginer.

Le dîner fut gai, la converſation animée ; on parla beaucoup de l'Angleterre, &, ſans avoir recours au privilege des Voyageurs, j'étonnai prodigieuſement ceux de mes convives, qui m'écouterent & me comprirent. La mere du jeune Monarque me demanda, entr'autres choſes, ſur quel pied les femmes étoient en Europe ; ſi les hommes les mépriſoient, comme dans les Iſles *de la Société* ? — » Tant s'en faut, » répondis-je ; l'homme du premier rang » n'oſeroit y manquer de reſpect à une femme des dernieres claſſes. Tous les égards, » toutes les prévenances, tous les hommages ſont pour les femmes. Un mari qui » maltraite la ſienne, eſt regardé comme » un brutal, que les honnêtes gens abhorrent. Si une femme marche dans les rues, » un homme la ſoutient, en lui prêtant ſon » bras ; s'il eſt nuit, un homme la précede, » un flambeau à la main ; ſi elle eſt d'un » certain rang, un homme placé derriere » elle, la ſuit pas à pas, tenant le bas de

» ſa robe; ſi elle eſt lourde, ou qu'elle ne
» veuille pas ſe ſervir de ſes jambes pour
» marcher, deux hommes la tranſportent,
» de maiſon en maiſon dans une jolie boî-
» te, ou ils la traînent dans un autre boîte
» de conſtruction différente, comme vous
» avez vu mes chevaux traîner la charrue;
» ſi elle eſt riche, deux chevaux, quelque-
» fois quatre & ſix, conduits par un hom-
» me, la promenent dans une petite mai-
» ſon mobile, où elle eſt aſſiſe avec deux
» ou trois de ſes *amis* ou *amies*, tandis que
» d'autres hommes, grimpés derriere la
» petite maiſon, attendent & exécutent
» les ordres de la *Tédua* (1), pour monter,
» arrêter, deſcendre & remonter..... Par-
» tout les femmes ont le pas ſur les hom-
» mes. A table, on les ſert les premieres,
» on leur offre les mets les plus délicats;
» & elles ſont ſi accoutumées à ces préfé-
» rences, que rarement elles ſongent à les
» refuſer..... Une femme entre-t-elle dans

(1) Ce mot de la langue o-taïtienne déſigne une femme noble ou *Earée*; il n'appartient qu'à cette claſſe : c'eſt la traduction de *Lady* & de *Dame*.

» un appartement, tous les hommes ſe le-
» vent, s'inclinent profondément, lorſqu'elle
» paſſe devant eux pour aller prendre la
» premiere place : elle en eſt quitte pour
» plier un peu les genoux; ſouvent elle ne
» donne qu'un petit coup de tête, une
» marque ou ſigne de protection, comme
» cela.... (*j'en fis le geſte*). S'il y a pluſieurs
» femmes, elles combattent de politeſſe
» pour le ſiege le plus honorable, non à
» qui l'aura, mais à qui ne l'aura pas. Ce
» n'eſt qu'une ſimagrée, car il eſt invariable-
» ment réglé par l'uſage à qui le ſiege doit
» demeurer; & telle femme qui l'offre à
» une autre, la preſſe de s'y aſſeoir, ſe
» courrouceroit étrangement, ſi on la pre-
» noit au mot. L'étiquette exige que celle-ci
» offre, & que celle-là ne prenne pas. Quant
» aux hommes, ils ſont étrangers à cette
» lutte : quand il y a des femmes, les places
» d'honneur ne ſont pas pour eux.... «

Je me ſerois étendu davantage ſur les prérogatives des femmes en Europe, car j'étois en train, & l'on m'écoutoit avec attention, & je flattois *Nowa*, ſi un Envoyé

de *Maheine*, uſurpateur d'*Eimeo*, ſachant que le Roi & les Chefs étoient aſſemblés chez moi, n'eût jugé à propos de venir nous interrompre. Il entre ; mes *Towtous* lui préſentent une jatte d'*ava*, dans laquelle il crache inſolemment (1). C'eſt la marque du dédain le plus caractériſé. *Kokoa*, vif comme un poiſſon, ne peut contenir ſa petite fureur, à la vue de cet indigne procédé ; il ſaute bruſquement de ſa place, arrache le vaſe des mains du domeſtique, le jette au viſage de l'impertinent Député, & l'inonde de la tête aux pieds. Je grondai *Kokoa* pour la forme ; mais l'aſſemblée rit de ſi bon cœur, de la ſaillie du jeune Zélandais, & de la triſte figure de l'Ambaſſadeur, qu'il m'eût été difficile d'obtenir que mon étourdi fît des excuſes, ce que j'avois cru d'abord néceſſaire.

---

(1) J'aurois voulu, en le traduiſant, adoucir cet endroit qui fera *bondir le cœur* de quelques-uns de ceux qui le liront ; mais il exprime un uſage national, qui ne peut être peint par aucun équivalent. Nous aurons encore un trait de cette eſpece dans la quatorzieme *Narration*, intitulée *Ollou & Mécmé*.

*Mataneo*, le plus vieux de nos *Earées*, ordonna le ſilence, & dit à l'Envoyé : Tu as bu malgré toi ; parle maintenant : que veux-tu ? — Je viens, répondit-il avec plus d'aſſurance que je ne lui en aurois ſoupçonné, après l'incartade de *Kokoa*, je viens de la part du Roi *Maheine*.... — Dis *Maheine* tout court, interrompit le vieillard ; *Maheine* n'eſt pas Roi.... & ſi tout le monde avoit penſé comme moi, il y a long-temps que l'ame du méchant auroit été mangée par l'*Eatooa*, & ſon cadavre enfoui dans un *morai*.... Tu viens donc de la part de *Maheine* pour nous dire..... quoi? — Pour vous ſignifier, continua tranquillement l'Orateur, que le Roi *Maheine* ayant ſu.... Cette répétition du *Roi Maheine* enflamma la colere de *Mataneo*; ſi on ne l'eût pas retenu, il tomboit, la maſſue à la main, ſur l'imprudent mais généreux Envoyé, qui aimoit mieux s'expoſer à toutes ſortes de périls, que de ſupprimer un mot qu'il croyoit néceſſaire à l'honneur de ſon maître. — Acheve vîte, lui cria le vieux Chef, que nous contenions à peine ſur ſon ſiege, acheve, vil *Towtou* d'un infâme uſurpateur ; ache-

ve....—.... Ayant ſu, reprit poſément l'homme d'*Eimeo*, que le Capitaine *Cook* avoit employé à la maiſon d'*Omaï*, le bois des pirogues que ce farouche Etranger nous avoit dérobées, après avoir ſaccagé notre pays & brûlé nos habitations, il demandoit que les Chefs d'*Huaheine* renverſaſſent la maiſon dudit *Omaï*, & rendiſſent à lui Roi *Maheine*, le bois dont le vol du Capitaine ne lui avoit pas enlevé la propriété.... Faute de quoi, il défioit à la pique & à la maſſue *Tairée-Tarea*, Roi; déclarant que, ſous quinze jours au plus tard, toutes les forces d'*Eimeo* viendroient s'emparer de ce qui lui appartenoit.

Le fait énoncé étoit vrai; ma maiſon avoit été conſtruite en partie du bois des pirogues enlevées à *Eimeo*: on y appercevoit encore des veſtiges de ſa premiere deſtination. *Mataneo*, ſans attendre qu'on en délibérât, répondit que *Maheine* & ſes lâches ſatellites pouvoient venir quand il leur plairoit, qu'au débarquement, ils trouveroient à qui parler: Que s'il en étoit

cru,

cru, on épargneroit au Tyran d'*Eimeo* la peine du voyage, & qu'au lieu des débris des pirogues qu'il réclamoit, on iroit lui offrir toutes celles d'*Huaheine* & de *Tabooymanoo* (1), montées par tous les Guerriers des deux Iſles. » Pars, s'écria-» t-il, en élevant la voix, & porte cette » réponſe au *Roi Maheine*. « Il accompagna ces dernieres paroles d'un geſte de mépris. L'Ambaſſadeur répliqua qu'il alloit partir en effet ; mais qu'il demandoit que, ſuivant l'uſage, on le fît accompagner d'un Inſulaire, qui certifiât au Souverain d'*Eimeo*, que ſon dévoué ſerviteur s'étoit fidélement acquitté de ſa commiſſion. — Tu partiras ſeul, dit bruſquement *Mataneo*. Apprens, ſi tu ne le ſais pas, que le cérémonial que tu invoques, n'a jamais eu lieu qu'à l'égard d'un Roi légitime.... Eh ! que nous importe qu'un *Maheine* ſache ou ignore ſi le domeſtique qui a la baſſeſſe de le ſervir, exécute ou non les commiſſions dont il le charge ?....

(1) Iſle ſoumiſe à *Huaheine*.

(*comme par réflexion*) Mais je me trompe ; il eſt juſte que ce pauvre homme puiſſe prouver à ſon Roi.... (*s'échappant de nos mains*) à moi, mes amis.... coupons les oreilles de ce coquin, & que cette mutilation atteſte qu'il a fait ici l'inſolent autant que ſon maître pouvoit le deſirer.

Il dit, & s'élance ſur le Député ; trois ou quatre Chefs, à moitié ivres, ſe joignent à lui. En vain le malheureux invoque le droit des gens ; en vain le jeune Roi & ſa mere interpoſent leur autorité, moi mes prieres : les furieux n'écoutent rien. Déjà l'homme de *Maheine* eſt renverſé : encore un inſtant, & le crime ſe conſomme.... Je vole au ſecours de mon ennemi ; *Balaami*, *Faloonou* & mes deux Zélandais ſecondent mes efforts : on s'agite, on ſe pouſſe, on ſe tiraille, on ſe culbute.... Enfin nous ſauvons l'Envoyé ; & tandis que mes gens ſont occupés à appaiſer les Chefs, je le prens par la main, & le conduiſant hors de chez moi : *Fuyez*, lui dis-je, *regagnez votre pirogue, je n'aurois peut-être pas le*

*bonheur de conſerver vos oreilles une ſeconde fois.* Il veut balbutier quelques remerciements ; mais je le preſſe de partir, & il me croit.

Le ſoleil plongeoit dans la mer l'extrêmité ſupérieure de ſes rayons, & la nuit alloit à ſon tour régner ſur la terre. Chacun ſongea à retourner chez ſoi. Je retins à coucher *Tanadoure* & *Opahiah* ; j'en fis auſſi la propoſition à *Œdidée*, qui voulut abſolument partir pour *Eimeo*. En ſortant de ma maiſon, *Nowa* & ſes enfants trouverent le charriot, attelé de mes deux chevaux. Je les priai de monter dedans avec un Chef de leurs voiſins. Des nattes ſuſpendues nous ſervirent de ſieges. Comme je me doutois qu'au départ *Nowa* auroit peur & vacilleroit, je me tins à côté d'elle pour la ſoutenir. *Kokoa*, habillé en *jokei* & porté ſur un des chevaux, les gouvernant tous deux, n'attendoit que le ſignal pour partir. » Allez, dis-je, *Kokoa*. « Il va d'abord au petit pas, afin d'accoutumer *Nowa* & ſes enfants ; puis un peu plus vîte, enſuite aſſez vîte ; inſenſiblement il

met ſes chevaux au grand trot. Les Inſulaires courent après nous de toutes leurs forces, pouſſent des cris d'admiration; bientôt ils ceſſerent de nous appercevoir, & nous de les entendre. *Tairée-Tareea* étoit dans un raviſſement que je ne puis exprimer. Il auroit donné tout ſon royaume & toutes ſes plumes rouges pour mon charriot & mes chevaux. Son aimable mere n'étoit pas moins contente; mais ſa joie étoit plus raiſonnable & plus décemment manifeſtée. J'entrevis qu'elle auroit fait les plus grands ſacrifices pour acquérir mon attelage; peu s'en fallut que la tête ne me tournât au point de le lui offrir: heureuſement je ne ſuccombai pas à cette dangereuſe tentation. Je promis ſeulement que ſi mes chevaux en produiſoient d'autres, *Tairée-Tareea* ſeroit le premier, dans toutes les Iſles *de la Société*, qui en auroit un à lui. Pour vous, *Nowa*, dis-je à ſa charmante mere, vous diſpoſerez de ceux-ci comme s'ils vous appartenoient: à condition pourtant qu'*Omaï* ſera toujours de la promenade. Elle rougit, mais elle ne me refuſa point.

J'ai tenu parole au jeune Monarque. Il poſſede actuellement un excellent cheval, & à l'aide de mes leçons aſſidues, il eſt devenu un bon Ecuyer ; on lui trouveroit de la grace & de l'habileté, même à Londres. Le reſpect qu'on avoit pour lui s'eſt prodigieuſement accru. L'addition d'un ſuperbe & vigoureux animal que ſa perſonne a, en quelque ſorte, reçue, ſemble l'avoir fait plus Roi qu'il ne l'étoit auparavant.

Peu après l'époque où nous ſommes, je travaillai avec tous mes gens à la conſtruction d'un *carroſſe* à quatre places, qui, ſans être élégant & riche comme ceux d'un *Mylord* & d'une *Myladi*, eut cependant une forme agréable & des ornements aſſez précieux. Dès qu'il fut achevé, je le fis conduire chez *Nowa*, à qui je le donnai. Elle voulut l'eſſayer ſur le champ. Un Chef important éprouva le même déſir, & ſe préſenta pour monter le premier. Non, lui dis-je en l'arrêtant, ce ne ſera qu'après *Madame*. La voiture eſt européenne, elle ſeroit *taboo* ſi nous nous en

ſervions autrement qu'on ne s'en ſert en Europe. Les femmes y montent en s'appuyant ſur le bras des hommes, & elles prennent toujours la place la meilleure & la plus diſtinguée : c'eſt le fond. Le noble *Earée* ſe ſoumet-il à ce cérémonial ? Il me répondit gaiement qu'il falloit bien s'y ſoumettre ; que j'étois un enchanteur qui forcerois les hommes à conſidérer & à reſpecter les femmes. Au ſurplus, ajouta-t-il, le miracle ne ſeroit pas grand, ſi elles reſſembloient toutes à *Nowa*. En finiſſant ce compliment, il offrit la main de très-bonne grace à la Reine-Mere. Depuis ce moment les femmes ont toujours primé dans ces ſortes d'occaſions. Le mot de *Madame* que j'avois compoſé, a fait auſſi une fortune rapide. Les gens du bon ton ſe plaiſent à l'employer ; il ſuffit que ce ſoit la mode en Europe & dans le grand royaume de *Britanne*. Revenons aux ſuites de la querelle occaſionnée par le procédé malhonnête du Député d'*Eimeo*.

La Régente ne me diſſimula point

qu'elle appréhendoit infiniment la vengeance de *Maheine*. C'étoit un uſurpateur, & par conſéquent un homme de mérite.... Celui qui avoit fait échouer toutes les entrepriſes formées contre ſon pouvoir, étoit capable d'en tenter une contre *Huaheine*, & de réuſſir..... Ces Chefs, ſi braves & ſi guerriers, quand l'*ava* leur échauffe la tête & qu'ils n'ont affaire qu'à un ſeul homme, étoient tout autres de ſang-froid & en bataille rangée : ils connoiſſoient alors le prix de la vie..... Quelques-uns d'entr'eux ſeroient gens à trahir la cauſe commune, à conclure leur paix particuliere, à vous ſacrifier, mon cher *Omaï* ( ce *cher Omaï* me fut au cœur )..... D'ailleurs les méchants s'entre-ſoutiennent. *Opoony* ne manquera pas d'armer à *Bolabola*, dès qu'il aura appris que *Maheine* a rompu avec nous.... Comment appaiſer le courroux de l'implacable Souverain d'*Eimeo*, trop inſtruit de notre foibleſſe pour redouter quelque choſe en nous attaquant ? Dites, *Omaï* ; que penſez-vous ? Tirez-moi de l'embarras dont vous êtes la cauſe innocente. Un

bon conſeil, voilà ce que j'attends de vous.

Attendez encore, repris-je vivement, que je verſerai juſqu'à la derniere goutte de mon ſang pour vous défendre. Malheur à qui oſera lever le bras contre *Huaheine* ! J'ai des armes qui porteroient la mort dans le ſein de ce coupable & téméraire ennemi.... Travaillons cependant à entretenir la paix avec le Tyran d'*Eimeo* ; non que je le craigne perſonnellement, mais vous devez ménager la vie de vos Sujets, & la guerre la plus heureuſe eſt toujours une calamité publique.... Mon avis eſt que vous flattiez *Etary*, en paroiſſant, dans la circonſtance préſente, vous diriger par ſes conſeils. Il peut tout à *Bolabola*, quoiqu'il méritât de ne pouvoir rien nulle part. S'il ſe déclare pour vous, *Opoony* n'aura pas la hardieſſe d'embraſſer ouvertement le parti de *Maheine* ; &, cette fois du moins, le fanatiſme le plus inſenſé aura produit quelque bien.... Envoyez un Député à *Eimeo*, pour expliquer de quelle maniere les choſes ſe ſont

paſſées, & ſonder en même-temps les diſpoſitions de l'Uſurpateur. S'il n'y a point d'invaſion à craindre, votre Député reviendra auſſi-tôt vous tirer d'inquiétude; mais ſi *Maheine* ſe diſpoſe à la vengeance, au lieu de revenir ici, il ſe rendra en droiture à *O-Taïti*, où le ſouvenir de M. *Cook* & l'amitié d'*Otoo* pour moi obtiendront facilement une diverſion qui mettra notre ennemi hors d'état de nous nuire, qui pourroit même entraîner ſa perte totale, ſuppoſé que les armées d'*O-Taïti* & d'*Huaheine* ſe combinaſſent pour le punir.

Ces conſeils furent ſuivis. Un coup d'œil & le langage de la confiance enchaînerent *Etary* à la cauſe de *Nowa* & de ſon fils; il répondit du Roi de *Bolabola*. L'Agent pour *Eimeo* n'étoit pas aiſé à trouver; il le falloit habile, courageux & diſcret, qualités dont la réunion eſt rare par toute la terre. Mais *Tanadoure* les poſſédoit toutes; je le propoſai. Mon choix fut d'autant plus applaudi que *Tanadoure*, né ſujet d'*Otoo* & étranger à la querelle, n'en étoit que plus propre à tout

accommoder. Du moins on étoit sûr que *Maheine* ne lui feroit éprouver aucun déſagrément, pour ne pas fournir aux Chefs d'*O-Taïti* un motif de recommencer la guerre dont il étoit à peine débarraſſé.

*Tanadoure*, à ma priere, accepta la commiſſion. *Maheine* le reçut avec toutes ſortes d'égards. L'homme dont j'avois ſauvé les oreilles, s'étoit cru obligé de parler de moi de la maniere la plus avantageuſe. Il avoit dit que le jeune Roi & la Régente étoient deſcendus juſqu'aux ſupplications, pour le ſouſtraire à la rage du vieux Chef. Il ſembla donc que *T'anadoure* n'avoit fait le voyage d'*Eimeo* que pour recueillir des compliments. L'Uſurpateur le chargea de me propoſer ſon amitié, & lui jura qu'il étoit jaloux d'obtenir la mienne. Il s'exprima en termes reſpectueux toutes les fois qu'il eût occaſion de parler de *Tairée-Tareea* & de ſon *excellente mere*. Il n'en vouloit qu'au vieux *Mataneo* qui l'avoit appellé *un Maheine*, & qui avoit voulu couper les oreilles de ſon Ambaſſadeur : pour celui-là, ſi jamais

il tombe entre ſes mains, il lui arrachera la langue. Il chargea *Tanadoure* de me porter une tige de bananier, en ſigne de paix. L'homme à qui j'avois conſervé *les accompagnements du viſage*, me fit prier d'accepter un cochon, foible témoignage de ſa reconnoiſſance, mais le ſeul qui fût en ſon pouvoir.

Le ſuccès ſi peu attendu de la négociation de *Tanadoure*, diſſipa les frayeurs de *Nowa*. Je m'apperçus que je lui en étois devenu plus cher : ſans doute parce qu'elle devoit ſa tranquillité à mon ami, & qu'elle me devoit, à moi, de l'avoir employé.

Depuis quelque-temps je roulois dans ma tête le projet d'attirer *Tanadoure* à *Huaheine*, & de le fixer auprès de moi. Avant de faire aucune tentative de ſon côté, je crus que la bienſéance exigeoit que j'en parlaſſe d'abord à la Reine-Mere, qui, outre qu'elle ſaiſiſſoit avec empreſſement toutes les occaſions de m'obliger, jugea que l'acquiſition d'un ſujet tel que

*Tanadoure*, étoit une de ces choſes qu'un Souverain doit ambitionner. Elle me déclara franchement que ſi je réuſſiſſois, ſa joie ne ſeroit guere moindre que la mienne.

Je m'ouvris donc à mon ami. Il m'avoua qu'il ne tenoit guere à ſa patrie; que les Grands d'*O-Taïti* ſe plaiſoient à le mortifier, quelquefois même à l'humilier : cependant il ne lui étoit pas aiſé, diſoit-il, de s'établir à *Huaheine*. Il n'y poſſédoit pas un pouce de terre & ne voyoit aucun moyen de s'y en procurer. Il ne doutoit pas que je ne partageaſſe ma fortune avec lui; mais cette exiſtence étoit trop précaire : en me perdant, il perdroit tout. Et puis il avoit à *O-Taïti* une habitation agréable & d'un bon revenu : ce ſeroit une folie que de l'abandonner pour rien, & il n'imaginoit pas comment il la pourroit abandonner pour quelque choſe. Il avoit une mere, une femme qu'il aimoit tendrement, & qu'il avoit réſolu d'épouſer, un ami de l'enfance (c'étoit *Opahiah*); il ſentoit que la ſociété de toutes ces perſonnes étoit néceſſaire à ſon cœur, & je ne pou-

vois pas ajouter tant de monde à ma famille. Ces difficultés me parurent insurmontables, & je renonçai à l'exécution d'un dessein qui auroit fait deux heureux.

Le départ de *Tanadoure* fut renvoyé à la fin de la semaine. On diroit que les jours du bonheur fuient avec plus de vitesse que les autres : celui de notre séparation arriva bien promptement. Je conduisis mon ami jusqu'au rivage ; il mettoit le pied dans sa pirogue, lorsque nous fûmes abordés par un Insulaire. La rencontre de cet homme & la proposition qu'il nous fit, applanirent tous les obstacles qui s'opposoient à la translation de *Tanadoure*. Ce fut, je n'en doute nullement, un coup de la providence de l'*Eatooa* qui préside à l'amitié.

L'Insulaire se nommoit *Tatlenoo*. Il étoit né à *O-Taïti* dans cette classe de citoyens que nous appellons *Manohoones*, & qui tiennent le milieu entre les *Earées* & les *Towtous*. Pauvre, mais d'une physionomie charmante, ayant de l'esprit & du main-

tien, & cet air de ſageſſe qu'on eſtime d'autant plus aux Iſles *de la Société* qu'il y eſt plus rare, il quitta ſa patrie à l'âge de vingt ans, réſolu de chercher la fortune qui l'avoit oublié. Il n'alla pas loin. Débarqué à *Huaheine*, il plut à la fille unique d'un Chef opulent. Le mariage ne tarda pas à être conclu. Peu de temps après, le pere de la jeune épouſe partit pour ſa *demeure éternelle*, laiſſant à ſes enfants une des meilleures plantations de l'Iſle, & une maiſon qui, pour le ſite, la grandeur & la magnificence intérieure, le diſputoit à celle du Roi.

*Tatlenoo* ſe montra digne de ſon élévation. Il eut toujours pour ſa femme un reſpect qui approchoit de l'adoration, & une tendreſſe que le reſpect n'égaloit pas. Un point manquoit à leur félicité. Mariés depuis pluſieurs années, ils ignoroient encore le plaiſir de la fécondité. Preſqu'à chaque lune les *Whattas* d'*Huaheine* étoient couverts de leurs offrandes. L'eſprit de vie acceptoit les dons du couple religieux, mais il ne les exauçoit pas. C'étoit bonté;

car il arriva enfin que, fatigué de vœux & de ſacrifices, il deſcendit dans le ſein de l'épouſe, y forma un enfant qui mourut avant de voir le jour : la mere mourut auſſi, en s'efforçant de le lui donner.

Accablé de cette double perte, *Tatlenoo* ouvrit ſon ame au déſeſpoir ; il invoqua la mort, il oſa vouloir en hâter les coups : les Dieux, qu'il reſpecta toujours, le ſauverent de lui-même. Son immortelle douleur ſe calma ; elle n'étoit plus qu'une affliction raiſonnable, quand je le connus. Il aimoit à être ſeul. S'il ſortoit quelquefois de ſon habitation, c'étoit, ou pour promener ſes peines au bord de la mer, ou pour aller au *Morai* verſer quelques larmes ſur la tombe des deux perſonnes qu'il regrettoit. Voilà ce que je ſavois de ſon hiſtoire quand il nous aborda.

Vous retournez à *O-Taïti*, dit-il à *Tanadoure* ; voudriez-vous m'y rendre un ſervice important ? — La bonne volonté ne me manquera pas, répondit gracieuſement mon ami. — Ni, je penſe, le pou-

voir, continua *Tatlenoo* ; au ſurplus, je ne demande que vos bons offices. — Expliquez-vous. — L'amour de la patrie s'eſt réveillé dans mon cœur. Je deſire terminer ma carriere où je l'ai commencée. Rien ne m'attache à *Huaheine* ; tout m'y déplaît, tout m'y eſt à charge : je ne fuirai jamais aſſez tôt une terre où la fortune, au prix de quelques faveurs momentanées, a cru acquérir le droit d'empoiſonner le reſte de ma vie. La réſolution en eſt priſe ; je retourne à *O-Taïti* : il ne s'agit plus que de trouver les moyens d'y pourvoir à ma ſubſiſtance. C'eſt en quoi vous pouvez me rendre ſervice. Cherchez quelqu'O-Taïtien qui conſente à ſe tranſporter ici : je lui abandonnerai ma propriété, & il me cédera la ſienne. *Otoo*, que j'ai ſondé, m'a promis de donner les mains à cet arrangement, & de le munir de ſon autorité. Je penſe que *Tairée-Tareea* & ſon Conſeil ne ſe montreront pas plus difficiles : en tout cas, *Omaï* les détermineroit..... Je ſens, pourſuivit-il, que l'exécution de ce projet doit me coûter quelque choſe : je m'attends à recevoir beaucoup moins que

je

je n'abandonnerai. Il ne peut y avoir, en effet, que la conſidération d'un grand intérêt qui engage un homme domicilié, à changer de place pour me complaire, & à renoncer à toutes ſes habitudes : auſſi demandé-je peu. Les fonds que je poſſede à *Huaheine* peuvent aiſément nourrir & entretenir vingt perſonnes dans l'abondance de toutes les choſes néceſſaires à la vie : procurez-m'en à *O-Taïti* qui ſuffiſent à deux Maîtres & à trois ou quatre *Towtous*, je n'exige rien au-delà. — Vous aurez davantage, reprit *Tanadoure* ; & je connois un homme à qui l'échange que vous propoſez, ne fera pas moins de plaiſir qu'à vous. Son habitation eſt agréable ; il y vit lui douzieme, & il lui en reſte encore aſſez pour ſecourir l'indigent..... — Et vous croyez, dit *Tatlenoo* avec inquiétude, qu'il voudra..... j'ai peine à me le perſuader. — *Tatlenoo*, n'en doutez plus ; je ſuis cet homme. Travaillons, dès ce moment, à obtenir des Chefs d'*Huaheine* que je ſois mis en poſſeſſion de ce qui vous appartient, ſur la ceſſion pure & ſimple que vous déclarerez m'en faire,

& nous partons pour *O-Taïti*, où vous recevrez l'inveſtiture de ma propriété, avec les mêmes cérémonies. Sur-tout ne me remerciez point : c'eſt vous qui m'obligez. J'aurois fait au plaiſir de me rapprocher d'*Omaï*, les ſacrifices que votre douleur vous arrache ; & ſi je regrette quelque choſe, c'eſt de n'être pas auſſi riche que vous, afin que le traité fût égal de part & d'autre. Mais nous trouverons peut-être le moyen d'acquitter nos dettes..... En effet, *Tanadoure* le trouva, ce moyen ; car, chaque année, juſqu'à la mort de *Tatlenoo*, il lui a envoyé à *O-Taïti* une pirogue chargée de préſents.

Nous prenons tous trois enſemble la route de la maiſon du jeune Roi & de ſa mere. Le ſujet de notre viſite briévement expoſé, *Nowa* convoque l'*Anoho* des Chefs, qui, bientôt aſſemblés en nombre compétent, écoutent & agréent la propoſition de *Tatlenoo*. On publie dans tous les *Whennuas* ou diſtricts d'*Huaheine*, que *Tanadoure* eſt devenu propriétaire de tout ce qui étoit à *Tatlenoo*. Celui-ci ne ſe réſerva

que le droit d'emmener quelques *Towtous* qui lui étoient plus particuliérement attachés, & de choisir dans ses meubles, ceux qu'il pourroit & voudroit emporter.

Voilà donc mon ami installé dans sa nouvelle demeure, & reconnu pour maître par ceux des domestiques que *Tatlenoo* ne choisit pas pour l'accompagner. Ils pleurerent amérement la perte qu'ils faisoient *du bon & respectable Tatlenoo*. » Ne » cachez point vos larmes, leur disoit *Ta-* » *nadoure*, & estimez assez votre nouveau » maître, pour les répandre devant lui. «

Enfin parut le jour fixé pour le départ de nos deux contractants. *Tatlenoo* demanda que les pirogues ne se missent en mouvement qu'au milieu de la nuit; que jusqu'à cet instant, on le laissât absolument libre; qu'il lui fût permis d'être seul dans son embarcation avec les *Towtous* qui le suivoient à *O-Taïti*; que personne ne lui dît adieu; que sa pirogue démarât d'un endroit situé au-dessous de la baie où étoit celle de *Tanadoure*; enfin que, pendant toute la marche, on se tînt à une aussi grande

distance de lui qu'il paroîtroit le desirer. On souscrivit à tout, quoique ces précautions semblassent extrêmement singulieres. Il fut convenu que le signal du départ seroit le lever de *Marama* (1), sortant de la couche du *Dieu-Mer*, & que les gens de *Tanadoure* crieroient trois fois de toutes leurs forces, pour avertir ceux de *Tatlenoo* qu'il étoit temps de remuer les pagaies & de chanter l'Hymne à *Toerou* (2).

Vers le minuit nous nous rendîmes, *Tanadoure* & moi, à la baie d'*Owharre*. La Lune parut; on partit.

Je fus curieux d'observer au passage la pirogue de *Tatlenoo*, & de découvrir, s'il étoit possible, la cause du mystere dans lequel il s'enveloppoit en nous quittant; je me mis à la nage, & me plaçai de sorte que l'affligé voyageur ne pouvoit échapper à ma vue. Il passa tout à côté de moi. Il avoit la tête & presque la moitié du corps

(1) La Lune.
(2) Vent mâle qui porte d'*Huaheine* à *O-Taïti*.

appuyée ſur une eſpece de grande boîte, couverte en partie d'une natte. Des ſoupirs, entrecoupés d'exclamations plaintives, ſoulevoient ſa poitrine oppreſſée. Les rameurs gardoient un profond ſilence, ou pleuroient tout bas avec lui. Je n'entendis diſtinctement que ces paroles : *Eternelle ſéparation !.... éternelle !..... voilà ce qui me reſte.....* Se ſoulevant un peu, il dit aux Pagaïeurs : *Mes amis, ne vous fatiguez pas trop ;* & il reprit ſon attitude. La douleur de cet excellent homme m'accompagna juſques chez moi.

Auſſi-tôt qu'il avoit été décidé que *Tanadoure* tranſporteroit ſon domicile à *Huaheine*, & qu'il occuperoit la demeure de *Tatlenoo*, nous avions eu enſemble une converſation très-ſérieuſe touchant notre union reſpective, & les relations qu'elle établiroit entre nos deux familles. En voici le réſultat.

Nous convînmes d'abord que nous nous regarderions comme ne formant qu'une ſeule maiſon, dont je ſerois le Chef; que

*Tanadoure* auroit le premier rang après moi ; & nous nous réfervâmes à affigner les autres places, quand les amis de mon ami l'auroient fuivi à *Huaheine*.

Nous convînmes enfuite que, fans mettre tout-à-fait nos biens en commun, nous nous aiderions réciproquement de ce que nous aurions de fuperflu ; & qu'à l'égard des chofes qui fe prêtent, on les pourroit prendre fans même les demander. Je n'exceptai que mes chevaux, mes armes à feu & mes autres machines ou richeffes européennes.

Nous convînmes encore que nous ne négligerions aucune occafion de nous agrandir, ou, pour parler plus juſte, d'agrandir nos poffeffions ; mais de proche en proche, & de maniere que nos acquifitions & nos propriétés fuffent contiguës.

J'obſerverai à ce ſujet que l'habitation cédée à *Tanadoure* par *Tatlenoo*, n'étoit ſéparée de la mienne que par un vaſte terrein en friche, qui avoit tout l'extérieur de la ſtérilité, mais dont une culture foi-

gnée pouvoit tirer un bon parti. Je convoitois ce morceau de terre ; premiérement, dans la crainte que quelqu'un ne vînt ſe placer entre mon habitation & celle de mon ami : accident qui auroit dérangé une partie de nos projets, en coupant notre communication. Secondement, cette lande étoit bornée par un charmant coteau qui en dépendoit, & dont le ſol & l'expoſition ſembloient promettre un vignoble de la premiere qualité : ce coteau, je l'aurois acheté dix poignées de plumes rouges. Troiſiémement, il m'étoit néceſſaire à l'exécution d'un projet dont j'avois dit un mot à nos *Earées* le jour de la fête *du labour*. C'eſt ce qu'il s'agit de développer ici.

J'avois toujours deſiré qu'*Otoo* me donnât les quadrupedes & les autres animaux laiſſés à *O-Taïti* par le Capitaine *Cook*. Mon utilité particuliere n'étoit point le motif de ce deſir ; je voulois rendre l'Iſle qui m'avoit adopté, le centre des richeſſes animales de toutes nos Iſles, & veiller par moi-même à la conſervation & à la propagation de ces germes précieux, dont

la pareſſe & l'inſouciance des O-Taïtiens pouvoient cauſer la perte irréparable. Si ce deſſein, dont j'avois chargé *Tanadoure* de négocier l'exécution, réuſſiſſoit, il me falloit un ſupplément de pâturage que je trouvois dans le terrein en queſtion.

On ſe doute bien que *Tanadoure*, revêtu de la qualité d'Ambaſſadeur du riche *Omaï*, ne ſe rendoit pas au lieu de ſa légation, les mains vuides. Je n'avois pas compté qu'il m'ameneroit les animaux d'*Otoo*, ſans en payer cherement la valeur. Je lui avois donc confié tout ce qu'il me reſtoit de plumes rouges, & un aſſez grand nombre de colifichets européens, que mon eſprit, ſe tournant vers les choſes intrinſéquement utiles, commençoit à ne plus eſtimer. Quoique je fuſſe très-avare de mes inſtruments de fer, je crus qu'en pareille circonſtance, il falloit en ſacrifier quelques-uns. J'envoyai deux haches & une bêche montées, une demi-douzaine de couteaux, une rape à bois, un marteau, des clous. Outre cela, je permis à *Tanadoure* de contracter en mon nom toutes les obligations

qu'il jugeroit raiſonnables, & m'engageai de les remplir. Un article non moins important, à mes yeux du moins, étoit l'emplette de la vigne, plantée à *O-Taïti* par les Eſpagnols. Je voulois poſſéder excluſivement ce tréſor, que j'étois ſeul en état de mettre en valeur, & je recommandai à mon ami d'employer toutes ſortes de moyens pour nous l'aſſurer.

Oublions pour quelque-temps l'habile Négociateur, & occupons-nous d'une découverte intéreſſante que je fis à *Huaheine*, le lendemain de ſon départ. Elle aura ſur la ſuite de ma vie l'influence la plus marquée.

Je me promenois à cheval dans un diſtrict de l'Iſle, très-éloigné de mon habitation ; *Kokoa* marchoit à côté de moi, monté ſur mon autre cheval. Il n'étoit pas encore nuit, mais le jour avoit ceſſé. Au détour d'un chemin profond & tortueux, nous rencontrons un vieillard, tenant le bras d'un jeune enfant de la plus heureuſe phyſionomie. A la vue des deux *monſtres*

ils jettent, l'un & l'autre, un cri de ſurpriſe & d'effroi. Le vieillard veut courir, & l'enfant court en effet. Le premier, n'ayant plus de ſupport, chancele à chaque pas, rencontre une pierre & tombe. Affligé de cet accident, je ſaute à terre & vole au ſecours du vieillard. *Kokoa* m'imite. Le jeune enfant qui, en ſe retournant, avoit vu la chute, accourt auſſi, fondant en larmes & s'accuſant du malheur arrivé à ſon *reſpectable papa*. Nous le relevons. Il avoit perdu connoiſſance. Je m'efforcerois en vain de peindre la vive douleur de l'aimable petit Inſulaire; mais ſa joie, lorſque le vieillard eut reprit ſes ſens & retrouvé la parole, ſeroit encore plus difficile à rendre. Elle alla juſqu'au délire. Qui êtes-vous, me demanda le vieillard, & à quel ſentiment dois-je l'intérêt que vous me marquez? — Je m'efforce, lui dis-je, de réparer autant que je le puis, un malheur dont je ſerois inconſolable, ſi je n'eſpérois pas qu'il n'aura point de ſuite. — Mais qui êtes-vous, reprit-il?..... Vos traits ne me ſont pas abſolument inconnus.... Je vous ai vu quelque part. Votre nom? — Je ſuis *Omaï*.

— *Omaï !*.... Vous vous appellez *Omaï ?* — Je vous l'ai dit. — Et *Omaï*, continua-t-il en ſoupirant, tient ſon Roi entre ſes bras, & ne le reconnoît point !.... Je ne l'aurois pas cru-capable d'un pareil oubli. — Mon Roi !.... Quoi ! vous feriez *Ooroo*, Roi d'*Ulieta !* — Moi-même, dit-il tranquillement. Une tentative que j'ai faite pour reprendre ma légitime autorité, & qui ne m'a pas réuſſi, m'a contraint à la fuite. Je vous pardonne de ne m'avoir pas remis. Pluſieurs années & une longue ſuite d'infortunes m'ont extrêmement changé ; d'ailleurs l'état dans lequel vous me trouvez, n'annonce pas un Roi. Infirme, abandonné, réduit pour toute compagnie à quelques perſonnes qui partagent ma royale indigence, je mene une vie ſi triſte... que je ſupplie chaque jour l'*Eatooa* de la finir. Elle me refuſe la mort, comme autrefois elle m'a refuſé la proſpérité. Que ſa volonté s'accompliſſe !.... *Omaï*, voilà mon unique conſolation. (*Il me montroit le jeune Inſulaire.*) C'eſt *Ollou*, mon petit-fils..... le fils de celui qu'*Opoony* tua d'un coup de maſſue dans la bataille où

vous demeurâtes priſonniers, votre pere & vous..... Je me ſouviens encore des prodiges de valeur que fit votre pere.... Bon, excellent enfant.... (*il appuyoit ſa joue ſur celle d'*Ollou *qui pleuroit*) ſans toi.... ah! il m'eût été impoſſible de ſupporter l'exiſtence. Le plaiſir d'être aimé de toi, m'a fait oublier, de temps en temps, que je ſuis malheureux.... *Omaï*, mes peines ſeront bientôt terminées : celles de cet enfant commencent.... Je lui avois toujours caché ce qu'il étoit. Un imprudent ami lui a révélé le ſecret de ſa naiſſance ; & déjà ſon ame connoît l'ambition.... Que deviendra-t-il, quand il m'aura perdu ? Qui en prendra ſoin ? Qui l'aimera aſſez pour guider ſes démarches, & le plier à ſon humble condition?..... Le Tyran a les yeux ouverts ſur lui : s'il le craint jamais, c'en eſt fait de la vie de ce jeune infortuné..... & quoi de plus cruellement timide qu'un uſurpateur ?.....

Juſqu'à ces dernieres paroles, je n'avois pas ſongé à interrompre *Ooroo*. Une multitude de ſentimens divers, oppoſés,

m'agitoient à la fois, & ne me permettoient ni réflexion, ni réponſe. Le plaiſir de retrouver mon Roi, la douleur de le voir dans un état ſi peu digne de ſa Majeſté ſuprême, l'eſpérance de le rétablir, le deſir de le venger, la compaſſion, le reſpect, l'amour, la fidélité, tout cela demandoit tumultueuſement à ma bouche d'être exprimé, & les expreſſions me manquoient. On eût dit, à mon ſilence, que je ne ſentois rien. Mes actions parlerent. Je tombe aux pieds d'*Ooroo*, je ſerre, j'embraſſe ſes genoux; je prens dans mes bras le jeune Prince, je le preſſe contre ma poitrine, le baigne de larmes: je l'éleve vers le Ciel.... C'en eſt aſſez, me dit *Ooroo*; je devine tout ce que votre bouche brûle de me dire. Venez, cher *Omaï*, (*il prit mon bras pour marcher*) je demeure à quatre pas d'ici. Il faut que vous appreniez où eſt ma maiſon, afin d'y venir ſans interroger perſonne. Je l'accompagnai en prononçant quelques paroles dont le ſens étoit que le Roi d'*Ulietea* avoit encore des Sujets fideles, puiſque je vivois, & que de ce moment il ceſſoit d'être pauvre, puiſque j'étois riche.

Voilà ma porte, dit-il, en me montrant celle d'une habitation fort commune, & qui n'étoit diſtinguée que par un *bananier royal*. Je ne vous propoſe point d'entrer. La petiteſſe de mon logement ne me permettroit pas de vous donner cette nuit l'hoſpitalité ; & que ferois-je de vos *monſtres* ? Retournez chez-vous ; mais ne me faites pas attendre trop long-temps le plaiſir de vous revoir.... Il m'embraſſa, & je le quittai.

Je fus penſif juſqu'à l'extravagance, pendant toute la route. Mille projets s'offroient à mon imagination exaltée. Elle les réaliſoit tous ſucceſſivement. Tantôt je ſoulevois toutes les Iſles contre le Roi de *Bolabola*, tantôt je le défiois à un combat ſingulier & lui enfonçois mon ſabre dans le cœur, en lui reprochant ſes injuſtices & ſes crimes. L'inſtant d'après j'étois généreux ; je lui pardonnois, mais je le dépouillois de ſes Etats, ſans en rien garder pour moi, récompenſé par la gloire que j'avois acquiſe. Comme en arrangeant ce roman dans ma tête, je geſticulois vivement, parlois très-haut, & d'une ma-

niere impérieuſe & dure, mon cheval s'aviſe de croire que je le gourmande pour ſa lenteur, il accélere ſon pas, s'échauffe, ſe met au galop, court à toute bride, m'emporte..... Le danger que je courois refroidit mon imagination, & me fait renoncer aux chimeres qui l'amuſoient, pour veiller à ma conſervation. Je penſai me culbuter vingt fois, & ce ne fut qu'avec une peine extrême, que je remis au train de la ſageſſe, le courſier qui me portoit. *Kokoa* qui me ſuivoit de loin, me confeſſa, quand il m'eût rejoint, qu'à mes diſcours ſans liaiſon, & à mes autres façons, il m'avoit cru tombé dans quelque maladie grave & ſubite.

Mon premier ſoin, en arrivant, fut d'apprendre à ma famille quelle rencontre j'avois faite. Je reprochai à *Balaami* & à *Faloonou* de ne m'avoir pas dit qu'*Ooroo*, dépouillé de ſon diſtrict d'*Opoa*, qu'on lui avoit laiſſé après la premiere guerre, demeuroit à *Huaheine* & y étoit malheureux. Ils s'excuſerent le mieux qu'ils purent; mais à mon avis aſſez mal, parce qu'aucune raiſon ne me ſembloit les diſpenſer

de m'inſtruire de cette nouvelle, dès qu'ils me virent décidé à m'établir à *Huaheine* avec eux. Je leur déclarai qu'*Ooroo* n'ayant pas ceſſé par ſes malheurs d'être mon Roi & le leur, j'étois réſolu de lui rendre tous les devoirs d'aſſiſtance & d'obéiſſance, que doit à ſon Souverain un bon & loyal Sujet : que je préſumois d'eux qu'ils imiteroient mon exemple, & qu'ils m'aideroient à engager *Tanadoure* à nous imiter tous..... & que s'il falloit un jour verſer notre ſang pour la cauſe de nos Maîtres, ils s'eſtimeroient heureux de mourir en les ſervant. Vous n'avez pas les mêmes obligations que nous, dis-je aux deux Zélandais; cependant je compte ſur vous, comme ſur moi. Le Souverain d'*Omaï* doit être le vôtre. On m'aſſura par acclamation que je n'avois qu'à commander, & que je ſerois obéi. Le ſecret, repris-je, eſt, en ce moment, la ſeule choſe que j'exige. Ne donnons d'ombrage à perſonne, & n'attirons point ſur cette Iſle les Guerriers de *Bolabola*, avant que nous ſoyons en état de les faire repentir de nous être venu chercher. Demain nous irons, *Balaami* & moi, chez *Ooroo*; nous prendrons une connoiſſance

noiſſance exacte de ſa ſituation, afin de nous déterminer prudemment dans nos opérations ultérieures... Mais jurons tous par la ſublime *Eatooa*, de conſacrer nos perſonnes & nos biens au ſervice de notre auguſte Maître & de ſa famille; nous en ſouperons de meilleur appétit, & le repos de la nuit en aura plus de douceur. Je prononçai à haute voix la formule de ce ſerment; chacun la répéta de ce ton qui annonce le zele & peint la ſincérité.

Je dormis peu. Les étoiles brilloient encore, & déjà je me diſpoſois au départ. Je réveillai *Balaami*; nous nous mîmes en chemin. Le Soleil ſe levoit lorſque nous arrivâmes.

*Ooroo*, touché de l'empreſſement avec lequel je revenois auprès de lui, me reçut preſque comme ſon égal. Il me fit aſſeoir ſur ſa propre natte. Une vieille femme m'apporta *l'ava*, que j'aurois refuſé par reſpect, ſi je n'avois craint de choquer ou de mortifier le bon Roi. Mon frere eut ſa part du traitement qu'on me faiſoit. Jamais

hommes de notre claſſe ne furent ſi honorés par leur Souverain, que nous dans cette viſite.

La maiſon d'*Ocroo* étoit petite, mais décemment ornée. On y découvroit quelques reſtes de l'ancienne ſplendeur de la demeure des Rois d'*Ulietea*; on y voyoit en particulier le *maro* royal, le plus beau de toutes nos Iſles, que le Monarque avoit emporté dans ſa fuite, & dont il ſe paroit encore aux jours ſolemnels. Il n'avoit avec lui qu'*Ollou*, une femme qui avoit élevé le jeune Prince, un Chef d'*Ulietea* qui avoit mieux aimé vivre pauvre en la compagnie de ſon Roi, que de racheter ſes biens par la ſervitude, ou que de commander ſous un Uſurpateur, & deux *Towtous*, dont le grand âge exigeoit plus de ſecours qu'ils n'étoient capables d'en procurer. Si les Européens qui me liront, s'étonnoient qu'un Roi pût être réduit à ce point de miſere & de ſolitude, qu'ils ſe ſouviennent qu'on a vu parmi eux des Rois détrônés, qui, toute proportion gardée, avoient moins conſervé de leur faſte & de l'éclat

qui les environnoit, qu'un Roi d'*Ulietea*, borné à quatre perſonnes & à une cabane.

Je pris la liberté de demander à *Ooroo* comment & de quoi il vivoit? — *Je vis pauvrement*, me répondit-il; les fruits & les racines du petit verger qui tient à ma maiſon, ſont la nourriture d'*Ollou* & la mienne. Les compagnons de mon infortune vivent du poiſſon qu'ils prennent eux-mêmes, ou dont on nous fait préſent. Il y a peu de *Towtous*, dans les bonnes habitations de l'Iſle, dont les repas ne ſoient plus ſplendides que les nôtres. — Mais le Souverain qui vous donna une retraite à *Huaheine*, ne s'eſt-il pas engagé à fournir à vos beſoins?.... Et quand il n'auroit pas pris cet engagement d'une autre maniere que par l'action de vous recevoir, cette action ne promettoit-elle pas qu'on vous traiteroit en Roi? — On ne m'a rien promis; mais *Nowa*, depuis qu'elle gouverne, m'a tout offert. — Eh bien? — Eh bien, j'étois accoutumé à la ſobriété; elle avoit ceſſé de m'être pénible. D'ailleurs, une révolution ſemblable à celle que j'ai

éprouvée, pouvoit me rendre à la misere ; j'ai mieux aimé n'en pas sortir, & refuser les secours qui venoient enfin me chercher. — Cependant vous acceptez du poisson *dont on vous fait présent* ; vous me l'avez dit. — Oui ; mais, outre que ce présent n'est pas directement pour moi, je le tiens de mes Sujets, dont je recevrai toujours plus volontiers quelque chose que de mes égaux. — De vos Sujets ? Où donc en avez-vous conservé ? — Nulle part, cher *Omaï* ; j'appelle de ce nom ceux des Habitants d'*Ulietea* qui, fideles à leur Roi, ont été dépouillés de leurs biens, & forcés à demander ici un asyle où leur vie fût en sûreté. Leur extrême indigence ne les empêche pas de m'apporter, de temps en temps, une petite partie de leur pêche. Je les affligerois en rejetant ce tribut volontaire, & au fond, je me priverois d'un supplément de nourriture que l'âge & les infirmités de mes *Towtous* vont exiger plus que jamais. — Sont-ils en en grand nombre, ces Habitans d'*Ulietea*, que les Tyrans chasserent de leur patrie, & qui aiment encore leur Roi dans une terre étrangere ? — J'en compterois à-peu-près

ſoixante ; j'en compterois même davantage, ſi ce n'eſt que pluſieurs ſont ou trop âgés, ou trop jeunes, pour qu'on puiſſe en tirer quelque ſervice. — Soixante . . . . . Pardon ſi je vous fais encore une queſtion : êtes-vous bien sûr de leur attachement ? — Je ne crois pas qu'il y en ait un ſeul qui ne donnât ſa vie pour moi.

Nous gardâmes un ſilence de quelques inſtants. Toutes mes idées de guerre contre *Bolabola*, ſe réveillerent avec une vivacité qu'il me fut impoſſible de contenir. *Soixante* de mes braves compatriotes, prêts à mourir pour leur Roi, me parurent une armée invincible ; j'eſpérai du moins qu'en peu de temps je les mettrois en état de tout oſer & de ne rien craindre.

Reprenant la converſation que mes réflexions avoient interrompue, je demandai à *Ooroo* s'il avoit entiérement perdu l'eſpoir d'être rétabli à *Ulietea* ? Il me répondit qu'il y avoit abſolument renoncé. — Eſt-ce, continuai-je, que vous ne vous en ſoucieriez pas ? N'eſt-ce point

plutôt que vous manquez des moyens néceſſaires à une entrepriſe qui tendroit à votre rétabliſſement ? — C'eſt l'un & l'autre. *Omaï*, je touche à la mort & n'aſpire plus qu'à uſer, dans le repos, le peu de moments que j'ai encore à jouir de la lumiere du jour & des beautés de la nuit..... Mais quand mon ame, flétrie par le malheur, énervée par une trop longue vie, s'ouvriroit aux deſirs de l'ambition ; quand, preſqu'éteinte, elle brûleroit de la ſoif de régner, & qu'elle ſe porteroit à tout pour rétablir ſur le trône un Roi qui regrette à peine d'en être deſcendu, je vous l'ai dit, les moyens lui manqueroient, & ſes efforts ſeroient éternellement impuiſſants. *Opoony* eſt redouté, dans les Iſles, à l'égal du tonnerre ; on s'eſt perſuadé que les Guerriers qu'il commande, ont enchaîné la victoire, & qu'une ruine totale ſera toujours la juſte punition du peuple qui oſera les irriter par ſes attaques ou par ſa réſiſtance. On le croit même à *O-Taïti*. Jugez, après cela, ſi je dois m'attendre que les hommes viendront à mon ſecours ; ſi même je pourrois compter ſur des ſuc-

cès, ſuppoſé que quelque Souverain, faiſant ſa cauſe de la mienne, eût l'incroyable hardieſſe d'armer en ma faveur. — Et les Dieux? — Les Dieux! ils m'ont abandonné, ou ils ont été vaincus: que voulez-vous que j'en eſpere? — Tout, puiſque vous avez été juſte, & que vous êtes malheureux.... *Ollou* eſt jeune; le *maro* d'*Ulietea* lui appartient par la plus légitime des ſucceſſions: ſouffrirez-vous qu'il coule ſes jours dans l'obſcurité, l'indigence, qu'il obéiſſe, qu'il dépende des volontés, des caprices d'autrui? — Vous ne ſongez pas que ſi je laiſſois ſeulement entrevoir des vues de reſtauration pour ce précieux enfant, *Opoony* demanderoit ſa tête, & l'obtiendroit: que ſi l'uſurpateur diſoit un mot, mon fils & moi nous n'aurions plus d'aſyle: que les Chefs d'*Huaheine* nous obligeroient de quitter leur pays, & qu'une fois ſortis des baies de cette Iſle, nous n'en trouverions aucune qui voulût nous recevoir. — Quoi! vous pouvez croire que *Nowa*.... — Je connois ſon cœur: elle gémiroit; mais ſa tendreſſe ne lui permettroit pas de riſ-

quer le ſort de ſon fils pour protéger l'exiſtence du mien..... Elle auroit le courage ſublime de le vouloir, que je m'oppoſerois à ce généreux effort, & que je fuirois, pour la ſauver, n'emportant avec moi qu'*Ollou* & nos malheurs.

Ils ceſſeront, vos malheurs, dis-je à *Ooroo*, d'un ton dont la fermeté l'étonna; ils ceſſeront..... & cet enfant ſera Roi. Je pourrois appuyer cette prédiction ſur la qualité que je me ſuis toujours attribuée de prophétiſer *par l'eſprit de mon pere*: mais les voyages que j'ai faits, & différentes erreurs dans leſquelles je ſuis tombé, m'imaginant entendre *la voix de l'eſprit*, m'ont à-peu-près corrigé de cette vanité. J'ai de meilleurs garants. Le temps dévoilera ce que la prudence & l'amour de votre tranquillité me font vous cacher aujourd'hui. Vous ne paroîtrez en rien. Qu'*Ollou* grandiſſe à l'abri des dangers.... pour nous venger, ſi la fortune trompoit les hautes eſpérances que j'ai conçues. Sous un an, deux tout au plus, *Ulietea* ſera redevenue le domaine d'*Ooroo*, ou j'au-

rai péri en travaillant à la lui rendre. Dans cette derniere ſuppoſition vous me pleurerez en ſecret ; on ne ſaura que je combattois pour vous, que ſi je triomphe de vos ennemis..... Ne me faites point de remontrances ; elles ſeroient inutiles : ma penſée eſt immuable comme les rochers de *Topaïo*. Contentez-vous de l'aſſurance que je vous donne de ne pas compromettre votre sûreté.... Et pour commencer l'exécution de mon projet, je vous déclare, *Ooroo*, que, quoiqu'il me fût doux de vous voir ſouvent, je ne vous ferai que de courtes & rares viſites : que j'affecterai de ne vous point entretenir ſans témoins, & que nos converſations ne rouleront jamais, ni ſur *Bolabola*, ni ſur vos infortunes : que je ne vous témoignerai, en toutes circonſtances, qu'un intérêt aſſez froid. De votre côté, vous ne me verrez qu'avec une ſorte d'indifférence, n'ayant pour moi que ces égards de politeſſe qui n'atteſtent, ni l'eſtime, ni la conſidération, ni l'amitié.... Je deſirerois trouver un moyen de verſer dans votre maiſon une partie des ſuperfluités dont régorge la mienne. J'y pen-

ſerai, & ſi j'ai le bonheur d'en découvrir un qui ſoit de nature à ne nous pas trahir, je me flatte que vous n'oublierez point qu'*Ooroo* reçoit volontiers les dons de ſes fideles Sujets. . . . Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, mais je ſupplie mon Roi d'y faire la plus ſérieuſe attention. Il arrivera peut-être que, pour parvenir à mes fins, je me permettrai des démarches qui, au premier coup d'œil, ne paroîtront pas s'accorder avec l'inviolable fidélité que je vous dois : quelque fortes que ſoient les apparences, ne me faites pas l'injure de me ſoupçonner. Attendez en paix que tout ſe conſomme.

Je ſortis en terminant ce diſcours, pour m'épargner la peine d'entendre les repréſentations que je voyois bien qu'*Ooroo* préparoit. En route je recommandai à *Balaami* un ſilence abſolu ſur tout ce qui avoit été dit ; & en rentrant chez moi, je ne rapportai à *Falaonou* & aux Zélandais, que des choſes très-générales, de ma converſation avec *Ooroo*.

Mon premier ſoin, après cette impor-

tante entrevue, fut de rechercher ſucceſſivement tous les bannis d'*Ulietea*, afin d'étudier par moi-même & leurs diſpoſitions, & leur utilité. Le vieux Monarque ne m'avoit point exagéré leur indigence. Ils manquoient de la plupart des choſes néceſſaires à la vie, ne poſſédoient pas un pouce de terre. Ils habitoient dans de miſérables cabanes, conſtruites en différents endroits de l'Iſle qui ne produiſoient rien, qui ne paroiſſoient même pas ſuſceptibles de culture. La pêche étoit leur ſeule occupation & leur unique reſſource. Ils avoient pour *Ooroo* un ſouverain reſpect, un attachement ſans bornes; ils l'aimoient comme des fils tendres & reconnoiſſants aiment le meilleur des peres. Leur pauvreté ne les affligeoit beaucoup, que parce qu'ils étoient dans l'impuiſſance de ſoulager celle du *bon Roi*. Je vis qu'ils jeûnoient quelquefois pour qu'il vécût. On faiſoit toujours ſa part avant de toucher à la pêche; je crois même que l'*Eatooa* n'étoit ſervie (1) qu'après lui, & je préſume

(1) Alluſion à un uſage religieux de ces Iſles dont il ſera

que l'*Eatooa*, qui a tout en elle-même, ne s'en offenſoit pas.

Cette obſervation m'ouvroit une voie très-naturelle de faire naître l'abondance dans la maiſon d'*Ooroo*, ſans que je paruſſe en avoir le deſſein, & ſans que mes dons ſe rapportaſſent directement à lui. Un jour qu'un de mes compatriotes ſe plaignoit de n'avoir pas pris un ſeul poiſſon digne d'être préſenté à ſon Souverain, je lui donnai quelques morceaux d'un bon cochon, ſalé à la maniere anglaiſe. Je ne ſais s'il me devina, mais ce cadeau ne s'arrêta dans ſes mains que le temps qu'il fallut pour le tranſporter à la cuiſine du Roi. Je répétai cette épreuve pluſieurs fois & avec différents Inſulaires : elle me réuſſit conſtamment. On eût dit que chaque réfugié d'*Ulietea* comprenoit que j'avois des raiſons pour diſſimuler la compaſſion qu'excitoit en moi la miſere d'*Ooroo*, & pour dérober à tous les yeux la vue des ſecours que je lui ménageois. Je fus bien-

parlé dans la ſuite : c'eſt ce qu'autrefois nous appellions *la part à Dieu*.

tôt l'idole de ces braves gens. Mon aiſance me fourniſſoit les moyens de les beaucoup aider ſans m'appauvrir. A quoi des richeſſes peuvent-elles mieux être employées qu'à gagner des cœurs ? Je viſitois leurs malades & leur portois moi-même des remedes & des nourritures : je leur prêtois des outils ; j'achetois chérement une partie de leur poiſſon ; ils eurent à ce moyen des meubles, des vêtements, une ſubſiſtance honnête. Mes manieres ne furent pas moins puiſſantes que mes bienfaits : elles enchanterent nos pauvres exilés. J'affectai de les traiter comme mes égaux. S'ils s'humilioient en ma préſence, *point de reſpect*, leur diſois-je, *je ne veux être que votre ami.* Je prenois les petits enfants dans mes bras, & les careſſois affectueuſement ; je ſaluois les femmes, j'embraſſois les hommes, je les admettois à ma table, je les conſultois : tel fut en peu de temps l'aſcendant que je pris ſur eux, qu'au beſoin ils euſſent, je crois, balancé entre *Ooroo* & *Omaï*. Je n'avois garde de tenter leur fidélité ; cependant j'étois bien aiſe qu'ils s'attachaſſent à moi perſonnel-

lement, & que leur dévouement à mes volontés ne connût plus de bornes : je me sentois incapable d'en abuser.

*Fin du Tome premier.*

## *Fautes à corriger.*

*Page* 72, *ligne* 10, continuellement, *lisez* annuellement.

*Page* 166, *ligne* 9, quatorze, *lisez* quatre.

*Page* 310, *ligne* 25, *jugeant*, *lisez* jugeant.

07921
Sobolewski
1873

E 790
T3 327 n
vol. 1